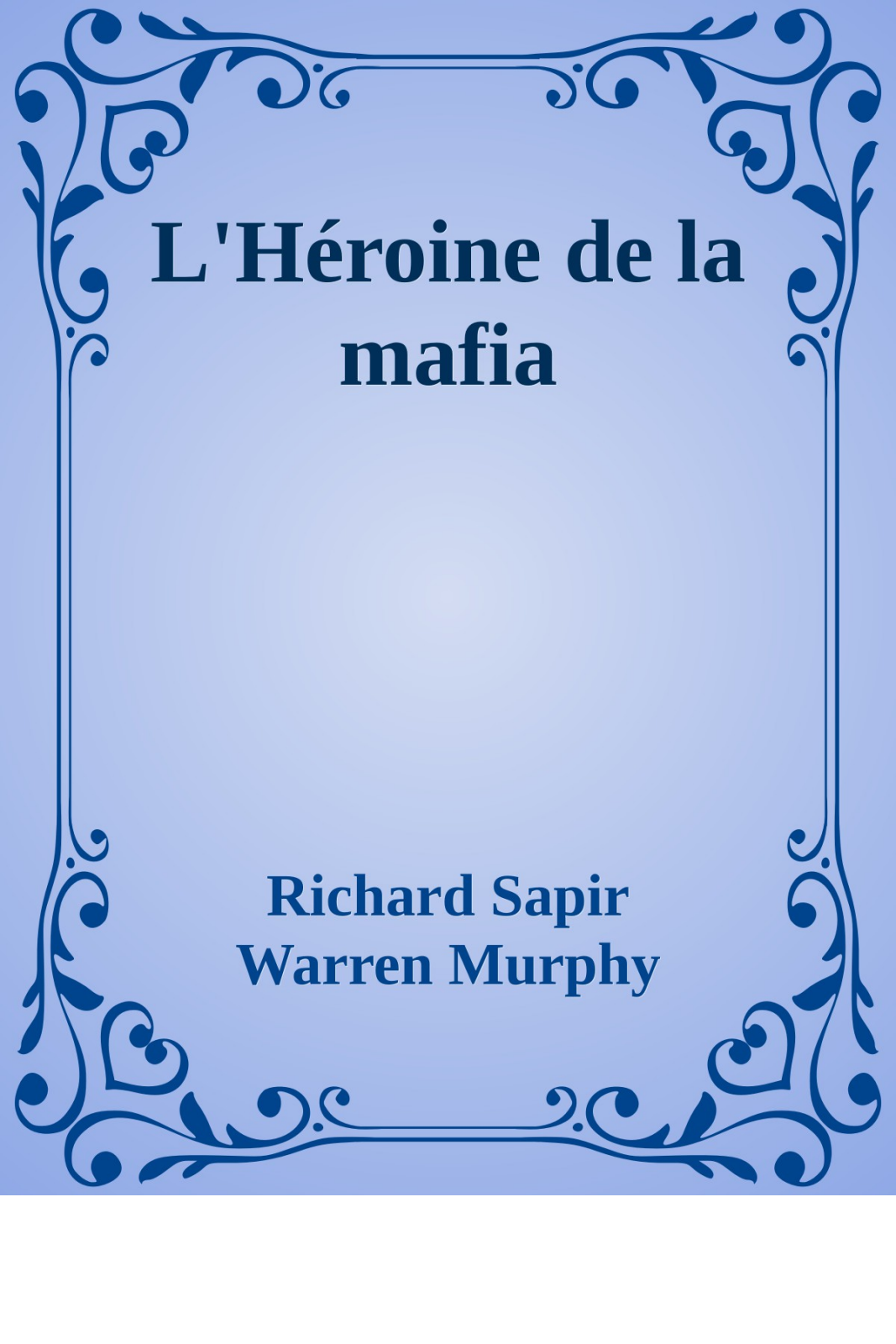




L'Héroïne de la mafia

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GÉRARD DE VILLIERS
PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

L'Héroïne de la mafia



Richard Sapir
et Warren Murphy

PLON

RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY

L'IMPLACABLE

n° 4

L'HÉROÏNE DE LA MAFIA

PLON

Traduit de l'américain par
France-Marie Watkins

Titre original :
MAFIA FIX

ISBN : 2-259-00289-7

Dépôt légal : 4ème trimestre 1977

CHAPITRE PREMIER

C'était un piège parfait.

On avait semé dans les champs fleuris de Turquie pendant le printemps chaud et humide, et ça s'épanouissait brièvement dans les ruelles de Marseille en juillet, avant d'être moissonné dans la touffeur de la fin d'août au môle 27 de Hudson, New Jersey, « porte de la nation », comme on l'avait appelé quand la nation s'était tournée seulement vers l'Europe pour sa culture.

Maintenant, via l'Europe, il importait la mort en briques, en barres et en sachets pour être renflée ou injectée dans les veines des Américains.

Une enveloppe de cellophane contenant quelques grammes à peine était vendue 5 dollars à la personne désireuse de s'assassiner avec. Un sac de plastique juste assez grand pour une tranche de cake ou le goûter d'un écolier coûtait 15 000 dollars, une brique pure en valait 100 000 et une valise pleine allait chercher dans les millions de dollars.

Parfois deux valises arrivaient et si elles étaient saisies par les autorités, la nouvelle s'étalait à la une de tous les journaux : *9 millions de dollars de drogue (ou 16 millions). La plus grosse saisie ! Prise record...*

Au poids de l'once, c'était plus précieux que l'or ; et en additionnant les sacs et les valises, les doubles-fonds des malles, les statues creuses, les faux talons et les ceintures à poches bourrées, ça arrivait dans le système sanguin de l'Amérique à la tonne. Mais jamais plus de deux valises à la fois. Jamais plus, à la connaissance du ministère américain des Finances, jusqu'à ce qu'un mourant révèle à mi-voix à un agent de la brigade des stupéfiants, à Cleveland, Ohio, le gros coup.

Quand le gros chargement arriverait, on pourrait l'acheter à la livre pour les deux tiers du prix actuel. Quand le gros chargement arriverait, les petits grossistes seraient ruinés. Quand le gros chargement arriverait, on la trouverait en pilules, en flacons de sérum, en cigarettes, le tout préconditionné comme cela ne l'avait jamais été.

On pourrait prendre une option en juin pour une livraison en

septembre. On pourrait obtenir la marchandise avec l'étiquette que l'on voudrait sur les emballages. Et on pourrait obtenir tout ce qu'on pourrait vendre, quand le gros coup arriverait.

Un autre indicateur parla du gros coup à San Francisco. Et à Dallas, à Miami, à Chicago, à Boston, à Détroit, à New York, les informations continuèrent de parvenir aux brigades locales des stupéfiants, à la police de l'état, au F.B.I. et aux services des stupés du ministère des Finances. Les informations disaient que le gros chargement arriverait en août et quand le premier coup d'envoi serait donné pour le premier match de football à la rentrée des classes il y en aurait assez pour défoncer tous les bureaux, les cafétérias, les rues et les foyers de la nation.

Telle était l'importance du gros coup.

Et ce fut la première erreur.

Comme le fit observer un ministre adjoint à la Justice lors d'une conférence secrète à Washington :

— Ce que le gang fait cette fois, c'est l'équivalent de l'abandon de la campagne par le Viet-cong pour livrer en mer une bataille rangée. Messieurs, on nous accorde notre première véritable chance dans notre guerre contre le trafic de drogue. Ils sont venus jouer sur notre terrain.

Sur un plan international, les premiers pas furent faciles. La recherche de renseignements est un travail monotone de comptable, on examine des photos, des diagrammes, on étudie des marchés et les mouvements des marchandises sur une grande échelle. Pour qu'une armée se mette en marche, il faut de l'essence, des hommes et des véhicules. Sur une grande échelle, les révélateurs peuvent être la vente des céréales, l'augmentation du prix du pétrole, la pénurie de cigarettes. Rien d'important ne se passe sans les révélateurs.

Et pour le gros coup de l'héroïne, il y avait des tas de révélateurs. La moisson exigerait la moitié de la production agricole d'un pays et le premier indice révélateur fut la chute presque immédiate du chômage et de la famine dans ce pays. Les salaires des ouvriers agricoles montèrent. Le prix du grain monta. Des champs qui produisaient du blé depuis des siècles ne furent plus semés de blé. On n'avait pas besoin d'aller se planter à cinquante kilomètres d'Ankara et photographier les cultures pour comprendre que la production du blé avait été abandonnée.

On pouvait le lire dans les pages économiques du *New York Times*. Expéditions massives de céréales en Turquie. On comparait cela avec les rapports météo de la région et on découvrait que le temps était tout à fait propice à la production, alors on savait que l'on faisait pousser là-bas autre chose que des céréales.

Si l'on se promenait dans les marchés d'Ankara où l'on constatait

la hausse des prix sur tous les produits alimentaires, on savait que ce que l'on faisait pousser n'était pas destiné à être mangé en Turquie. On vérifiait ensuite les exportations agricoles de Turquie, et en n'y trouvant aucun accroissement, on savait que les fermiers n'exportaient ni céréales ni fruits.

Ainsi, même si les brigades des stupéfiants n'avaient pas appris le gros coup par leurs indicateurs, le gouvernement des États-Unis aurait tout de même été au courant.

— Enfin, ils ont commis la grosse erreur, dit le ministre adjoint à la Justice.

Et tandis que la Central Intelligence Agency gardait son nez sur la piste des grandes expéditions de Turquie à Marseille où l'opium commercial poisseux et sombre était distillé et raffiné en poudre blanche, le Département d'État faisait pression sur l'Élysée pour que la France tienne sa police en laisse.

« Oui, les États-Unis comprenaient le désir de la France de se laver par ses propres moyens de sa réputation de plaque tournante de l'héroïne.

« Oui, les États-Unis comprenaient ce qu'une grosse arrestation signifierait pour la France.

« Cependant, est-ce que la France comprenait que c'était une occasion unique de porter un coup sévère aux trafiquants des États-Unis ; que le gros chargement devait aboutir quelque part, et que là devaient se trouver les cerveaux, dont l'arrestation démantèlerait le trafic de stupéfiants non seulement aux États-Unis, non seulement en France, mais dans le monde entier ?

« Et naturellement, si la France s'entêtait à vouloir procéder à des arrestations dans les laboratoires clandestins de Marseille, les États-Unis pourraient être contraints d'envoyer à la France une note de protestation la condamnant pour son intervention dans un plan des États-Unis destiné à porter un coup mortel au trafic international de drogue. La presse internationale risquerait d'entendre une rumeur selon laquelle la France aurait saisi l'héroïne pour protéger les distributeurs américains.

« Est-ce que ce ne serait pas plus simple si la France était publiquement félicitée pour sa remarquable participation au grand coup de filet ?

« La France est toujours prête à coopérer ? Naturellement. Alliés maintenant et toujours.

Ainsi le piège était posé, solide et gros et parfait, et par cette matinée moite et lourde au môle 27 de Hudson, New Jersey, il était prêt à se refermer.

L'inspecteur Vincent Fabia murmura la prière qu'il répétait depuis le printemps :

— Mon Dieu, faites que je réussisse celui-là. Je ne vous en demanderai jamais d'autre. Laissez-moi réussir ce coup-là.

Il fit un signe amical au vigile de la grille et roula lentement au volant de son camion vert aux volets de bois et au panonceau jaune proclamant : *Vinnie's Hot Dogs – Les Meilleurs du môle*, jusqu'auprès du vigile qui leva le bras comme pour lui serrer la main. Vinnie se pencha hors de la cabine et prit la main tendue. Le garde sourit et lui fit signe de passer. C'était un sourire à cinq dollars, le montant du billet plié que Vincent Fabia venait de faire passer dans sa poignée de main, comme il le faisait tous les jours, sauf à quelques rares exceptions, depuis trois semaines.

C'était les petits « pourliches » qui représentaient le mode de vie à Hudson, New Jersey. Un vigile à la grille, un contrôleur des docks ici, un inspecteur adjoint de l'hygiène là, tous ceux dont l'amitié était indispensable quand on vendait des hot-dogs dans un camion. Et naturellement, si l'on était un vendeur ambulant de hot-dogs on n'avait pas toujours l'argent pour payer et on devait gémir de temps en temps qu'on était à court, en promettant de doubler la somme la prochaine fois.

Parfois Vincent Fabia souriait à l'idée de vendre des hot-dogs tout comme son père qui avait payé pour gagner sa vie à Boston en donnant de l'argent aux flics irlandais qui le traitaient de Macaroni et prenaient ses dollars et ses hot-dogs et ses cigarettes. Tout l'argent du vieux était consacré à payer à son fils Vincent ses études à Fordham. À Vincent Fabia qui ne devint ni médecin, ni avocat, ni comptable, ni professeur mais un flic qui, lorsqu'il entendait les noms italiens associés au crime organisé, sentait son estomac se révolter et jurait qu'un jour il réussirait le gros coup, la grande arrestation qui placarderait son nom partout, son nom italien avec ses deux voyelles finales.

Vincent Fabia, inspecteur du ministère des Finances des États-Unis, conduisit son camion à hot-dogs vert jusqu'au môle 27 et le gara là où il le garait depuis trois semaines, puis alluma sous le grand chaudron contenant les saucisses de Francfort géantes, ouvrit les volets sur les côtés du camion et contempla le plus beau spectacle qu'il avait vu depuis que sa femme lui avait présenté son premier-né.

Sur sa gauche, le cargo panaméen *Santa Isabella* qui venait juste d'accoster se dressait en silhouette sur la toile de fond des gratte-ciel de New York de l'autre côté de l'Hudson. Juste devant lui, c'était la longue étendue d'asphalte avec l'alignement des châssis de camions vides. D'ici quelques jours, d'énormes containers seraient hissés hors des cales du *Santa Isabella* et soigneusement placés sur les plates-formes des camions. Et puis les cabines seraient accouplées aux remorques et les containers scellés et verrouillés. Le contenu n'aurait

été touché par aucune main de ce côté de l'Atlantique. Le tout, s'en irait vers les quatre coins de l'Amérique.

Vincent Fabia savait que les deux containers qui l'intéressaient seraient là dans la journée. Pas parce que des rapports ou des indicateurs le lui avaient dit. C'était son estomac qui le lui révélait. « C'est aujourd'hui le grand jour », disait-il et aucun ordinateur n'aurait pu lui prouver le contraire. Aujourd'hui c'était le grand jour que ses hommes et lui attendaient.

O'Donnell et McElaney travailleraient dans la cale. Ils avaient leurs cartes de dockers. Hester, Baker et Werner étaient des chauffeurs et des assistants. Ils ne tarderaient pas à arriver pour attendre leur cargaison et ils seraient là pour toute l'opération du déchargement, puisqu'à Marseille leurs containers avaient été les premiers à être placés dans la cale. Ils seraient donc les derniers à recevoir leur chargement et ils attendraient, en maugréant... mais surtout en observant.

Dans le bâtiment administratif sur sa droite, il y avait sa réserve, Needham et Viggiano. Ils n'entreraient en scène que si Fabia l'ordonnait, ou si Fabia était mort. En attendant, ils étaient assis derrière une caméra avec téléobjectif et film ultra-sensible, prêts à prendre des images identifiables à longue distance.

Des voitures banalisées des Finances s'alignaient le long des routes 1 et 9. En attente, et sans trop savoir ce qu'elles attendaient, il y avait la police de l'État et celle de Hudson. Le F.B.I. se tenait prêt à répondre à tout appel pour un « renfort directionnel », ce qui était une façon polie de dire que si l'on bousillait le travail, il serait là pour le débousiller.

Vincent Fabia, en tee-shirt et pantalon de toile, rabattit son petit comptoir de formica au flanc du camion et ajouta un paquet de serviettes en papier dans le distributeur.

Il vérifia le contenu du pot de moutarde sur le comptoir, le trouva à moitié vide et le remplit. Il sortit le raifort. Il souleva le couvercle du grand fait-tout de choucroute et la tourna.

Les sodas étaient bien rangés dans la glace. Il rabattit le couvercle de la glacière. Les pailles étaient prêtes.

Son 38 spécial police aussi. Ainsi que le petit transistor avec le minuscule écouteur dans son oreille gauche qui tombait accidentellement tous les jours depuis trois semaines pour que les gens entendent bien qu'il écoutait de la musique. Aujourd'hui, le transistor ne diffusait pas de musique et l'écouteur ne tomberait pas.

— Ça vient en premier. Triple cargaison, crépita une voix à la radio.

Fabia claqua des doigts comme s'il écoutait une musique rythmée. Trois containers. Trois camions pleins, et jusqu'à ce jour les

plus grosses prises avaient été des valises. Les doigts continuèrent de claquer en cadence.

Un énorme container de métal brillant émergea de la cale du *Santa Isabella*, suspendu à des câbles et des chaînes descendant d'une grue vissée sur le pont.

Les containers. Le nouveau mode d'expédition. Quatre camions-remorques, arrivèrent en file indienne sur l'aire de chargement du môle 27. Needham et Viggiano les prendraient au téléobjectif, avec les numéros d'immatriculation, les noms des compagnies, tout.

— J'ai dit pas de moutarde, connard.

Fabia baissa les yeux. Devant le comptoir, un docker furieux levait les yeux vers lui. Il lui avait donné un hot-dog sans s'en rendre compte, et l'avait submergé de moutarde sans s'en apercevoir.

— Ôte cette foutue radio de ton oreille et t'entendras peut-être ce qu'on te dit.

— Ouais, pardon, dit Fabia. Je m'excuse.

— Je vais le manger, mais je vais pas aimer ça.

— Je t'en fais un autre.

— Nan. Je vais le manger. Mais la prochaine fois, hein, écoute ce qu'on te dit.

— Ouais, d'acc.

— Bon. Ça va.

Relax. Voilà ce que se dit Fabia. Fais comme si c'était un coup de torchon banal, relax. Ne va pas tout foutre en l'air. Demain, tu seras devant les caméras de la télé avec tous ces camions derrière toi et dans le monde entier on entendra ton nom avec ces deux voyelles au bout. Alors relax, et écoute ce qu'on te dit.

Lentement, avec une lenteur pénible, la grue souleva ce premier container, s'immobilisa, puis pivota et l'abaisse sur le châssis de camion qui attendait. Immédiatement, la première cabine de traction avança pour s'accrocher à la remorque.

— C'est à l'œil, aujourd'hui ?

— Hein ? fit Vincent.

— Ça faisait deux hot-dogs, des spéciaux. Et un soda.

— Un dollar cinq, dit Fabia.

— Ah, dis donc, ça doit être une sacrée émission !

— Ouais. Très chouette, répondit Fabia en souriant.

— Deuxième container en route. Il y en a quatre, annonça la voix à la radio.

Quatre ? Vincent Fabia sourit à son client et s'assura qu'il avait bien pris la commande. Moutarde et raifort sur un, choucroute et moutarde sur deux et le dernier nature.

— T'as des oignons ?

— Non.

— Comment ça se fait que t'as pas d'oignons ?

— On ne m'en demande pas assez souvent, répondit Fabia.

Et au transistor :

— ... grand brun, Blanc, gros, dans les 130 kilos, costume et cravate. Debout dans la cale près des containers. Regarde simplement. Je crois qu'il est dans le coup. Aucune raison d'être là.

— Si t'en avais, on t'en demanderait.

— Mais je n'en ai pas.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on ne m'en demande pas.

Et la radio :

— C'est sûr, y en a quatre. Et trois types dans la cale qui observent. Bien habillés.

— Hé, j'en ai demandé deux, pas quatre !

— Pardon. Deux, hein ?

— Ouais. Avec des oignons.

— Je n'ai pas d'oignons. Mais qu'est-ce qu'on me veut ?

— Des oignons. Tout le monde a des oignons. T'es le premier par ici qui vend d'un camion et qu'a pas d'oignons.

— Je n'en ai pas.

La figure du docker devint écarlate.

— Je le sais, que t'as pas d'oignons. Je te dis que tu devrais en avoir parce que les clients aiment ça. Je paierais même cinq *cents* de plus si t'en avais. Y en a des qui aiment les oignons. C'est pas interdit. Personne a dit qu'on est obligé de prendre de la moutarde ou de la choucroute avec sa saucisse. Hé ! Qu'est-ce que tu fous ?

— Hein ? fit Vincent Fabia.

— Qu'est-ce que tu fous ? J'ai pas demandé de moutarde ni de choucroute !

Et le transistor :

— Le numéro deux qui monte, ces types regardent. Ils sont dans le coup. On pourra peut-être les avoir avec le télé. Hop...

— Moutarde et choucroute, c'est ça ? demanda Vincent Fabia.

— Tu peux te les mettre au cul.

Vincent haussa les épaules comme le ferait un vendeur de hot-dogs et se baissa dans un coin de son camion comme s'il cherchait un pot de moutarde. Il chuchota dans le petit micro :

— Vous avez pris le pont avec le télé ?

— Quelqu'un vient de passer. S'en est fallu d'un poil. Je vous tiens au courant s'il y a du nouveau.

Vincent Fabia vendit ce matin-là 174 hot-dogs et dix-huit de plus dans l'après-midi, avant quatre heures. Il était littéralement trempé de sueur. Son tee-shirt lui collait à la peau et son pantalon avait foncé de deux tons. Ses cheveux pendaient mollement en mèches mouillées ; il

avait les yeux rouges. Rien que pour rester debout il devait faire un effort de volonté. Mais quand les quatre remorques chargées, avec leurs emblèmes de l'*Ocean Wheel Trucking Company*, commencèrent à quitter le môle 27, il fut soudain certain qu'il pourrait escalader le mont Everest.

Il se pencha dans un coin de la cabine, abaissa une manette et cria :

— Des cornichons. Des cornichons. Il me faut des cornichons. J'ai besoin de cornichons. Cornichons.

Le signal de fermeture du piège était donné. Il referma les volets de son camion et pour la première fois depuis trois semaines il ne prit pas la peine de refermer le baril de moutarde où il remplissait son pot, sous le comptoir.

Il fourra le 38 spécial police dans sa ceinture et s'amusa à imaginer le petit discours qu'il pourrait faire, à un déjeuner de première communion, sur les jeunes qui ont le choix entre le Bien et le Mal, sur les délits particuliers qu'on attribue à tort à un groupe ethnique, et peut-être sur les gens qui se rappellent les noms des gangsters italiens mais jamais ceux des courageux inspecteurs italiens qui les attrapent.

Les imbéciles, c'était la Mafia et les gens qui traitaient avec elle, pas la majorité d'Italo-Américains durs au travail.

Vincent Fabia n'eut jamais l'occasion de faire son petit discours sur les gens qui avaient de la cervelle ou n'en avaient pas. Sa propre cervelle fut trouvée étalée sur le siège de son camion de hot-dogs le lendemain matin à trois heures ; le véhicule était garé sous les arbres de Garfield Avenue à Hudson, New Jersey. Des traces de poudre entouraient les restes d'une orbite et des éclats de boîte crânienne s'étaient incrustés dans le dossier du siège.

Juste avant de quitter leur travail, deux dockers étaient morts écrasés sous un container qui s'était détaché et qui était retombé sur eux dans la cale.

Et deux employés de bureau passionnés de photographie, travaillant dans le bâtiment administratif du môle 27, s'en allèrent sans emporter leur appareil. Ils ne revinrent jamais le chercher. La direction n'en fut pas autrement fâchée, parce qu'ils n'avaient jamais rien fichu.

Les agents des polices locales et de l'État restèrent en alerte jusqu'à minuit et, ne recevant aucun signal, finirent par se renseigner au ministère des Finances.

À l'aube, ils reçurent l'ordre d'annuler l'état d'alerte, et furent remerciés de leur collaboration. On ne leur dit pas en quoi leur mission avait consisté ni si elle avait réussi.

On les pria aussi de guetter tout camion-remorque de l'*Océan*

Wheel Company. On ne leur dit pas combien de camions-remorques, ni quels étaient leurs numéros. Ils n'en virent aucun.

Le lendemain à treize heures, dans le Bureau Ovalé de la Maison-Blanche, le ministre adjoint à la Justice qui avait organisé toute l'opération expliqua au ministre de la Justice, au directeur du F.B.I., au directeur de la C.I.A., au ministre des Finances et à un Président des États-Unis très affligé, ce qui avait mal tourné.

— Vers seize heures, nous avons perdu le contact avec notre agent des Finances, et voilà. Pas de traces. Pas d'indices. Rien. Une enquête est en cours.

Il était debout à l'extrémité de la table de conférence, une liasse de papiers devant lui, et rêvait d'une crise cardiaque bénigne. Même grave, au besoin.

— Vous nous parlez de deux camions-remorques contenant de l'héroïne. Combien d'héroïne dans chaque ?

Cette question était posée par le directeur du F.B.I. Le ministre adjoint à la Justice remua les lèvres et marmonna entre ses dents.

— Je ne vous entends pas, dit le directeur du F.B.I.

— Pleins, répéta, avec un gros effort, le ministre adjoint à la Justice.

— Pleins ? Du haut en bas ? Deux camions-remorques pleins d'héroïne ?

La figure du directeur était rouge vif et il s'étranglait presque, hurlait même ; jamais on ne l'avait entendu élever la voix dans une conférence.

— Oui, souffla le ministre adjoint.

Des soupirs et des gémissements emplirent le Bureau Ovalé du Président des États-Unis.

— Excusez-moi, messieurs, dit le Président. Restez où vous êtes. J'en ai pour une minute. Continuez sans moi.

Il se leva, sortit de la pièce, longea un couloir, gravit un étage et entra dans ses appartements privés. Sa femme faisait la sieste sur le grand lit et il la réveilla gentiment, lui demanda pardon mais insista fermement pour qu'elle quitte la pièce un moment.

Lorsque la porte fut fermée il tira une clef de sa poche, ouvrit un tiroir de commode et en retira un téléphone rouge marqué d'un point blanc. Tout en décrochant, il consulta sa montre. À cette heure, on devrait répondre. On répondit.

— Oui, monsieur le Président, dit la voix acidulée.

— Savez-vous ce qui s'est passé hier à Hudson, New Jersey ? demanda le Président.

— Oui, répliqua la voix pointue. Beaucoup de choses se sont passées. Je suppose que vous faites allusion à la cargaison de Marseille.

— Oui. Ces deux camions.

— Ils étaient quatre.

— Alors vous travaillez là-dessus.

— Je l'espère bien.

— Vous allez vous servir de lui ? De cette personne ?

— Monsieur le Président. Je vous en prie, gardez vos conseils pour les entraîneurs de football. Je suis occupé. Avez-vous autre chose d'important à me dire ?

— Non. Non. Vous savez tout. Je ne peux rien faire ?

— Peut-être. Vous pourriez essayer de réduire au minimum les agents des Finances et du F.B.I. dans ce secteur. Ça pourrait leur sauver la vie.

— Alors vous allez l'employer ?

— C'est fort probable.

— Il est là en ce moment ? demanda le Président.

— Il termine autre chose. Il sera là incessamment.

— Ainsi, vous êtes maître de la situation ?

— Avez-vous autre chose à me dire, monsieur le Président ?

— Je vous en prie. C'est une crise grave. Je serais plus à l'aise si vous me disiez que vous avez la situation en main.

— Monsieur le Président, si je l'avais en main je ne l'utiliserais pas, lui. Au fait, monsieur le Président, je vous ai dit qu'il y avait quatre camions. Ne le dites à personne, s'il vous plaît, de peur qu'on vous demande comment vous le savez et que vous laissiez filtrer quelque indiscretion.

— Je comprends, assura le Président. Je sais maintenant que nous allons résoudre cette crise. Je considère que nous avons la situation en main.

— Si ça peut vous soulager, monsieur le Président, tant mieux. Malheureusement, vous avez l'air de penser que cet individu est une solution à tous les problèmes, alors qu'en réalité il présente lui-même un problème d'une ampleur beaucoup plus grande.

— Je ne comprends pas.

— Tant mieux, fit la voix acidulée et la communication fut coupée.

Le Président raccrocha, remit le téléphone dans le tiroir, ferma le tiroir et donna un tour de clef. Encore une fois, on lui avait raccroché au nez.

En retournant à la conférence, le cœur beaucoup plus léger, il se demanda où l'homme qui était au bout du fil avait trouvé cette personne, quel était son véritable nom, où il était né, et à quoi pouvait bien ressembler sa vie.

Surtout, il se demandait quel était son nom.

CHAPITRE II

Son nom était Remo.

Il faisait de gros efforts pour ne pas s'ennuyer, comme si la menace était très réelle. C'était indispensable pour obtenir le renseignement précis qu'il voulait. Le renseignement précis qu'on lui avait ordonné d'obtenir avant d'aller plus loin.

Aussi, quand le monsieur rougeaud d'une cinquantaine d'années lui avait demandé nonchalamment s'il lui plairait d'aller à la pêche, Remo avait répondu oui, c'était bien pour ça qu'il était venu à Nassau.

Et puis, quand le monsieur rougeaud lui conseilla de porter la brassière de sauvetage pour plus de sécurité, et insista pour la lui boucler lui-même, Remo l'avait remercié. Et quand le monsieur rougeaud pilota la petite vedette à moteur vers une petite crique abritée de la brise des Caraïbes, annonça à Remo que la brassière de sauvetage était alourdie de plombs et que les boucles étaient en réalité des cadenas solides et qu'un petit coup de pied sur une bonde grise à l'arrière du bateau l'enverrait par le fond, Remo manifesta de la peur.

Il crispa ses traits, ouvrit tout grands ses yeux bruns et de ses mains puissantes tirailla la brassière. Elle ne bougea pas. Bien. Maintenant le monsieur rougeaud se sentait en sécurité. Remo le devinait à son sourire.

— Salaud, dit Remo. Pourquoi m'avez-vous fait ça ?

Le monsieur rougeaud en bermuda gris perle et chemise hawaïenne voyante croisa les jambes et plongea la main dans une glacière de métal pour y prendre une bouteille de champagne.

Remo fit un petit mouvement vers lui mais le monsieur rougeaud leva un doigt grondeur indiquant que Remo était vilain-vilain.

— Que non. Rappelez-vous la bonde. Vous ne pouvez pas nager tout alourdi de plomb, n'est-ce pas ?

Remo secoua la tête et se prépara à écouter. L'homme déboucha la bouteille, prit une flûte et la posa sur la glacière. Il la remplit de champagne.

Remo, qui s'essayait à la psychologie, décréta que c'était là la manifestation d'un fantasme, une sorte de compulsion de répétition

réactivant et réifiant une situation-type déjà vécue mais partiellement censurée. Cette analyse lui plaisait, même s'il n'était pas sûr de comprendre ses propres mots. Il aurait aimé avoir quelqu'un sur qui les tester et si l'autre ne comprenait pas non plus, alors, c'était peut-être la bonne analyse.

— Pardonnez-moi la libation, si vous voulez bien, dit le monsieur rougeaud qui s'était présenté sous le nom de Harry Magruder. Mais, voyez-vous, c'est une petite récompense que je me permets à la fin d'un an et demi de travail.

L'homme qui se faisait appeler Harry Magruder vida son verre, s'en versa un autre, plaça la bouteille de champagne sur une étagère de métal et but à petites gorgées. Le brillant soleil tropical étincelait sur le bord de la flûte qui semblait mousser de rayons.

— Je vous en offrirais volontiers, monsieur dont-j'ignore-le-nom-de-famille. Je crois que cette semaine c'est Katner. À un moment donné c'était Pelham, une autre fois Green, un autre Willis, et Dieu seul sait combien d'autres noms vous avez portés. Mais je sais que vous ne buvez pas.

« Et vous ne fumez pas. Vous mangez très peu de viande mais beaucoup de poisson. On vous voit souvent avec un vieux monsieur coréen. Il vous arrive d'avoir des femmes, ce qui vous cause quelques problèmes parce que les femmes semblent insister pour en réclamer encore. Récemment, vous avez pris l'habitude de coucher avec une femme uniquement la veille de votre départ de l'endroit où vous êtes. Est-ce exact ?

— Non, dit Remo. C'est absolument faux. Vous devez me confondre avec quelqu'un d'autre.

— Je vous confonds peut-être avec le garde du corps de ce général chinois. Vous vous souvenez de ce petit incident de Pékin ; des rumeurs au sujet d'un vieux Coréen appelé le Maître de Sinanju et de son disciple, que l'on appelait Çiva l'implacable. [1]

— Je ne me souviens de rien, assura Remo. Vous devez me croire, Mr Magruder. Je m'appelle Remo Katner et je suis un représentant des *Sensivity Laboratories* d'Ocean City, Long Island. Nous vendons des programmes de réussite à des sociétés, des universités, des lycées, pour que les gens utilisent mieux leurs possibilités. Je suis un gars tout simple qui tente de gagner sa vie. Je suis venu pour aller à la pêche et maintenant vous m'avez bouclé dans ce truc.

— Je suis sûr que vous en savez très long sur les possibilités humaines. Les vôtres sont plutôt intéressantes. Très intéressantes, même. Si intéressantes que j'ai su que j'étais millionnaire la deuxième fois où je vous ai trouvé sur mon chemin.

L'homme qui se faisait appeler Magruder but encore un peu de champagne et posa la flûte à côté de la bouteille. Il croisa les bras

autour de ses genoux rouges de coups de soleil.

— Je suis, dirons-nous, dans la sécurité. Je travaille pour le Gouvernement. Il s'est passé quelque chose de tout à fait singulier dans un petit séminaire de savants il y a quelque temps. Il paraît qu'un ancien nazi a été tué au cours d'une partie d'échecs. Un moniteur de parachutisme a perdu son parachute en faisant une descente. Une bande de loubards a été mise à mal par un seul homme et juste avant cela un des anciens employés de ce séminaire avait été retrouvé la tête dans un mélangeur de peinture. [2]

« Mon service surveillait de près le séminaire parce que les Russes s'y intéressaient. Bref, pour nous résumer, nous avons reçu l'ordre d'abandonner notre recherche de l'agent de la sécurité de ce séminaire, qui avait disparu, un certain Remo Pelham. C'était le premier indice.

« Et puis il y a eu l'incident chinois où l'on a retiré à notre service l'affaire de la disparition du général Liu. Très intéressant, parce qu'en principe mon service aurait été principalement responsable.

« Donc, quelques personnes et moi avons décidé de pousser plus loin, surtout quand des cadavres – des cadavres à ramifications internationales – ont été très rapidement découverts au cours de l'incident chinois. Et il y a eu d'autres événements singuliers. L'heureuse et soudaine disparition d'un exécutif de la Cosa Nostra à New York. Là aujourd'hui. Évaporer le lendemain. Et nous sommes tombés sur le dossier d'un vieil employé qui s'est suicidé dans un hôpital en arrachant des tubes de perfusion avec le crochet qui lui servait de main. Vous devriez connaître le nom de ce monsieur. Il s'appelait Conrad MacCleary. [3]

L'homme qui se présentait sous le nom de Magruder vida son verre et s'en versa un troisième, qu'il goûta avec satisfaction.

— Donc, je me suis renseigné. Et me croiriez-vous si je vous disais que ce MacCleary figurait à ce moment-là sur nos rôles et que nous ne savions absolument rien de ce qu'il faisait. Oui, bien sûr, nous avions un dossier. Mais il était faux. On le situait à Bangkok. Et le directeur de mon service a dit peu importe, une mission présidentielle secrète, quelque chose comme ça. Cette histoire vous intéresse ?

— Bien sûr, Mr Magruder, mais je l'aimerais encore plus si je pouvais l'écouter sans cette camisole de force.

— Je n'en doute pas. C'est pourquoi vous la portez. Je n'aurais probablement jamais eu l'occasion d'achever mon histoire. Et je suis sûr qu'il vous plaira d'apprendre comment elle va se terminer. Je me suis donc permis la petite liberté de la brassière de sauvetage pour être certain que vous m'écouteriez jusqu'au bout.

— Ma vie, Mr Magruder, n'est pas une petite liberté. Je vous en prie, délivrez-moi de ce truc-là. J'ai toujours eu peur de la noyade.

Le soi-disant Magruder pouffa légèrement.

— Parfait. Continuez à avoir peur de moi et tout ira bien.

« Maintenant, suivez-moi bien. Nous avons commencé, deux personnes en qui j'ai toute confiance et moi, à prendre des petites notes. Rien d'important au début, rien que des notes de ces événements bizarres, et de certains petits incidents qui semblaient servir à point la nation, sans raison apparente. Je crois que nous avons attribué cela à la chance. Et puis un jour, mon trait de génie ! Je me suis mis dans la peau d'un jeune président qui devait être assassiné à Dallas. Je me suis dit : *Tu es le Président et tu as un problème.*

Magruder vida la bouteille, directement dans son gosier, et la jeta à la mer. Il en retira une autre de la glacière et cette fois il ne s'encombra pas du verre. Il but simplement au goulot.

— Pardonnez-moi, dit-il, mais un an et demi de sobriété cela doit prendre fin dans la joie. Quoi qu'il en soit, je me suis dit que j'étais le Président et que j'avais un problème. La criminalité augmentait. Si je disais à ma police d'y aller à fond, nous aurions vite un État policier. Si je ne le fais pas, ce sera le chaos et alors, si Machiavel ne se trompait pas, nous aurons de même l'État policier. Je veux sauver mon pays. Alors qu'est-ce que je fais ?

« J'ai imaginé ce que le Président avait fait. Il a décidé de créer une organisation qui n'existait pas. Elle pouvait violer la loi pour défendre les lois mais comme elle n'existait pas, la Constitution ne serait pas en danger.

« Donc moi, Président, je crée cette organisation et moi seul, ou peut-être aussi mon vice-président et deux autres hommes sont au courant. L'homme qui la dirige et celui qui commande l'arme de mort. L'homme qui commande l'arme de mort doit savoir, parce qu'il lui faut violer les lois et que, s'il est capturé, et, s'imaginant travailler pour le F.B.I. ou la C.I.A. ou ce que vous voudrez le révèle, alors ce serait aussi grave pour le pays que s'il avouait la vérité. Donc, il sait.

« Et il sait que s'il a des ennuis, il lui suffit de raconter qu'il travaille pour la Mafia ou quelque chose comme ça, et son groupe le tirera d'affaire. Le chef de cette arme de mort c'est vous, Remo Je-ne-sais-comment. Voyez-vous, ce responsable de la sécurité qui a disparu du séminaire des savants et le garde du corps du général chinois avaient des empreintes digitales identiques. Et, oh surprise, ces empreintes sont introuvables dans les fichiers du F.B.I., où sont conservées toutes les empreintes de tous les agents de tous les services de police et de renseignements.

— Mr Magruder, que voulez-vous de moi ?

Le prétendu Magruder pouffa carrément.

— Je suis heureux que vous posiez cette question. Deux millions de dollars en espèces et cinq cent mille dollars par an pour le reste de

ma vie. Je sais que vous avez les moyens de payer. Une organisation comme la vôtre dépense plus que ça rien que pour un système d'ordinateurs.

— Qu'est-ce qui vous dit que je peux obtenir l'argent ?

— Très simple, Remo. Il y a trois enveloppes contenant toute l'histoire, avec les faits, les dates et les lieux ; si je ne fais pas une certaine chose tous les jours à une heure donnée, l'une d'elles pourrait bien se retrouver à la rédaction du *New York Times* ou du *Washington Post*. Pour votre organisation, la révélation c'est l'échec. Adieu au reste de crédit que l'on accorde encore au gouvernement et à sa faculté de gouverner selon la loi. Adieu Constitution. Adieu Amérique.

Magruder rit dans sa bouteille de champagne en la soulevant et un peu de vin ruissela sur sa figure rougeaude et son cou épais.

— Vous me racontez des conneries, Mr Magruder. Si vous avez tous ces renseignements, vous devez avoir plus de trois enveloppes.

Le pseudo Magruder leva un doigt.

— Pas possible, mon vieux, pas question. Et si l'une d'elles était trouvée par hasard ? Non. Il m'en faut assez pour vous tenir, mais pas trop pour éviter les accidents. Deux auraient été préférables pour me garder des accidents, mais vous auriez pu en découvrir une, me laissant avec une seule enveloppe entre moi et la mort. Ce serait trop mince. Quatre, cependant, ce serait aller au-devant d'ennuis. Alors j'ai préféré trois.

— Voyons, dit Remo. Votre tante Harriet de Cheyenne en a une et vous en avez une autre et... la troisième. Qui détient la troisième ?

La grosse figure rouge perdit un instant son sourire mais il revint bien vite.

— Une en vaut cent, mon vieux, et j'élargirai cette marge de sécurité quand je rentrerai à l'hôtel.

— Vous êtes si sûr de vous parce que vous avez quatre ou cinq ou dix de ces enveloppes planquées dans tous les coins, dit Remo. Vous n'avez pas assez de courage, Hopkins, pour vivre à une enveloppe de la mort.

Harry Hopkins, l'homme qui disait s'appeler Magruder, cligna des yeux.

— Ainsi. Vous connaissez mon nom. Eh bien, eh bien ! Félicitations. Mais vous ne me connaissez pas, mon bonhomme. Espèce de jeune voyou maigrichon. Il faut vivre d'une certaine façon si on veut réussir le gros coup. Il n'y a que trois enveloppes. Maintenant ramène-moi au foutu hôtel et téléphone à ton patron. Je veux le premier paiement demain après-midi.

Il avala une grande rasade de champagne et renifla de mépris.

— Grouille-toi, lopette. Ma seule raison de te garder en vie c'est que t'es mon seul contact avec l'Organisation.

Remo se frotta les mains et soupira.

— Vous vous trompez. Je suis votre second contact avec l'Organisation.

— Sans blague ? Et qui est le premier ?

— L'homme qui détient la troisième enveloppe, répondit Remo et il sourit.

— Du vent ! grommela Harry Hopkins.

— Non, dit suavement Remo. Je vais vous le décrire. Les lèvres pincées, pas le moindre scrupule, odieux, mauvais, sans aucun sentiment humain pour quoi que ce soit à part son golf. Et là, il triche. Je l'ai battu une fois, même avec son handicap de quatorze, et si ça lui a fait mal, ça lui a fait encore plus mal de perdre une balle de golf. Il est avare comme c'est pas possible. Et quand je dis avare, je dis avare. Je crois que c'est pour ça qu'il a été choisi.

— Tu mens ! glapit Harry Hopkins. Tu mens. Ce type est absolument digne de confiance. Nous nous sommes même demandés comment il était arrivé dans le métier, il est si honnête.

— Avare, ça vous a dit quelque chose, hein ? demanda Remo.

— Tu ne tireras plus rien de moi !

Hopkins avança le pied vers la bonde grise, mais il resta soudain pétrifié, bouche bée.

— Non, fit-il.

— Si, murmura aimablement Remo en faisant glisser de son bras la dernière sangle de la brassière de sauvetage lestée de plomb.

Les cadenas avaient été excellents, mais il aurait pu les crocheter s'il l'avait voulu. Il n'en avait pas eu besoin. Ils étaient fixés à une bande de nylon garantie pour résister à une pression de cent cinquante kilos. Elle avait été meilleure que ça. Elle avait résisté presque jusqu'à deux cents.

— Tu veux retirer la bonde, trésor ? susurra Remo. Avare, ça t'a dit quelque chose, hein ?

— Je connais l'homme qui a l'enveloppe depuis des années. Des années. Jamais il ne trahirait un ami. Il s'est retiré du métier parce que c'était trop sale. Il a pris sa retraite. Il est dans tout ça depuis le début, il m'a conseillé. Et j'ai confiance en lui.

— Mets-toi dans la peau du Président, Harry. Qui d'autre mettrais-tu à la tête d'une opération pareille ?

Remo se leva, à l'avant du bateau, et avança jusqu'à la bonde grise. Il dominait l'homme rougeaud en sueur. Hopkins leva les yeux vers lui, pris de panique, puis il haussa les épaules.

— Je peux boire encore un coup ?

— Bien sûr. Comme tu es alcoolique, ça expliquera ta mort.

— Je ne suis pas alcoolique et tu me tueras que je boive encore un coup ou non. Alors. Cul sec.

Remo vit s'élever vers lui le fond de la bouteille, les paupières rougies se fermer et des bulles d'air se précipiter dans le goulot.

— Bon, alors tu n'es pas alcoolique.

— Jusqu'à aujourd'hui, j'avais rien bu pendant un an et demi, grogna Hopkins en abaissant la bouteille entre ses genoux. Dis-moi, comment ça se fait que j'aie pu trouver tes empreintes nulle part ? Comment avez-vous fait pour camoufler ça ?

— Simple, répondit Remo. Je suis un homme mort. Remo Williams. Ce nom te dit quelque chose ?

— Rien du tout.

La bouteille remonta.

— Un policier exécuté pour meurtre à Newark ?

Le gros homme secoua la tête.

— T'es vraiment mort ?

— On pourrait le dire. Ouais. C'est un bon moyen de ne pas exister.

— J'en vois pas de meilleur, avoua Hopkins. Dis, tu devrais me laisser vivre au moins jusqu'à ce que je vous donne mes notes. Et si quelqu'un les trouve ? Et les doubles des lettres ?

— Désolé, mon pote. Il n'y a ni notes ni doubles. Seulement trois lettres. Une que j'ai prise dans ta chambre. Ta tante Harriet avait la deuxième et elle l'a perdue aujourd'hui quand il lui est arrivé un accident terrible. La troisième est entre les mains du Dr Harold W. Smith. Ton ami. Mon patron. Le chef de CURE. Tu es hors du jeu.

— Je peux avoir une autre bouteille ? Rien qu'une. La dernière, quoi. D'accord ?

Remo plongeait la main dans la glacière, tâtonna, empoigna un goulot et retira la bouteille au moment où Hopkins levait un pied vers son aine. Hopkins se retrouva tout soudain assis au même endroit, une bouteille à la main. Il fit sauter le bouchon en essayant de viser la tête de Remo, la manqua, haussa les épaules et soupira.

— Tu me tuerais n'importe comment, que je boive ou pas. Tu sais que je pourrais la faire durer si je voulais. Je ne suis pas alcoolique.

Il but longuement.

— Si tu me le dis.

Remo contempla la crique. Elle était magnifique, avec ses collines sombres et vertes s'élevant de la mer limpide des Caraïbes. Des gens venaient là en voyage de noces, et revenaient plus tard avec leurs enfants. Des gens qui avaient le droit de se marier et de procréer...

— Dis donc, dit soudain Hopkins. Tu sais quoi ? Pourquoi vous m'embaucheriez pas pour CURE ? Je suis intelligent. J'ai bien pigé qu'il se passait quelque chose. Tu sais que tu pourrais m'avoir quand tu voudrais, hein ? Vous devez avoir besoin d'une bonne tête. Écoute, je ne suis pas alcoolique, malgré tout ce qu'on peut raconter. Demande

à Smith. Non, ne lui demande pas, vu qu'il se figure que les gens qui boivent deux verres sont tous alcooliques. Mais je serais un bon agent. Vraiment bon.

Remo eut soudain la bouche sèche et son estomac se révolta de dégoût. Il ne regarda pas l'homme à ses pieds, mais l'étendue de la mer jusqu'à l'horizon arrondi. Maintenant, les gens savaient que la terre est ronde. Et cela le prouvait. C'était simple. Les choses sont toujours simples une fois qu'on vous les a expliquées. Hopkins parlait toujours.

— Bon, d'accord, je comprends pourquoi Smith ne voudrait peut-être pas de moi. Mais tu diriges l'arme de mort...

— Je *suis* l'arme de mort.

— Allez ah, t'es probablement qu'un foutu porte-flingue de rien. L'arme de mort, ça peut pas être qu'un seul homme. Y a autant de chances que ça soit toi tout seul que je sois alcoolique. Le dernier. Le coup de l'étrier.

Remo baissa les yeux sur l'homme qui contemplait son dernier verre.

— Je peux en prendre ou en laisser, tu sais. Je ne suis pas alcoolique. Je bois ou pas, je m'en fous. Mais je vais boire ça parce que tu vas me tuer quand même. Cul sec.

Quand Remo vit la dernière bulle d'air disparaître avec la dernière goutte de champagne dans le gosier grand ouvert de Hopkins, il donna une poussée du genou droit, expédiant l'homme sur la gauche et il tendit la main droite, empoigna le cou gras et poussa, par-dessus bord dans les tièdes eaux bleu-vert des Caraïbes où il noya posément le gros individu qui se débattait.

Si quelqu'un, caché au fond de la crique, avait regardé, il aurait vu Hopkins tomber par-dessus bord et Remo se pencher pour essayer de le rattraper, mais il était trop tard. Remo eut beau plonger le bras jusqu'à l'aisselle il fut incapable de l'atteindre et ne put enfin le saisir et le hisser à bord qu'au bout de trois minutes, et à ce moment il était trop tard.

L'homme était mort. Ma foi, dit le coroner, un alcoolique qui croit qu'il ne l'est pas creuse sa tombe avec son gosier.

— Ils ne peuvent pas se contenter d'un seul verre, pas vrai, monsieur ?

CHAPITRE III

Pour les types du Far West qui se font pendre, cribler de balles, poignarder, ou qui gèlent dans des cols infranchissables en hiver, il existe de lugubres ballades qui sont chantées de génération en génération.

Pour Vinnie le Roc Palumbo, il n'y avait même pas un avis de recherches signé de sa femme. Quand on est mariée à un Vincent Alphonse Palumbo et qu'il ne rentre pas d'un « petit boulot peinard » on ne désire pas mettre au courant les représentants de la loi. Parce qu'alors on risquerait aussi de ne pas rentrer d'une visite à des parents ou du supermarché.

Si l'on est le père de Vinnie Palumbo il ne vous manque pas beaucoup parce que la dernière fois qu'on l'a vu, il y a dix-huit ans de ça, il vous a assommé avec un tuyau de plomb pour une histoire d'argent de poche.

Si vous êtes Willie le Plombier Palumbo, vous n'allez certainement pas parler de la disparition de votre frère parce que vous savez très bien ce qui lui est arrivé.

Et si vous êtes Vinnie le Roc Palumbo, vous ne pipez mot à personne parce que vous êtes congelé dans la cabine de votre camion-remorque *Océan Wheel*, votre corps comme de la pierre, vos yeux comme des billes de cristal en glace dans votre crâne blanc surgelé.

Cela avait été effectivement un petit boulot peinard. Votre frère avait dit :

— Deux cents dollars faciles pour conduire un camion pendant un quart d'heure.

Et vous aviez répondu :

— Tu déconnes, Willie le Plombier. Combien tu gardes pour toi ?

— Ça va Vinnie, avait dit Willie le Plombier en toussant sur sa cigarette. Parce que t'es mon frère, trois cents dollars.

— Cinq cents.

— Cinq cents ! C'est ce qu'on me donne pour te payer.

— Cinq cents d'avance.

— Cent d'avance et quatre cents plus tard. O.K. ? T'as ta carte de

routier ?

— J'ai ma carte de routier. Et je bouge pas avant d'avoir trois cents dollars d'avance.

— D'accord, parce que t'es mon frère, deux cent cinquante tout de suite et pour n'importe qui d'autre je dirais non.

Alors vous, Vincent le Roc Palumbo, vous conduisez votre camion sur le môle 27 par une brûlante matinée d'août et à quatre heures de l'après-midi, le container d'*Océan Wheel* est attelé à votre cheval et vous sortez de là lentement. Vous remarquez aussi que des gens dans des voitures se rassemblent pour une filature et un camion vert de hot-dogs commence à démarrer.

Vous remarquez trois voitures de patrouille de la police locale en civil, mais vous maintenez une allure régulière, et vous ne recevez aucun signal de la bagnole qui est devant vous dans laquelle il y a votre frère, alors vous la suivez dans un entrepôt où votre camion reçoit un nouveau panonceau qui l'appelle *Chelsea Trucking*. Apparemment, subitement, vous n'êtes plus filé.

Vous attendez la nuit, et puis vous ressortez avec trois autres camions qui vous suivent et cette fois vous filez le train à quelqu'un d'autre, pas votre frère, dans une voiture en tête. Vous le suivez jusqu'à l'entrée de l'autoroute du New Jersey où il fait signe de vous engager sur une petite bretelle menant au nouveau complexe *Hudson Industrial Park* ; deux bâtiments et des marécages. Vous recevez l'ordre de conduire votre camion au bas d'une rampe, dans un trou creusé dans le sol et d'attendre. On vous a dit de ne pas vous équiper d'armes, alors vous en avez pris deux. Un 38 spécial dans la boîte à gants et un 45 sous le siège.

Vous garez habilement votre camion dans le coin droit de cette fosse carrée tapissée de métal et de tuyaux. Les autres routiers manœuvrent leurs véhicules à côté du vôtre si bien que maintenant vous faites partie d'un ensemble de quatre camions bien rangés côte à côte dans la même fosse tapissée de métal. On vous dit à tous de rester dans vos cabines.

Vous prenez votre 45, au cas-z-où. Vous voyez le routier d'à côté chercher quelque chose aussi. Derrière vous, de lourdes portes d'acier se referment. Au-dessus un plafond descend sur les camions dans la fosse, en panneaux pré-fabriqués. On vous a dit de rester où vous êtes, alors vous restez, mais vous descendez de votre cabine pour discuter le coup avec le routier d'à-côté. Il vous dit qu'il touche six cents dollars pour le boulot. Vous maudissez votre fumier de frère, Willie le Plombier Palumbo.

Il fait noir ; il n'y a pas de lumières. Bientôt les allumettes s'épuisent. Un des types a une torche électrique. Vous fouillez votre camion. Pas de torche. Pour quelques centaines de mètres, vous

n'alliez certainement pas en acheter une, et les propriétaires du camion n'en ont pas fourni.

Le routier d'à côté vous suggère d'ouvrir un des camions, c'est peut-être de l'alcool qui a été volé. Vous dites non parce que les gens vont rappliquer d'ici deux minutes et pour une bouteille de gnôle de dix dollars vous n'allez certainement pas en foutre en l'air quelques centaines.

Le routier d'à côté dit qu'un petit coup ne ferait pas de mal maintenant, vu qu'il fait plutôt frisquet dans le coin. Vous avez des vêtements d'été, et c'est vrai, il ne fait pas chaud. Un des routiers de l'autre côté tape comme un sourd sur la porte de fer qui a fermé la rampe. Il hurle qu'on le laisse sortir. Soudain, vous vous sentez faible. Et s'ils n'allaient pas vous laisser sortir ?

C'est impossible. Vous avez la marchandise. D'ailleurs vous avez l'artillerie pour vous défendre. S'ils veulent la marchandise, faudra bien qu'ils reviennent.

Vous commencez à taper des pieds et à vous battre les flancs. Vous êtes dans un foutu congélateur. Quand vous mettrez la main sur Willie, ça va être sa fête, et bien.

Un des gars dit qu'on devrait tirer dans la porte pour sortir de là et quelqu'un dit que ce serait con parce que non seulement ils sont sous terre mais que tous ces tuyaux c'est des trucs de congélation et si on en perce un, on sera gazé.

Alors vous remontez dans votre cabine et vous mettez le moteur en marche, et le chauffage, jusqu'à ce vous entendiez frapper à la vitre. C'est un des routiers. Il dit que pour sauver tout le monde de l'asphyxie par l'oxyde de carbone, ils devraient tous monter dans un camion et ne faire marcher qu'un chauffage.

Vous dites d'accord, et ils montent dans le vôtre, quatre types serrés dans la cabine. Y en a un qui se met à dire ses prières. Vers les six heures du matin, le camion tombe en panne de gas-oil et un des copains dit qu'il va en siphonner dans les autres gros-culs. Il ne revient pas. Il fait plus froid dans la cabine, malgré la chaleur des corps, et on a du mal à respirer. On tire à la courte paille avec des allumettes pour savoir qui c'est qui va aller chercher du gas-oil dans un autre camion. Vous vous en voulez de ne pas avoir fait le plein dès le début, mais aussi personne ne s'attendait à rester là si longtemps. Le routier d'à côté tire la plus courte. Vous y allez chacun de votre chemise, ce qui fait qu'il porte trois chemises d'été.

Quand vous ouvrez la porte de la cabine, vous savez qu'il va pas y arriver, parce que vous pourriez pratiquement couper les vapeurs d'oxyde de carbone au couteau. Vous éteignez les phares parce qu'avec le moteur coupé, vous avez besoin de faire durer la batterie autant que possible.

Vous êtes seul avec l'autre routier et vers midi, grelottant sans sa chemise dans la cabine, il vous demande de le tuer. Vous dites non parce que vous avez déjà bien assez de péchés sur la conscience. Il supplie. Il dit que si vous le faites pas, il se tuera lui-même.

Vous refusez et il se met à pleurer et les larmes gèlent sur sa figure. Vous ne sentez plus rien. Si vous ne vous tuez pas et si vous offrez ça au Bon Dieu, il vous emportera peut-être au Ciel, ou au moins au purgatoire. Vous avez toujours voulu vous racheter et vous jurez que si vous vous tirez de là vous filerez droit.

Et puis vous vous sentez complètement engourdi. Vous avez sommeil et vous vous demandez pourquoi vous avez toujours eu peur de la mort.

Ainsi se termine la ballade de Vinnie le Roc Palumbo.

*Oh ! mort de froid tout gelé,
Oh ! mort de froid tout gelé,
Par une chaude journée d'août
Dans le New Jersey.*

CHAPITRE IV

Le frêle fétu de vieil Oriental s'appelait Chiun et Remo Williams le considérait avec respect.

Chiun était assis sur la commode de la cabine, près du hublot, un cahier à spirale à la main.

Il arracha un feuillet, le tint à bout de bras au-dessus du sol, comme une couche culotte souillée.

Il ouvrit les doigts, lâcha le feuillet et murmura tout bas *go*.

Le papier tomba mollement, en voletant de droite à gauche. Quand il fut à environ un mètre trente du tapis il s'arrêta, transpercé par le bout des doigts de Remo.

Remo arracha de ses ongles le feuillet déchiré et eut droit au sourire de Chiun.

— Bien, dit le vieil Oriental, sa figure de parchemin toute plissée par le sourire. Encore une fois.

Cette fois, Chiun froissa légèrement le papier, se mit debout et se haussa sur la pointe des pieds avant de le laisser tomber et de dire *go*. Le papier tomba plus vite, en se balançant moins. Il tomba jusqu'au sol et resta posé sur le tapis de nylon comme une accusation.

Chiun regarda Remo avec colère.

— Pourquoi ?

Remo riait.

— Je n'y peux rien, Chiun. Vous aviez l'air tellement idiot là-haut. Je pensais que vous seriez formidable si je vous badigeonnais d'or pour faire un dessus de cheminée. Alors j'ai eu le fou rire. Ça arrive, vous savez.

— Je sais, dit Chiun de sa voix précise d'Oriental, que le rire est le propre de l'homme. L'homme est aussi la seule espèce animale qui meurt par manque d'entraînement. Ça risque de t'arriver, Remo, si tu ne t'entraînes pas. Ce coup flottant est très important et très utile, mais il doit être exécuté correctement.

Et pour *la* vingtième fois de la croisière à bord du *S.S. Atlantica*, Remo écouta l'explication du coup flottant. Comment son efficacité dépendait de la masse de la victime ou de l'objet à frapper. Qu'il ne

devait y avoir aucune perte d'énergie entre le moment où le coup était lancé et l'impact. Mais que si l'on manquait l'objet, la force pouvait facilement disloquer l'épaule de l'attaquant.

— Chiun, avait dit un jour Remo, je connais soixante dix-huit coups différents. Je connais les coups avec les doigts et avec les orteils, avec les mains, les phalanges, les pieds, les coudes, les genoux et même la hanche. Pourquoi diable est-ce qu'il m'en faudrait un autre ?

— Parce que tu dois être parfait. Après tout, tu es bien Çiva l'implacable, n'est-ce pas ?

Et Chiun avait ri de son rire caquetant, comme cela lui arrivait si souvent depuis qu'ils étaient revenus de Chine après une mission pour le Président au cours de laquelle on avait pris Remo pour la réincarnation d'un des dieux de l'Inde. Chiun n'en riait que lorsqu'il était avec Remo. Il n'en riait avec personne d'autre pour une raison très simple. Il y croyait. Pour lui, Remo Williams était Çiva l'implacable.

Mais il était aussi l'élève de Chiun et à présent Chiun arrachait un autre feuillet du cahier, l'élevait au-dessus de sa tête, le lâchait et murmurait go.

Le papier descendit en feuille morte, et puis ce ne fut plus un feuillet de cahier mais deux, tranché dans sa longueur par la main rigide de Remo Williams.

Tout spectateur aurait été impressionné. Mais leur suite de cabines se trouvait sur le pont supérieur de l'*Atlantica*. Au-delà de la porte de verre et des hublots, le pont avait été fermé et formait une véranda privée, et à part eux il n'y avait que la mer.

Sous leurs cabines de luxe il y avait un autre pont puis un autre et un autre, jusqu'à ce que l'on arrive dans les entrailles du paquebot, et là il n'y avait plus de hublots parce qu'on était sous la ligne de flottaison. Il y avait aussi des cabines, là, mais les meubles n'étaient pas en noyer, ils étaient en acier à la peinture écaillée, et le sol n'avait pas de tapis, rien qu'un vieux bout de linoléum. Et à l'arrière du bateau, dans la cabine la moins chère, la plus secouée que l'*Atlantica* avait à proposer se trouvait le Dr Harold W. Smith, chef de CURE, un des quelques hommes les plus puissants du monde.

Il gisait sur une couchette dure en essayant désespérément de fixer un point du plafond jusqu'à ce que son estomac revienne à son état normal. Il se disait que s'il parvenait à fixer ses yeux sur une tache, et puis à bouger quand la tache bougeait, cela réduirait la sensation de mouvement et peut-être survivrait-il.

Mais tout en bas, tout au fond d'un paquebot, le mouvement est plus qu'un simple tangage. Le bateau roule. Il roula à ce moment et la tache glissa à bâbord. Le Dr Smith roula sur tribord et continua de

rouler à tribord jusqu'à ce qu'il se retrouve sur le ventre tendant désespérément la main vers la corbeille à papiers.

Le Dr Smith voua au diable et à tous les démons de l'enfer Remo Williams. Parfois, le Dr Smith se demandait si la victoire contre le crime valait vraiment d'avoir à supporter Remo.

Le Dr Smith avait contacté Remo à Nassau, où son bateau de croisière faisait escale ; et lui avait dit qu'il devait immédiatement prendre l'avion pour les États-Unis, pour une nouvelle mission. Remo avait refusé. Il avait déclaré au Dr Smith qu'il était arrivé en finale du concours de danse à bord du paquebot alors il devrait rentrer avec la croisière ou manquer sa chance de gagner la coupe d'or. Mais pourquoi le Dr Smith ne sauterait-il pas dans un avion pour terminer la croisière avec lui ?

— Comme ça, nous aurons tout le temps de parler de la nouvelle mission, dit Remo.

— Je n'ai pas le temps de faire le tour du monde en bateau avec vous, répliqua Smith.

— Alors je ne vous raconterai pas ce qui est arrivé à votre vieux copain Hopkins ni de son plan pour faire chanter CURE. Vous découvrirez ça un jour quand vous recevrez au courrier une lettre mystérieuse vous réclamant quarante-trois milliards en coupures d'un dollar.

— Très drôle, grogna Smith. Je sais ce qui est arrivé à Hopkins. J'ai reçu un rapport.

— Ah, merde ! Bon, venez tout de même et je vous raconterai ce que j'ai fait à Howard Hughes, dit Remo.

Il insista, harcela, s'entêta, et finalement, quand il eut promis d'obtenir une bonne cabine pour lui, Smith capitula.

Et maintenant il était là, vomissant sa jeunesse et son avenir et haïssant un peu plus Remo Williams à chaque minute.

Mais le Dr Harold W. Smith n'était pas arrivé là où il était en se dérobant à son devoir. Il n'avait pas été choisi pour diriger CURE, l'agence secrète du gouvernement pour la lutte contre le crime, parce qu'il manquait de caractère. Alors, lentement, il se releva et, quelque peu titubant, il traversa la cabine pour prendre une valise noire dans son placard. Elle était en carton et n'avait pas d'étiquettes de voyage dessus. Puis il sortit, verrouilla soigneusement sa porte, et commença à gravir à pied les cinq étages jusqu'au pont des cabines de luxe de Remo Williams.

Il était plus de trois heures du matin et le bateau dormait. Smith ne rencontra personne dans l'escalier ni les coursives. Mais Remo Williams n'était pas dans sa cabine.

Les ponts étaient maintenant plus déserts encore que les coursives. Il faisait humide et froid dehors et le vent aigre de la mer

poussait une fine brume sur le bateau, gelant jusqu'aux os quiconque se trouvait là.

Mais Remo Williams n'avait pas froid. Il considéra avec soin la petite paroi qui fermait son pont privé. Il n'y avait personne en vue, ce qui était parfait et bien normal.

Sous ses mains, Remo sentit l'épais rebord de chêne de la lisse. Il était large de douze centimètres, arrondi et humide d'embruns. Remo ôta ses espadrilles et sauta sur la lisse. Il resta là debout un moment, en équilibre précaire, très droit à vingt-cinq mètres au-dessus de la mer, imprégnant tous ses sens du mouvement de l'océan et laissant les muscles et les nerfs de ses pieds nus et de ses mollets s'adapter au rythme du roulis et du tangage. Puis il se mit à courir, en contournant la paroi de sa véranda ; et puis tout le long du pont, en équilibre sur la lisse. Le bateau roulait et roulait et plongeait de côté et d'autre, mais Remo courait rapidement dans un monde à lui.

Il courait pendant quelques pas tout droit, une jambe après l'autre, ses pieds nus frôlant si rapidement la lisse cirée et humide qu'ils n'avaient pas le temps de glisser. Puis, dans son élan, il pivotait, une jambe croisant l'autre, passant devant, puis derrière, de biais. Tout en courant il contemplait la mer et comprenait pourquoi les marins avaient une arrogance particulière, parce que là, loin de la terre, au milieu d'une mer d'encre, l'homme portait un défi à Dieu, et seuls les arrogants pouvaient être victorieux.

Remo avait maintenant atteint l'arrière du bateau et il ralentit son allure pour s'assurer que personne ne s'était aventuré sur le pont. Quand il vit que la voie était libre il accéléra et continua de galoper sur la barre de chêne ; il contourna la poupe et revint vers la proue aussi vite qu'il pouvait courir. Il jeta un coup d'œil au-dessous de lui, dans la piscine au toit transparent.

Normalement, un gros homme moustachu aurait été assis là. C'était un capitaine de pompiers du Middle West, plein d'opinions bruyantes et d'ignorance, et il s'était assis là presque toute la journée et toute la nuit pendant la traversée aller. Il avait traité Chiun de « Chinetoque » quand il avait cru que le vieux monsieur ne pouvait l'entendre, mais Remo avait entendu. Plus tard, Remo l'avait vu rafler un pourboire que quelqu'un avait laissé pour un steward. Aussi, quand il devint nécessaire de dégager une cabine pour faire de la place à Harold W. Smith, Remo avait son candidat.

Le capitaine des pompiers du Middle West s'était sottement endormi au soleil sur une plage de Paradise Island. Il avait dormi sous le brûlant soleil des tropiques pendant quatre heures et quand on l'avait réveillé, sa peau partait déjà en lambeaux. À l'hôpital général de Nassau, on l'avait soigné pour insolation et brûlures au troisième degré, et on l'avait sévèrement mis en garde contre les bains de soleil

trop prolongés, et puis on décida de le garder en observation quand il déclara qu'il avait été mis K.O. par un frôlement sur l'épaule, de la part d'un jeune homme musclé aux profonds yeux bruns.

Remo sourit en passant au-dessus du fauteuil vide, et se dit que si le capitaine des pompiers n'avait pas le pourboire généreux, Smith était pire. Les stewards n'avaient rien gagné au change.

Remo courut sans bruit sur les entretoises d'acier soutenant la coupole de plastique de la piscine et se retrouva à bâbord. Il courut encore un moment, se glissa rapidement autour de la paroi séparant le pont public de sa véranda privée et atterrit en silence sur le pont devant sa cabine.

Il remit ses espadrilles et entra par la porte de verre à glissière.

Smith était assis sur le canapé et Chiun, à genoux derrière lui, pressait de ses doigts experts des faisceaux de nerfs le long du cou de Smith.

— Merci, Chiun, murmura Smith en s'écartant comme Remo entraînait.

— Mal de mer, hein ? dit Remo.

— Jamais. J'ai passé plus de temps en mer que vous n'êtes resté sobre, répliqua Smith. Vous faisiez votre petite promenade du soir ?

— Si l'on peut dire, répondit Remo et puis, comme il avait envie d'être cruel avec l'homme qui lui confiait tant de missions inhumaines, il ajouta : Hopkins vous a reconnu tout de suite. Dès que j'ai dit avare, il a deviné.

— Oui, oui. Cela suffit, grogna Smith.

Il coula un regard vers Chiun qui, malgré son art mortel et malgré son affection pour Remo, ne savait pas vraiment ce qu'était CURE ni ce qu'on y faisait, se contentant de savoir simplement que Remo était envoyé pour accomplir des missions de mort et que son travail à lui consistait à s'assurer que Remo était à la hauteur de sa tâche.

Chiun était retombé sur le canapé, prenant avec aisance la position du lotus, les yeux fermés. Smith se leva et ouvrit sa valise. Il en retira un petit paquet brillant qu'il tendit à Remo.

— Vous savez ce que c'est ?

— Sûr, c'est une dose. Héroïne, dit Remo en prenant le paquet.

— Savez-vous que des gens me tueraient pour ça ?

— Trésor, il y a des gens qui vous tueraient rien que pour rigoler.

— Soyez sérieux, voulez-vous ?

Ignorant la protestation de Remo qui assurait qu'il était sérieux, Smith poursuivit :

— C'est notre problème du moment. Tous les ans, des trafiquants de stupéfiants vendent, aux États-Unis, près de huit tonnes d'héroïne. La plupart de ce trafic est contrôlé par la Mafia. Les pavots poussent

en Turquie, ils sont traités en France ou en Amérique du Sud, et ensuite la drogue est introduite chez nous en fraude. Le ministère des Finances ralentit ce trafic. Il harcèle les trafiquants. De temps en temps, il procède à une importante arrestation. Mais une importante arrestation, c'est une valise pleine, vingt-cinq kilos peut-être. Et dans tout le pays, on consomme dans les huit mille kilos par an. Dans la rue, ça fait une valeur totale de plus d'un milliard et demi de dollars.

— Et alors ? Embauchez davantage d'hommes au ministère des Finances, dit Remo.

— Nous avons essayé. Tout était préparé. Et les hommes des Finances ont été tués. La drogue est entrée, Remo. Nous ne parlons pas de valises pleines. Nous parlons de quatre chargements de camions-remorques. Cinquante tonnes, peut-être. Assez d'héroïne pour approvisionner le marché clandestin pendant six ans. Dix milliards de dollars d'héroïne ! Et quand la Mafia se sera débarrassée des petits revendeurs en les ruinant, cette drogue vaudra le double.

Remo considéra l'enveloppe de cellophane puis il la rejeta dans la valise de Smith.

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ?

— Vous savez où se trouve Hudson, New Jersey, n'est-ce pas ? Vous êtes de cette région, je crois ?

— Je suis de Newark. À côté de Newark, Hudson c'est Beverly Hills.

— Eh bien, cette héroïne est quelque part à Hudson. Elle a été déchargée d'un cargo, là-bas. Des agents des Finances ont été tués alors qu'ils suivaient les camions qui la transportaient. Et maintenant ces camions bourrés d'héroïne sont quelque part dans la ville et nous n'arrivons pas à les retrouver.

— Comment savez-vous qu'ils sont encore là ? Ils pourraient être à Pittsburgh, vous savez.

— Les camions sont toujours à Hudson. Depuis huit jours nous surveillons tous les véhicules qui quittent la ville. Un détecteur à tubercules spécial, mis au point par le service de l'Agriculture. Un de nos gars l'a adapté et maintenant il détecte aussi l'héroïne. Rien d'important n'est sorti de la ville.

— Je n'ai jamais entendu parler d'un gadget comme ça, dit Remo.

— Le gouvernement non plus. Nous l'avons tenu secret. Si nous l'avions mis au courant, quinze jours plus tard les plans seraient dans la revue *Scientific American* et la Mafia trouverait une défense avant même que nous ayons l'occasion de nous en servir.

— Alors pourquoi n'attendez-vous pas simplement que votre bidule les retrouve ?

— Parce que si nous leur laissons le temps, ils pourront la faire

sortir une tasse à la fois et nous ne pourrions jamais la traquer. Nous voulons la découvrir avant qu'elle entre par petites quantités dans la circulation.

— O.K., dit Remo. Qui voulez-vous que je descende ?

— Je ne sais pas. Personne, peut-être.

— Ce n'est pas encore un de ces trucs de renseignements, au moins ? Chaque fois que j'entreprends une de ces missions, je manque de me faire tuer.

— Pas de renseignements. Je veux que vous entriez en scène et que vous commenciez à faire du bruit. Arrangez-vous pour que ceux qui détiennent la drogue vous courent après. Et puis découvrez où l'héroïne est planquée et détruisez-la. Et si des gens se mettent en travers, détruisez-les. Détruisez toute la foutue ville s'il le faut.

Remo n'avait pas vu Smith dans un tel état depuis qu'il lui avait présenté sa dernière note de frais. Smith retourna à la valise. Il en retira une photo.

— Voilà une droguée, Remo. Voilà ce que ces salauds leur font.

Remo prit la photo. Elle représentait une fille nue, une adolescente. Ses yeux étaient vides, son regard douloureux, sa chair enflée, tuméfiée et noire. Dans le coin supérieur droit il y avait un encart, un gros plan de ses bras où il ne restait pas un centimètre de peau intact où l'on pourrait encore enfoncer l'aiguille d'une seringue.

— Cette fille est morte, maintenant, dit Smith. Certains n'ont pas cette chance.

Il reprit la photo, la rangea dans la valise et se remit à parler, plus calmement :

— Hudson est le principal port d'entrée. Nous sommes obligés d'en conclure qu'on a recours là-bas à une forte pression politique pour protéger les importations de drogue. Les flics sont corrompus. Les politiciens sont corrompus. La Mafia gouverne la ville. Mais l'organisation est très serrée et nous ne savons pas grand chose. Le chef s'appellerait Verillio, à ce que nous croyons. Ou Gasso. Ou Palumbo. Nous n'en savons rien.

— Qu'est-ce que j'aurai comme couverture ?

— Vous êtes Remo Barry. Vous avez un appartement à New York où vous vivez avec Chiun. Vous êtes journaliste à la rédaction de *l'intelligentsia Annual*. Ne vous faites pas de souci, nous avons acheté le magazine. C'est le moins cher que nous ayons trouvé. Vous y allez comme journaliste et vous fouinez partout.

— Et si je refuse la mission ? demanda Remo.

— Remo, je vous en prie, dit Smith.

C'était la première fois, la toute première, où Smith disait « je vous en prie ».

Remo hocha la tête. Smith replongea dans la valise et ramena un

épais rapport dactylographié.

— Tous les renseignements sont là, tous les faits, tous les noms. Parcourez-le. Apprenez-le par cœur. Et puis jetez-le. Vous serez libre de faire tout ce que vous voudrez. Mais faites vite, je vous en prie.

Le deuxième « je vous en prie » et Remo ne chercha pas de repartie piquante. Il hocha de nouveau la tête. Smith referma la valise et sortit sans un mot. Il était heureux de n'avoir pas été contraint de dire à Remo qu'une des droguées qui n'avaient pas encore la chance d'être mortes était sa propre fille.

CHAPITRE V

Pour Dominic Verillio, les bons restaurants italiens ne faisaient pas l'affaire. Pas plus que son vaste domaine de Kensico, dans l'état de New York, ni son hôtel particulier de deux étages et de style Tudor de Hudson, New Jersey. Il fallait aussi tirer un trait sur sa demeure de Palm Beach. Tout était surveillé. Ou truffé de micros. De petits gadgets électroniques qui convenaient si bien au caractère américain. Propres. Nets. Techniques. Sans émotions. Et on ne savait pas qu'ils ne marchaient pas avant qu'il soit trop tard.

Ils marchaient assez bien pour que Dominic Verillio ne discute jamais d'affaires importantes dans son bureau. Mais pas assez pour l'arrêter ou même le gêner une fois qu'il connaissait leur existence. Mais assez pour que les bons restaurants, son domaine campagnard, sa maison de deux étages ou sa demeure de Palm Beach soit hors de question pour quelque chose de vraiment important. Le défaut de la surveillance électronique, c'était le temps. Avec le temps, les fédéraux, la police locale, même votre agence de crédit, pouvaient planter des micros dans tous les bâtiments que vous pourriez faire construire, acheter ou louer. Avec le temps.

Mais si on ne leur donnait pas de temps ? Si on traitait ses affaires en dix minutes dans un nouveau local, on était aussi peinarde que si le micro clandestin n'avait jamais été inventé.

Ainsi par ce bel après-midi où les arbres de l'allée centrale de Park Avenue et de la 81^e Rue à New York se paraient encore de toute leur verdure, des taxis commencèrent à arriver sur la voie de droite, s'arrêtèrent l'un après l'autre, et dégorgeaient des passagers qui étaient, invariablement, un homme d'un certain âge flanqué de deux autres plus jeunes. Le tout entre 14 h 05 et 14 h 10. La petite foule se consacra à des courbettes, des baisemains et des saluts jusqu'à ce que Dominic Verillio, en costume de ville anthracite, chemise blanche et cravate noire y mette fin.

— Pas de ça. Pas maintenant. Pas maintenant !

Et comme la plupart des courbettes et des baisemains étaient pour lui, tout cessa. Cinq limousines de location arrivèrent, louées dix

minutes plus tôt dans cinq agences différentes et le groupe les remplit rapidement.

Dominic Verillio était dans la limousine de tête. C'était la voiture d'honneur et par conséquent il avait avec lui Pietro Scubisci de New York, un homme à l'air doux et aux cheveux gris, vêtu d'un costume de confection et d'une chemise blanche au col retroussé parce que sa femme, qui avait maintenant soixante-douze ans, y voyait moins bien qu'autrefois.

Pietro Scubisci était le *Capo Mafioso* de New York et en une journée et demie il pouvait présenter, s'il le voulait, quatre-vingt-deux millions de dollars en espèces dans des sacs en papier. Le sac en papier brun froissé et roulé qu'il tenait à présent sur ses genoux ne contenait cependant pas d'argent mais des poivrons frits, au cas où Dominic Verillio tiendrait sa conférence dans un restaurant. Scubisci n'aimait pas payer les prix des restaurants de New York parce que « tout le temps ils augmentent ». Qu'il fût dans une certaine mesure responsable de cet état de choses n'entraînait pas en ligne de compte. Ça, c'était de l'argent qui rentrait. Payer leurs prix, c'était de l'argent qui sortait. Il apportait donc ses poivrons.

À côté de lui sur le siège arrière il y avait Francisco Salvatore, plus jeune que Scubisci, la quarantaine, en costume Cardin d'une coupe admirable qui semblait incapable de se froisser. Il avait des cheveux sculptés, des ongles manucurés et le visage bien bronzé. Ses dents étaient blanches, régulières, sans aucun défaut et on lui disait souvent qu'il pourrait être vedette de cinéma s'il le voulait. Il ne le voulait pas car, à son âge, gagner ce que gagnaient un Rock Hudson ou un John Wayne aurait été une diminution de revenus.

Il n'avait pas d'argent sur lui car même des billets auraient gâché la ligne de son costume. Quand le vieux Scubisci se retourna pour lui parler, son sac en papier frôla accidentellement le pantalon de Salvatore. Il y laissa une tache sombre. Salvatore feignit de n'en rien voir. Plus tard, dans l'avion qui le ramenait à Los Angeles, il pesta et jura en silence jusqu'à ce que le costume eût quitté son dos pour être jeté dans la poubelle.

À la droite de Scubisci se trouvait Filemeno Palmucci – ou Fat O'Brien – une masse de tête posée sur une masse de cou, le tout allant ensuite en s'élargissant jusqu'aux hanches. Le tas était surmonté d'un feutre gris d'une demie taille trop petit. Fat O'Brien ne souriait jamais et regardait droit devant lui, comme s'il s'appliquait à digérer ses intestins. Il était de Boston.

Devant, naturellement, il y avait Don Dominic Verillio, qui les avait tous réunis. Il était à demi retourné pour faire face à l'arrière, et se montrait poli et cordial. Sa figure aurait pu orner avantageusement la couverture de *Business Management*, mais il parlait avec plus

d'émotion et de gestes, il paraissait bien plus humain que le haut management américain dont la caractéristique principale est une rigidité quasi *post mortem*.

— J'espère que vous êtes en bonne santé, dit Dominic Verillio en souriant.

— Bonne, répondit Pietro Scubisci qui avait le droit de répondre le premier. La femme, elle va bien aussi, mais elle y voit plus trop bien.

— Je suis navré de l'apprendre, Pietro.

— C'est la vie, Don Dominic. Elle commence aveugle et faible et elle finit aveugle et faible. Je n'ai pas fait la vie.

— Vous l'auriez certainement faite meilleure, Don Pietro, dit Francisco Salvatore en exhibant ses dents blanches.

— Francisco. Dieu a créé la vie. Personne ne peut la faire meilleure. Personne ne peut la faire pire non plus, déclara Pietro Scubisci.

Chose curieuse, l'huile de ses poivrons frits ne semblait jamais tacher son costume foncé.

— Et toi ? demanda Verillio à Francisco Salvatore.

— Je vais bien, merci, Don Dominic. Ma femme va bien. Les enfants vont bien. C'est une bonne vie, au soleil. Il faudra venir nous rendre visite un jour.

— J'irai, promit Dominic Verillio. J'irai.

— Je vais bien aussi. Don Dominic, annonça Fat O'Brien.

— C'est très bien. La santé est importante. Nous avons eu du beau temps ici dans la région de New York. Le bon temps fait le bon vin, comme on dit.

— Le bon vin fait aussi le bon temps, répondit en souriant Pietro Scubisci. Et tout le monde sourit avec lui.

Ainsi allait la conversation dans les limousines de location. La santé, le temps, la famille. La grosse innovation survint quand Guglielmo Marconne, ou Apples Donelly comme il était parfois appelé, dit à Vittorio Pallelio qu'on « ne pouvait pas manger un bon steak à Miami Beach. » Ils étaient dans la quatrième voiture du cortège. Guglielmo Marconne était de Duluth et Vittorio Pallelio de Miami Beach.

— Nous avons de bons steaks, assura Vittorio Pallelio. Tu n'as peut-être pas été dans les bons endroits.

— J'ai été dans d'excellents endroits, Don Vittorio.

— Tu n'as pas cherché dans les bons endroits, Guglielmo.

— J'ai cherché au *Boca del Sol*.

— Au *Boca del Sol*, il n'y a pas de bons steaks.

— J'ai été à... Comment s'appelle cette boîte qui a l'air d'un magasin de meubles ?

— Toute la ville est comme ça, Guglielmo.

— Je n'ai pas mangé de bon steak là non plus. Et je n'en ai pas mangé un bon au *Boca del Sol*.

— Je sais. Leurs steaks ne sont pas bons.

Ainsi bavardaient à bâtons rompus les représentants de Dallas et de la Nouvelle-Orléans, de Chicago et Rochester, Portland et Kansas City, Cleveland et Columbus, Cincinnati, Louisville, Denver, Phoenix, Norfolk, Charleston, Las Vegas, San Francisco, Philadelphie et Wheeling.

Le cortège roulait vers le centre. Comme toutes les limousines n'étaient pas de la même couleur, ça n'avait pas l'air d'un cortège. Seul Dominic Verillio connaissait la destination et de temps en temps il disait au chauffeur de tourner ici, de tourner là, en prenant toujours soin de ne pas semer les autres voitures. Enfin, devant une petite galerie de tableaux de Greenwich Village, Don Dominic Verillio fit signe au chauffeur de s'arrêter.

Il sauta à terre, ouvrit la portière pour Pietro Scubisci, Francisco Salvatore et Fat O'Brien en disant :

— Pas le temps pour les formalités, pas le temps.

Le chauffeur, Willie le Plombier Palumbo, sauta à terre aussi et, tâtant une liasse de billets dans sa poche, se précipita dans la petite galerie exposant dans sa vitrine des robes et des toiles.

— Y a là un tableau de fraises que je veux acheter pour cinq mille dollars.

— Dans la salle du fond, dit Dominic Verillio à ses invités. Allez simplement dans le fond.

À chaque voiture qui s'arrêtait, il disait :

— La salle du fond. La salle du fond.

Quarante-cinq secondes plus tard il suivit le dernier homme dans la galerie de tableaux à l'enseigne de *Eve Flynn*.

La charmante propriétaire s'entretenait toujours avec Willie le Plombier.

— Mon Dieu ! Tant de monde à la fois. C'est merveilleux. J'ai toujours su que ça se passerait comme ça.

Ses cheveux roux flamboyants dansèrent sur ses épaules quand elle rejeta la tête en arrière et planta un poing sur une hanche déjetée serrée dans un jean maculé de peinture.

— Ce tableau là près de la porte, dit Willie le Plombier. Çui-là. Voilà l'argent. Mais d'abord je veux savoir qu'est-ce que c'était votre modi... modi... comment c'est qu'on dit, modération ?

— Motivation, dit la jeune femme.

— Ouais. Qu'est-ce que c'était et comment c'est que vous vous voyez en relativité avec disons Van Goggain.

— Gauguin ou...

— Ouais. Lui.

— Je suis heureuse que vous posiez la question, répondit la jeune artiste en tournant nerveusement la tête vers le gang qui venait de passer pour entrer dans la salle du fond où étaient exposées ses rues de Paris. Mais ne pensez-vous pas que je devrais m'occuper d'eux ?

— Nan, dit le chauffeur. Ils font que regarder. Je veux cette peinture qu'est là et vous allez vous occuper de moi.

— Certainement. Vous savez, je dois vous faire un aveu. Vous êtes mes premiers clients. C'est tellement soudain. Ce sont des banquiers ?

— C'est l'*American Kiwanis International Club*.

— C'est drôle. Je ne l'aurais pas pensé. Ils paraissent trop polis pour ça. Eh bien, voyez-vous, Gauguin voyait la vie, Gauguin voyait la couleur différemment.

Et l'artiste rousse se lança dans une explication de la couleur en tant que forme d'art, tandis que Willie le Plombier repassait mentalement ses quatre autres questions. Il les poserait si elle se taisait. Il n'eut pas à se donner cette peine.

Dans la salle du fond, Don Dominic Verillio leva les deux mains, à la fois pour imposer le silence et pour indiquer que les formalités d'une réunion devaient être abandonnées. Il se plaça devant une impression bleu-vert d'un parc la nuit.

— L'année dernière, je vous ai dit à tous, individuellement, quand je suis allé vous voir, que la drogue devenait un problème sérieux. Je vous ai dit que les petits revendeurs indépendants, dans toute l'Amérique, importaient et vendaient de l'héroïne. Beaucoup de vos gens étaient dans le coup. Beaucoup de vos gars s'occupaient plus d'héroïne que de travailler pour vous. Beaucoup de vos propres gens perdaient leur respect pour vous parce qu'ils pouvaient vendre indépendamment la marchandise à meilleur prix.

« Qu'est-ce que vous pouviez acheter ? Une petite valise de drogue. Aucun de vous n'a jamais reçu une malle pleine. La qualité était irrégulière. Les gens vous vendaient du sucre en poudre. Du sable. Du bicarbonate. Ils la coupaient avec de la strychnine. Quand vous aviez de la mauvaise qualité, les gens se sont mis à prendre des overdoses. Pour trouver de l'argent pour leur drogue, les toxicos volaient sans discrimination. Davantage de crime. Davantage de police. Davantage de police, ça voulait dire que vous deviez fournir de plus gros pots-de-vin et encore seulement quand vous pouviez les persuader de prendre du *mordido*, de se laisser soudoyer. Cette affaire d'héroïne va nous tuer aussi sûrement que si nous en prenions nous-mêmes.

Des grognements d'assentiment s'élevèrent. Quelques hommes se tournèrent avec inquiétude vers la porte. Ils pouvaient être entendus

par la propriétaire de la galerie.

— Ne vous occupez pas d'elle, dit Don Dominic.

— Elle peut nous entendre, répondit Fat O'Brien.

— Elle est dans son monde à elle. Une artiste aussi bonne que ça, elle est sur un autre plan. Nous sommes ici pour causer horse. Quand je vous ai parlé l'année dernière de mes projets, dans vos bureaux ou vos maisons que vous croyiez sûrs, il a fallu moins de huit jours pour que ça se sache là où ne voulions pas que ça se sache. Je vous avais donc dit que j'allais importer la marchandise à la tonne. Vous avez exprimé des doutes. Eh bien, je suis prêt à prendre les commandes.

— Vous voulez dire, ça va vraiment rentrer ? demanda Francisco Salvatore.

— C'est rentré, déclara Don Dominic Verillio. Quarante-sept tonnes. Pure à 98 %, et nous allons la conditionner en pilules que les toxicos pourront faire fondre et en flacons à sérum qui auront l'air d'être des médicaments. Nous allons pouvoir vendre cette marchandise si bon marché qu'ils pourront la fumer, comme au Vietnam.

« Vous allez pouvoir mettre la main sur tout ce marché, et quand vous aurez lessivé les indépendants vous pourrez hausser le plafond. Des villes entières seront à vous. Et je dis bien à vous, vous serez les propriétaires. L'Amérique peut dire adieu à la petite enveloppe de cellophane.

— Don Dominic ! Don Dominic ! Don Dominic ! s'exclamèrent les *capos*.

Pietro Scubisci baisa la main de Dominic Verillio, mais Don Dominic savait que c'était davantage l'ouverture d'un marchandage de prix de gros qu'une marque de respect.

— Et aucun de vous ne le savait, hein ? Quarante-sept tonnes et pas un de vous ne le savait. Maintenant dites-moi de qui je dois m'inquiéter s'ils écoutent et de qui je n'ai pas à m'inquiéter. Dites-moi ce qu'est une maison sûre et ce qu'une maison sûre n'est pas. Je vais prendre vos commandes maintenant, la première fois, et nous nous retrouverons dans six mois pour d'autres. De la même façon.

— Tu dois être bien protégé, observa Pietro Scubisci qui fut le premier à passer sa commande.

— Ce qu'il y a de meilleur. On ne fait pas mieux, assura Don Dominic.

Et Scubisci commanda une tonne pour New York. 350 kilos furent destinés à Los Angeles, 100 à Boston, 300 à Détroit, 150 à Dallas, et puis 150 à la Nouvelle-Orléans, 350 à Philadelphie et une tonne à Chicago. Cleveland voulut 150 kilos et Columbus 50, Cincinnati 50 aussi. San Francisco commanda 100 kilos tout comme Kansas City. Et pour Denver, Phoenix, Norfolk, Raleigh, Charleston,

Las Vegas et Wheeling 25 kilos chaque.

Don Dominic Verillio calcula mentalement le total. Plus de quatre tonnes. De quoi subvenir aux besoins de toute la nation pendant six mois. Il était satisfait. Les commandes deviendraient plus importantes quand il aurait prouvé qu'il pouvait livrer.

— Nous vous la livrerons, dit-il. Et tout ça portera les étiquettes de vos pharmaciens locaux. Vous ne pourrez pas faire la différence entre la marchandise et de l'aspirine, de la pénicilline ou du bicarbonate. Messieurs, c'est le gros coup, la dose mahousse.

Il sourit comme il sied à un homme qui vient de vendre pour cent-soixante millions de dollars de marchandise à des hommes qui les revendraient huit cents millions.

— Don Dominic ! Don Dominic ! Don Dominic ! reprit le chœur et Don Dominic Verillio accepta avec grâce cette adulation.

Il se posta sur le seuil et dit personnellement au revoir à chacun quand ils sortirent, traversèrent la galerie et regagnèrent les voitures. L'artiste leva à peine les yeux.

Scubisci resta le dernier.

— Pietro, lui dit Don Dominic, je vous ai toujours aimé comme un père. Je vous ai donné, avec le plus grand respect, certains conseils.

— La famille Scubisci est toujours heureuse d'écouter les conseils de Don Dominic Verillio.

— Comme je l'ai dit aux autres, si vous ne vendez pas trop cher au début, vous pouvez faire main basse sur le marché. Je dis cela pour votre bien.

— C'est un bon conseil s'il y a une deuxième livraison.

— Y a-t-il quelque chose qui vous fasse penser qu'il n'y en aura pas ?

— Je suis bien vieux, Don Dominic. Qui sait si je vivrai jusqu'à la prochaine livraison ?

— Ce n'est pas ce qui vous inquiète.

— Si je te dis ce qui me cause du souci, tu vas rire. Comme j'en ris. Je crois que cela n'est pas digne de tes oreilles.

— Tout ce que vous pouvez dire est digne de mes oreilles.

Le vieillard hocha lentement la tête.

— Mon Ange là, elle croit aux étoiles. Les étoiles ceci, les étoiles cela. Elle joue à ses jeux. Je l'écoute. Tu te souviens quand elle a dit que tu allais te marier. Et tu t'es marié. Et que ta femme allait mourir. Et, que Dieu bénisse sa mémoire, elle est morte. Tu sais qu'elle a dit que tu serais le *capo* de tous les *capos*. Et tu l'es. C'est peut-être un hasard. Elle a dit aussi que tu aurais une jolie fille et tu n'as pas d'enfants, alors tu vois, les étoiles !

La main de Don Dominic se crispa sur l'épaule du vieil homme.

Mais dès qu'il s'en aperçut il se ressaisit et ses doigts se relâchèrent.

— Eh bien, poursuivit Pietro Scubisci en pétrissant entre ses mains son sac huileux, cette fois-ci, elle m'a sorti un truc vraiment cinglé. Je t'ai dit l'année dernière, cette affaire n'est pas ce qu'il y a de mieux. Mais j'ai marché.

— Oui ? fit Verillio.

— Tu sais comment Angela a dit que ce jour n'est pas le jour et d'attendre, et elle dit d'attendre éternellement, et tu n'attends pas du tout. Mais je marche parce que les étoiles c'est les étoiles, et les affaires c'est les affaires. Mais cette fois Angela a peur. Elle dit... Tu dois me promettre de ne pas rire. Elle dit que tu vas te heurter à un dieu.

Don Dominic ne put pas réprimer son rire, et il s'en excusa tout en pouffant.

— Tu vois, dit Pietro. Ce n'est rien.

— Parlez-moi de ce dieu.

— Eh bien, ce n'est pas comme le Bon Dieu, comme un saint. C'est comme un dieu des temps anciens.

— Zeus ? Jupiter, Apollon ?

— Plutôt chinois. Une chose folle. Angela s'en va voir cette vieille dame à Greenwich Village parce que les étoiles, Angela ne sait pas les lire. Et elle revient encore plus troublée. Qu'est-ce que c'est ce mot des juifs quand ils pleurent leurs morts, qu'ils s'assoient sur des caisses et ne se rasent pas ni rien ?

— *Shiva*, répondit Verillio.

— Voilà. C'est lui. Sauf que ça fait plutôt penser à du civet de lapin.

— Çiva ? Eh bien, je m'en vais guetter des dieux d'Orient.

Pietro Scubisci sourit et écarta les bras.

— Je te dis que c'est fou. Mais seulement Angela, des fois...

La phrase resta en suspens et les deux hommes sortirent ensemble tandis que Willie le Plombier faisait son achat de cinq mille dollars.

Ce soir-là, Don Dominic Verillio se promit de rechercher le dieu Çiva dans une encyclopédie.

CHAPITRE VI

Remo Williams attendait dans l'austère antichambre des bureaux de Dominic Verillio, président de *l'Hudson Action Council*, tout en gribouillant sur son bloc-notes posé sur ses genoux. Par une fenêtre, il voyait le vague alignement des gratte-ciel de New York se dressant dans la pollution de midi. Par une autre fenêtre, il apercevait Newark, un lointain amas de bâtiments qui semblaient se confondre dans un amalgame de désespoir mais qui était encore cher à son cœur.

Il était à Hudson, séparé de ces villes par le fleuve du même nom et par la rivière Hackensack, les portes de l'Amérique. La pièce sentait vaguement le sapin et une jolie femme discrètement vêtue était plongée dans un très gros livre à l'aspect assez vieux, à son bureau.

Au mur, il y avait une toile représentant des fraises dont Remo ignorait qu'elle avait été achetée la veille pour cinq mille dollars, et si on le lui avait dit il ne l'aurait pas cru. L'artiste avait cette espèce de vision au-delà de la vision, cette sorte de maîtrise au-delà du génie.

Le plan de Remo était simple, comme le sont tous les désastres qui couvent, pensait-il. Il ferait connaître sa présence en ville. Il agacerait, bousculerait et insulterait. Quelqu'un viendrait le rechercher. Et ce quelqu'un parlerait. C'était tout simple. Contrairement aux acteurs de cinéma, les gens – les braves gens, les gens peureux – révèlent n'importe quoi pour faire cesser la douleur. La mystérieuse technique d'interrogatoire des Russes consiste à taper sur les gens. Henry VIII les faisait frapper à coups de bâton ; Gengis Khan, à coups de pied.

Seuls les débiles mentaux comme les producteurs de Hollywood et Hitler jugent nécessaire d'employer des charbons ardents, d'écraser les organes et d'écorcher les gens tout vifs. Les professionnels se contentent de taper.

Et si personne ne venait à lui, Remo irait à eux. Il commencerait par le candidat le plus vraisemblable, le chef de la police Brian Dugan, un homme chaleureux à l'esprit prompt, et un voleur. Selon CURE, il avait payé son poste 80 000 dollars à la précédente municipalité. Un homme ne paye pas un poste aussi cher pour venir faire régner la loi

et l'ordre. Et si Dugan n'avait pas d'indices, alors ce serait Verillio ou Gasso ou Palumbo, ou le maire, ou le rédacteur en chef du journal local, n'importe lequel de ces gens dont Smith lui avait donné les noms.

Mais ça, ce serait la phase Deux. Il n'en était encore qu'à la phase Un, les entrevues et le harcèlement. Et le premier nom de la liste était Verillio qui, toujours selon CURE, était soit la tête de la Mafia de Hudson et peut-être de la nation, soit une pauvre dupe des intérêts de la Mafia.

Ce qui faisait penser au rapport adressé au haut état-major allemand sur le débarquement allié en Normandie le 6 juin 1944. Il donnait l'heure et le lieu exacts. Heureusement, les Allemands avaient aussi trente-neuf autres heures et lieux exacts, allant de la Norvège aux Balkans et de 1943 à 1946. Autant pour les S.R.

— J'y suis, dit la secrétaire. Je l'ai.

Remo sourit.

— Vous avez quoi ?

— Çiva. Je cherchais Çiva, dit-elle et elle se mit à lire : Çiva. Un des dieux de la Trinité hindoue, appelé l'implacable ou le Destructeur.

Remo fut nettement intéressé. Ce nom lui disait quelque chose.

— J'ai entendu dire qu'on l'appelait le destructeur de mondes, oui, dit-il, et il cita lentement, de mémoire : Je suis Çiva...

Mais le reste lui échappait.

Comme il parlait, la porte s'ouvrit et un homme d'affaires aux traits forts passa la tête par l'ouverture.

— Joan, je peux vous dire un mot, s'il vous plait ? Ah ! bonjour. Vous devez être le journaliste. Je suis à vous dans une minute.

— J'ai Çiva pour vous, là, annonça la secrétaire.

— Destructeur de mondes, je suis Çiva l'implacable, dit Remo.

— Quoi ? fit Verillio en ouvrant de grands yeux.

— J'essaye de me rappeler une citation. Ça me revient maintenant : *J'ai été créé Çiva L'Implacable ; la mort, le destructeur de mondes.*

— Êtes-vous Çiva ? demanda gravement Verillio.

— Moi ? s'écria Remo en riant. Non. Je suis Remo Barry. Le journaliste qui vous a téléphoné hier soir.

— Ah ! très bien. Je suis à vous dans une minute. Joan ?

La secrétaire prit son bloc et son crayon et disparut dans le bureau. Au bout de cinq minutes, Remo y fut introduit et prétendit noter tous les lieux communs que Verillio débitait. Hudson devait affronter les mêmes problèmes que toutes les autres villes : le départ des industries, le déficit de la sécurité sociale, l'accroissement du taux de criminalité et, naturellement, le manque d'espoir.

Mais Verillio avait de grands espoirs pour Hudson. Il eut de

grands espoirs pendant près d'une demi-heure, après quoi il invita Remo à déjeuner au casino sur le lac.

Il eut de grands espoirs durant ses praires farcies grillées et son veau Holstein. Quand Remo commanda du riz, rien que du riz, il se montra très intéressé. Pourquoi Remo ne prenait-il que du riz ? Était-ce une coutume orientale ? Un nouveau régime à la mode ?

— Me croiriez-vous si je vous disais que j'aime le riz, Mr Verillio ?

— Non, répondit Dominic Verillio.

— On y prend goût.

— Mais quand vous avez commencé à en manger, vous ne l'aimiez pas, n'est-ce pas ?

— Pas particulièrement.

— Alors pourquoi avez-vous commencé ?

— Pourquoi avez-vous commencé à manger des praires farcies grillées ?

— Parce que je les adore.

Remo sourit et Verillio rit.

— Que puis-je dire dans mon article à part que vous êtes un mafioso ?

Verillio s'esclaffa.

— Vous savez, si ce n'était pas si drôle, ce serait grave. Je crois que tous les Italiens souffrent de la cupidité de quelques hommes d'origine italienne. Des médecins, des avocats, des dentistes, des professeurs, des représentants, des travailleurs comme moi. Je crois très sincèrement que chaque fois que le F.B.I. se trouve avec un crime sans coupable, il arrête le premier Italien qui lui tombe sous la main. Je le crois franchement. Êtes-vous Italien, d'origine italienne je veux dire ?

— C'est possible. Je ne sais pas. J'ai été élevé dans un orphelinat.

— Où ça ?

— Je préfère ne pas en parler. Ce n'est pas très agréable de ne pas savoir qui étaient vos parents, de tout ignorer de votre ascendance.

— Pourriez-vous être originaire de l'Est ? Oriental ?

— Je ne pense pas. Je dirais plutôt de la Méditerranée au sud à l'Allemagne au nord, de l'Irlande à l'ouest à la Sibérie à l'est. C'est vraiment ne rien savoir, n'est-ce pas ?

— Vous êtes catholique ? demanda Verillio.

— Vous trafiquez de l'héroïne ?

Cette fois, Verillio ne rit pas.

— Je trouve cette question injurieuse. Qu'est-ce que ça signifie ?

— J'essaye de savoir si vous êtes de la Mafia et si vous vendez de l'héroïne.

— C'est trop insultant ! s'exclama Verillio en jetant sa serviette sur l'œuf couronnant son veau.

Il toisa Remo d'un air haineux et s'en alla. Autant pour Verillio, pensa Remo. Une graine plantée.

Le chef de la police Brian Dugan ne se laissait pas harceler et on ne pouvait le vexer. Il laissa tomber quinze allusions à sa position dans l'église catholique, la Ligue de base-ball amateur, le programme de propreté et les relations avec le public. Il était très fier de son programme de relations publiques.

— Nous apprenons à nos policiers à avoir des meilleurs rapports avec eux.

Le chef de la police Brian Dugan était assis à son bureau avec une photo de Franklin Delano Roosevelt derrière lui. C'était un bureau encombré de trophées, de statues presse-papier, et il y avait un drapeau américain planté sur un petit socle. Les années avaient fait perdre ses couleurs à Roosevelt.

— Qui, *eux* ? demanda Remo.

— Eh bien, vous savez, *eux*. Les problèmes urbains.

— Non, je ne sais pas, dit Remo et il fit de petits gribouillis sur son bloc avec son crayon, en recroisant les jambes.

— Vous savez. Les gens de couleur. Les Noirs. Les Afro-Américains.

— *Eux* ?

— Oui. Eux, dit fièrement le chef de la police, sa figure rouge rayonnante, ses yeux pétillants, ses mains couvertes de taches de rousseur se tripotant nerveusement.

— Il paraît que votre ville est devenue la capitale de l'héroïne.

Remo observa les yeux bleus. Ils ne cillèrent pas.

— L'héroïne est un problème. Un problème national qui prend de l'ampleur.

— Combien touchez-vous ?

— Quoi ?

— Combien touchez-vous ? Votre pot-de-vin ?

Le ton était nonchalant. Le chef de la police ne l'était pas. Il fixa ses yeux bleus sur Remo, son attitude respira l'intégrité, sa mâchoire révéla du courage. Ses lèvres se pincèrent.

— Est-ce que vous m'accusez d'être mêlé au trafic de drogue ?

Le ton était presque identique à celui de l'ancien chef de Remo, quand il était policier à Newark et collait une contravention sur le pare-brise de la voiture de patrouille envoyée récolter le whisky de Noël du chef.

— Quelqu'un doit bien protéger le trafic de drogue, dit-il.

— Est-ce que vous m'accusez ? gronda le chef.

— Qui se sent morveux se mouche.

— Foutez-moi le camp d'ici.

Remo ne bougea pas.

— Cette interview est terminée, déclara le chef de la police. Et j'aime autant vous avertir qu'il y a des lois contre la diffamation.

— Seulement si on publie des mensonges, dit aimablement Remo, avec un bon sourire.

Sur ce, il se leva et s'en alla. Encore une graine plantée.

Il sortit du bureau, passa à côté du lieutenant qui faisait office de sténo-dactylo, longea le couloir et attendit l'ascenseur dans une atmosphère de moisi caractéristique, que seul peut engendrer un poste de police. Il se demanda distraitemment si son travail serait nécessaire si la police était mieux faite. Mais comment pourrait-elle être meilleure ? On n'allait pas recruter sur Mars. Non, la police de n'importe quelle ville reflétait la mentalité de cette ville. Ni meilleure ni pire. Pour vendre et acheter, on doit être deux.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit et Remo y entra. C'était un grand ascenseur, de la taille d'une petite cuisine, et devait avoir un bon quart de siècle. Remo pressa le bouton du rez-de-chaussée.

La porte de simili bronze se referma, avec une lenteur pénible. En toussotant, la cabine descendit. Elle s'arrêta à l'étage au-dessous pour accueillir deux inspecteurs et un prisonnier. Un des policiers, un homme aux traits tirés de la même taille que Remo, coiffé du feutre standard, vit Remo et lui dit poliment :

— Salut.

Et puis le trio alla dans le fond et Remo se rapprocha de la porte. Il avait salué de la tête, avant de comprendre pourquoi il reconnaissait cet inspecteur et pourquoi l'inspecteur le reconnaissait.

« Merde », pensa Remo et il s'efforça de rester tourné vers la porte de l'ascenseur, en espérant que le policier ne serait que vaguement troublé, chercherait à se rappeler sa tête et puis n'y penserait plus. Malheureusement, le métier de policier, et surtout d'inspecteur, ne permet pas de classer distraitemment les physionomies dans un coin de la mémoire. Pas quand le policier est compétent. Il espéra que Bill Skoritch n'était pas devenu compétent.

Remo se rappelait leur première année ensemble dans la police de Newark ; comment Skoritch oubliait tout le temps de petites choses et se faisait incendier par le sergent de semaine, les inspecteurs, le lieutenant et le capitaine. Il ne bousillait jamais assez le boulot pour être convoqué dans le bureau du chef.

Cependant, si la réaction négative n'était pas la meilleure méthode d'entraînement du monde, c'était certainement une méthode d'entraînement. Ou la personne s'habitue aux engueulades ou elle s'adaptait de manière à ne plus être engueulée. Si Skoritch s'était adapté, il était sur le point de mourir.

Du coin de l'œil, Remo vit Skoritch faire un pas en avant. Il examinait le profil de Remo. Il fit encore un pas en traînant le prisonnier, et l'autre inspecteur fut entraîné d'un demi-pas.

Remo ne pouvait pas cacher sa figure et puis prendre la fuite, pas dans un poste de police. Ce serait un excellent moyen de faire circuler sa photo, surtout après sa conversation avec le chef.

Alors Remo se tourna lentement vers Bill Skoritch en espérant que la chirurgie plastique de ses pommettes et de son nez tiendraient le coup, et il regarda Skoritch dans les yeux et puis il prit un air gêné. Ce faisant, il priait à part lui : « Bill, fais le con. Allez, mon vieux. Ne sois pas un bon flic. Pas maintenant. »

Les traits tirés de Skoritch se froncèrent, il eut une expression penaude, et le cœur de Remo s'allégea. « Voilà, Bill, c'est ça. Superbe. Personne ne se rappelle la tête d'un mort. Surtout après de la chirurgie esthétique. »

Et puis le visage de Skoritch s'éclaira, avec un sourire qui se transforma aussi en choc de voir un mort vivant. Et Remo comprit que Skoritch savait.

Le dernier mot que prononça l'inspecteur William Skoritch de la police de Newark ne fut pas un mot mais le commencement d'un nom.

— Re...

En se servant du corps de Skoritch comme d'un paravent, hors de vue du prisonnier et de l'autre flic, Remo projeta un doigt vers le plexus solaire du policier, enfonçant le doigt profondément, vers le haut, dans le cœur, faisant éclater les muscles et les valvules. Le tout dans le temps qu'il avait fallu pour dire « Re... »

C'était le coup flottant, où la main flottait d'elle-même en se libérant de l'élan du corps. Il avait l'avantage de couper instantanément la parole.

Les yeux de Skoritch s'arrondirent et avant qu'il s'écroule, Remo avait les deux mains dans les poches et son bloc-notes sous le bras. Skoritch tomba contre Remo qui se laissa repousser vers le côté de l'ascenseur en protestant :

— Eh, faites un peu attention !

Skoritch entraîna le prisonnier dans sa chute et perdit son chapeau. L'autre inspecteur, tournoyant comme au bout d'une chaîne, marcha dessus et s'affala sur le prisonnier qui était lui-même sur le mort.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit au rez-de-chaussée. Remo reprit son équilibre, s'épousseta et sortit en criant d'une voix forte :

— J'ai été attaqué par un officier de police. J'ai été attaqué, ici même, dans un poste de police ! C'est comme ça que vous traitez la presse ?

Remo resta devant la porte ouverte, montrant du doigt

l'amoncellement de corps. L'inspecteur vivant essayait de se relever et de relever le prisonnier.

— Là ! cria Remo. Celui qui est dessous. Je veux porter plainte, tout de suite. Il m'a malmené.

Il fallut au lieutenant trois minutes pour se rendre compte de la situation, dix secondes pour glapir qu'on appelle une ambulance et quatre minutes pour persuader ce pédé de journaliste gauchisant qu'il n'avait pas été attaqué mais que l'inspecteur lui était tombé dessus parce qu'il était mort, probablement d'une crise cardiaque.

— Mort ? s'exclama Remo, suffoqué, bouche bée et les yeux affolés.

— Ouais. Mort. Ce qui arrive, à nous les *pigs*, quand nous essayons de vous protéger. Encore un « cochon » mort, mec.

— Je... Je ne sais vraiment pas que dire, bredouilla Remo.

— Essayez simplement de regarder avant de râler. C'est tout. Essayez de regarder. D'être juste, rien qu'un peu.

— Je... je suis navré, dit Remo et il l'était réellement.

Ce n'était pas une comédie et quand il quitta le poste il songea qu'il aurait beaucoup aimé boire un verre mais on ne boit pas de verre quand on est en pointe d'alerte, ni à tout autre moment. On se traite comme un alcoolique parce que c'est le business, trésor.

Et quand on passe devant un bar et qu'on se voit dans la vitre, on est heureux de pouvoir se priver d'une chose qu'on voudrait beaucoup. Et on déteste la figure qui vous regarde et qui vous suit.

Parce que, Remo Williams, tu es inférieur à un animal. Tu es une machine. Un animal tue pour manger et pour vivre. Un homme tue parce qu'il a peur, qu'il est malade ou qu'on lui a dit de le faire et qu'il a peur de refuser. Mais toi, Remo Williams, tu tues parce que la machine a été conçue pour ça.

Il traversa, là où un flic rouquin dirigeait la circulation avec une assurance née d'une longue expérience, et passa devant un drugstore où des jeunes se pressaient devant le comptoir pour leur rite de gloutonnerie d'après l'école. Il aurait aimé, à ce moment, avoir Smith entre ses mains et lui casser les bras et lui dire : « Voilà ce que c'est que la douleur, Smitty. Voilà l'effet que ça fait, petite machine à calculer. » Il savait maintenant pourquoi il lui arrivait de haïr Smith. Parce qu'ils étaient semblables. Deux pois jumeaux dans une cosse malade. Et ils faisaient tous deux leur boulot à la perfection.

Dans le drugstore, les jeunes se bousculaient pour rire. Une petite Noire et une petite Blanche, leurs livres fermement serrés contre leurs jeunes seins, pouffaient et regardaient un jeune Noir en chemise de soie blanche, pantalon évasé et grand chapeau à bord mou qui leur tendait quelque chose dans son poing fermé. Il riait aussi, les taquinait.

Il agita son poing et rejeta la tête en arrière, en riant. Les deux petites échangèrent un regard, et se remirent à pouffer. Les regards disaient : « Tu crois qu'on peut essayer ? »

La jeune Blanche tendit la main vers le poing noir. Le poing se retira. La fille haussa les épaules. Le poing revint, s'ouvrit. Il y avait une petite enveloppe de cellophane dans la paume. Le garçon noir éclata de rire. La fille blanche s'empara de l'enveloppe et rit aussi.

Et Remo se souvint de la photo que Smith lui avait montrée à bord. Soudain, il s'en voulut beaucoup moins d'être une machine.

Le maire et le rédacteur en chef étaient les suivants sur sa liste.

CHAPITRE VII

On avait dit à Willie le Plombier Palumbo de ne pas s'inquiéter. C'était Don Dominic Verillio qui lui avait dit de ne pas se faire de souci. Il le lui avait dit deux fois dans l'après-midi.

Alors Willie le Plombier alla à l'*Oyster Cove Bar* et but trois whiskies pour se donner du courage.

Quand on disait à Willie le Plombier de ne pas s'en faire, il s'en faisait. Quand c'était Don Dominic Verillio qui lui disait de ne pas s'inquiéter, il avait souvent du mal à ne pas mouiller son pantalon.

Il passa donc une bonne partie de l'après-midi à se faire aider à ne pas s'en faire par les whiskies. Et vers trois heures, il ne s'inquiétait plus tellement. Il savait que s'il continuait comme ça, à minuit il n'aurait plus le moindre souci, mais il savait aussi qu'à l'aube il serait accablé par une surabondance de soucis s'il n'avalait pas ce dernier whisky pour aller faire ce qu'il avait à faire.

Comme Willie le Plombier était un homme de compromis, compréhensif, un homme qui savait que les autres doivent vivre aussi – sa philosophie concernant les pots-de-vin – il ne fut pas trop dur avec lui-même. Il commanda un whisky de plus, en but la moitié et laissa un dollar de pourboire au barman.

Il sortit retrouver sa Cadillac Eldorado bleue qui l'attendait devant une borne d'incendie, et ôta la contravention du pare-brise. Il pourrait la faire baisser de vingt-cinq à cinq dollars, et s'il était allé se garer dans le parking à quatre cents mètres, ça lui aurait coûté quatre dollars. D'ailleurs, faire arranger une contravention réaffirmait sa position aux yeux de ses compatriotes et à ses propres yeux.

Willie le Plombier ouvrit sa portière et rangea la contravention dans la boîte à gants sur une petite pile d'autres contraventions. Il les faisait arranger une fois par mois quand il payait toutes ses factures mensuelles. Sa portière n'avait pas été verrouillée. Il ne verrouillait jamais sa voiture. C'était bon pour les riens du tout.

L'Eldorado bleue étincelait. Il la faisait lustrer tous les jours par une station-service à côté de chez lui, et vérifier le moteur tous les mois par le concessionnaire Cadillac, et il le faisait régler toutes les six

semaines. Ses voitures ne tombaient jamais en panne.

C'était un homme maigre sujet à de violentes quintes de toux qui, en dépit de leur violence, ne faisaient même pas frémir la cendre de la cigarette éternellement vissée à sa bouche. Il allait chez le dentiste quand la douleur était si atroce qu'elle l'empêchait de dormir et il avait consulté le médecin deux fois, la première quand il croyait qu'il devenait aveugle et la seconde quand il se croyait mourant. De temps en temps, il tournait de l'œil.

Pour cet état de choses, il consultait un pharmacien qui lui conseillait de consulter un médecin. Willie promettait toujours et recevait en échange une poudre ou des pilules ou des gouttes.

— Tourner de l'œil, avait-il expliqué une fois, c'est simplement la nature qui vous dit qu'il faut y aller plus mollo.

Il inséra la clef de contact, eut une brève perte de connaissance, et mit le moteur en marche, qui ronronna. La voiture se détacha du trottoir avec grâce.

Il traversa le quartier commercial, puis tourna et passa devant des maisons ombragées, à deux étages et deux familles. Quand il atteignit l'avenue principale il tourna à gauche, vers le sud du canton. Cinq carrefours après les bâtiments de brique et d'aluminium du collège Saint-Luke, une école de jésuites construite dans le style des appartements-résidences du XX^e siècle, il tourna à droite dans une rue de maisons élégantes, au fond de vastes jardins avec de vieux chênes et des érables, solides et riches. Les maisons étaient de style Tudor ou colonial, leurs pelouses impeccables et d'un éclat et d'une propreté qui ne pouvaient être dus qu'à de nombreux domestiques.

Willie le Plombier se gara le long du trottoir et coupa le contact. Il alluma une cigarette à son mégot, puis le déposa avec soin dans le cendrier à côté du radio-magnétophone à cassettes stéréo.

Balançant ses chaussures à quatre-vingt cinq dollars sur le trottoir il se leva en les suivant d'un bond. Il respira profondément. Il ne tourna pas de l'œil. Satisfait de ce petit triomphe, il claqua la portière de son Eldorado bleue.

Il fit le tour de la voiture et examina la calandre au passage. Il y avait une petite tache près du phare de gauche. Willie tira de sa poche son mouchoir bleu et s'accroupit pour frotter la tache. Elle s'en alla, Dieu merci. Il toussa et une substance brun rouge jaillit de sa bouche pour se nicher profondément dans la calandre. Willie se mit à genoux et enfonça le mouchoir dans la grille de chrome pour atteindre ce qu'il avait expectoré. La calandre nettoyée, il se releva, eut un petit vertige et attendit.

Puis il se remit en marche, passa devant un petit écriteau sur une pelouse qui disait *Rosenberg*, et gravit les marches du perron d'une maison de style Tudor avec des croisillons de bois sur la façade

blanche.

Il sonna. Une femme mastoc en tailleur de tricot lui ouvrit.

— Ah ! c'est vous. Une seconde. Je vais voir s'il est là, dit-elle.

Willie le Plombier entendit Mrs Rosenberg monter au premier. Elle avait laissé la porte ouverte.

Il l'entendit frapper et dire :

— Gaetano ?

— Oui, madame Rosenberg, répondit une voix étouffée et grave.

— Cet horrible individu est encore là qui vous demande. Le maigre qui tousse.

— Ah ! bien. Dites-lui de monter, s'il vous plaît. Merci, Mrs Rosenberg.

— Vous ne devriez vraiment pas fréquenter des gens comme ça, un gentil garçon comme vous.

Le gentil garçon auquel s'adressait Mrs Rosenberg était l'homme tranquille qui lui louait le premier étage, qui dinait le vendredi soir avec les Rosenberg, qui écoutait Mrs Rosenberg se plaindre que sa famille ne la méritait pas et que Mr Rosenberg ne pensait qu'à ses affaires.

Le gentil garçon, Willie le Plombier, lui, le savait, était Gaetano Gasso, le tueur de Verillio, que tout le monde appelait Mr Gasso, qui n'avait pas de sobriquet comme Canard, ou Banane ou le Plombier, parce que personne n'aurait osé en essayer un, même en l'absence de Mr Gasso.

Mr Gasso pouvait pétrifier les gens rien qu'en les regardant. Mr Gasso n'aimait pas braquer un pistolet dans la figure des gens et puis presser la détente, mais il le faisait s'il n'avait pas d'autre recours. Mr Gasso aimait arracher les bras et les jambes. Mr Gasso aimait étaler la cervelle des gens sur des chaises et des tables, et sur des murs quand l'occasion se présentait.

Mr Gasso aimait fracturer des côtes. Mr Gasso aimait les gens qui ripostent. Il aimait qu'ils se battent avec des poings, des matraques ou des pistolets. Contre les pistolets, il employait des pistolets. Mais parfois aussi des voitures. Les voitures étaient très bien contre les pistolets. Quand les voitures s'écrasaient contre des gens debout contre des murs, et qui se servaient de pistolets, ils émettaient des bruits de craquement de la poitrine au bout des pieds. Alors Mr Gasso achevait les restes et arrachait de sa propre figure les éclats de verre.

Une fois, il avait arraché une balle de sa figure. Mais Mr Gasso ne cessa pas pour autant de se servir de voitures. Il lui était arrivé, alors qu'il améliorait une querelle de routiers, d'être frappé en pleine figure par un routier armé d'un marteau d'enclume. Le routier fut rafistolé avec des fils d'aluminium et grâce à une remarquable persévérance il devint un des meilleurs joueurs de basket-ball en fauteuil roulant

encore que son dribble de la main gauche n'était pas trop bon, vu qu'il n'avait plus de nerfs dans cette main-là. Mr Gasso s'aperçut qu'il avait la mâchoire fracturée une semaine plus tard, en mordant dans un gâteau sec enrobé de chocolat.

Les gens n'étaient guère enclins à plaisanter avec Mr Gasso, ni à faire de remarques blessantes. Même les gens qui ne savaient pas qui il était. Il y avait toujours une table libre pour Mr Gasso dans les cabarets et les restaurants, et pourtant il ne donnait jamais de pourboires.

Willie le Plombier ne se permettait pas de penser, ni même de soupçonner, qu'il n'aimait pas beaucoup Mr Gasso. Il adorait Mr Gasso.

Mais chaque fois qu'il devait porter un message à Mr Gasso, il se fortifiait d'abord au whisky. Une fois, il lui avait fallu trois jours et demi pour porter un message à Mr Gasso parce que Don Dominic lui avait dit de faire ça quand il aurait le temps.

Ce jour-là, cependant, il avait dit à Willie que c'était urgent et que Willie ne devait pas s'inquiéter.

Mrs Rosenberg descendit lourdement.

— Il veut bien vous recevoir, dit-elle avec dégoût et elle laissa entrer Willie.

Willie fut très poli avec Mrs Rosenberg. Il la remercia avec effusion. Il ne savait pas très bien quels étaient les sentiments de Mr Gasso à l'égard de sa logeuse. Il ne tenait pas à tenter d'expériences.

Willie le Plombier gravit l'escalier recouvert de moquette grise et frappa à la porte blanche, au premier étage.

— Entre, dit Mr Gasso.

Willie entra, et ferma la porte. C'était une belle chambre claire avec de larges baies, un mobilier riche et moelleux, un poste de télé couleur grand écran, et des napperons partout. Même le dessus de lit était fait de napperons blancs. Mr Gasso fabriquait les napperons avec de petits crochets et une sorte de fil ou de ficelle. Inutile de dire que son étrange manie ne semblait ridicule à personne.

Il arrivait à Mr Gasso de donner des napperons aux gens qu'il connaissait. Lorsque l'on recevait un napperon de Mr Gasso, on se hâtait de le mettre sur le meuble le plus visible et le plus près de la porte, au cas où Mr Gasso vous rendrait visite et vous demanderait ce que vous aviez fait de son napperon. Ou, pis encore, ne le demanderait pas.

Mr Gasso était assis sur son lit couvert de napperons, en caleçon. Il avait des épaules comme des blocs de ciment, des bras comme des poutrelles d'acier qui se terminaient par des poings gros comme la table. Pas de poignets, rien que les bras géants se terminant par des

maines géantes. Le tout était recouvert d'un épais pelage noir, depuis le sommet de sa tête massive jusqu'à ses chevilles. Ses chevilles, ses paumes et la plante de ses pieds étaient les seules parties du corps de Mr Gasso qui n'avaient pas de poils, à part bien entendu la langue et les yeux. Mr Gasso avait du poil sur les lèvres.

Ses chevilles avaient l'air d'avoir été massées au dépilatoire. À moins qu'il ne soit capable de retirer son pelage comme un caleçon long, lequel serait un peu court de jambes.

Apparemment, Mr Gasso n'était pas du tout gêné par son système pileux. Du moins, ses pairs ne l'avaient jamais stigmatisé à cause de cela.

— Ça fait plaisir de vous revoir, monsieur Gasso, dit Willie le Plombier.

Mr Gasso se concentra sur son crochet.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-il.

— Don Dominic a besoin de votre aide.

— Pourquoi qu'il est pas venu lui-même ?

— C'est justement, monsieur Gasso. Il pense que quelqu'un est sur le gros coup.

— Il ne veut pas me voir.

— Oh ! si, monsieur Gasso. Il aimerait beaucoup vous voir. Vraiment. Il a le plus grand respect pour vous, comme nous tous, monsieur Gasso. Mais il y a un journaliste de magazine qu'il veut embêter. Comme qui dirait que nous le filerions, et nous vous demanderions de l'estimer et puis si nous avons besoin de vous, vous savez...

— Je sais, dit Mr Gasso.

Willie sourit, un sourire très franc et très sincère de joie pure.

— Il a dit quelque chose de ce mec ?

Et ce fut là que Willie dut faire un effort pour contrôler sa vessie. De temps en temps, certaines personnes étaient envoyées chez Mr Gasso avec des messages. Parfois les messages signifiaient que Mr Gasso devait tuer la cible, mais d'autres fois ils voulaient dire que Mr Gasso devait tuer le messenger. Willie le Plombier devait choisir ses mots avec précaution, de peur d'en dire un de travers et d'avoir à en souffrir. D'un autre côté, il pourrait tout répéter comme il faut et avoir à en souffrir quand même.

Très lentement, Willie répondit :

— Il a dit que ce type était un papillon alors fallait faire attention à ses ailes. C'est tout ce qu'il a dit.

Mr Gasso leva vers Willie son regard sombre et terne. Willie souriait très largement.

— Il a dit ça ?

— Oui, monsieur, assura Willie comme si la nouvelle ne pouvait

avoir aucun rapport avec sa sécurité personnelle.

— Bon. Voilà ce que tu fais. Tu organises le retapissage. Tu fais venir Johnny le Canard et Vinnie O'Boyle. Ils le fileront. Et préviens Pops Smith, le mec de couleur. Je l'aime bien.

— Vous voulez vraiment un nègre pour ça ? demanda Willie le Plombier.

— Des tas de nègres valent mieux que toi. Des tas de nègres sont des gars bien. J'ai confiance en Pops Smith. J'ai pas confiance en toi, Willie le Plombier. On se retrouve au *Monarch Bar* dans une demi-heure.

— J'aime bien Pops Smith. Je l'aime bien. Je l'aime beaucoup. Je vais prévenir Pops Smith.

— Ferme la porte en sortant, Willie le Plombier.

— J'ai été rudement content de vous revoir, monsieur Gasso.

— Ouais, fit Mr Gasso, et Willie s'éclipsa aussitôt.

Il ferma la porte sans bruit mais vite, dévala l'escalier, remercia Mrs Rosenberg et lui dit qu'il avait été ravi de la revoir, et qu'elle avait une bien belle maison, et tous ces napperons sur son canapé, ils étaient superbes et c'était drôle, il en avait un tout pareil chez lui.

— Je m'en sers parce qu'ainsi Gaetano se sent utile, répliqua sèchement Mrs Rosenberg. Au revoir.

— Au revoir, madame Rosenberg, dit Willie le Plombier.

Sur ce, il se retourna au volant de son Eldorado, et très vite au *Monarch Bar* et avec son whisky qu'il emporta dans la cabine téléphonique.

— Allô, O'Boyle ? Willie le Plombier. Je te veux au *Monarch* tout de suite. Me raconte pas de conneries que t'es en selle. Si tu te magnes pas tout de suite, tu risques de plus pouvoir t'en servir.

Willie le Plombier raccrocha, glissa une nouvelle pièce et refit un numéro.

— Pops Smith... ah ! c'est toi. Ici Willie le Plombier. Amène ton cul noir en vitesse au *Monarch*. Je peux quoi ? Tu te ramènes, oui ou merde ? Tu veux que je répète ça à Gaetano ? Tu veux que je lui dise que tu lui dis d'aller se branler ? Ouais, il te veut. Et grouille.

Willie raccrocha et, quand il entendit la tonalité, il cria dans le combiné :

— Sale nègre.

Puis il reforma un numéro.

— Johnny ? Ça va ? C'est Willie le Plombier. J'ai quelque chose de chouette pour toi. Je suis au *Monarch*. Ouais, Mr Gasso aimerait que tu viennes. D'accord mais tâche de faire vite.

Willie sortit de la cabine et retourna au bar, en regardant d'un air menaçant les ouvriers et les employés de la mairie, ignorant les yeux des deux inspecteurs au bout du comptoir.

Bientôt il allait être vraiment respecté. Est-ce qu'il ne s'était pas bien arrangé, pour les conducteurs des camions d'*Océan Wheel* ? Est-ce qu'il ne les avait pas menés à l'entrepôt où Mr Gasso avait pris la relève ? Est-ce qu'il n'avait pas fermé sa gueule quand ils n'étaient jamais revenus, même qu'un d'eux était son propre frère, et que sa belle-sœur lui avait jeté à la tête une marmite de spaghetti brûlants quand le frère n'avait pas reparu ?

Alors bon, il ne savait pas où était le gros chargement. On ne pouvait pas le dire à tout le monde. Mais il savait un tas de choses. Par exemple il savait que Verillio avait un patron et que ce n'était pas Verillio qui avait mis au point la grosse importation de drogue.

Willie le Plombier le savait parce que, quand il s'agissait de décider de quelque chose d'important, Verillio fermait la porte, téléphonait, et revenait avec sa décision.

Willie le Plombier savait, mais il ne le disait à personne, il attendait son heure. Et alors, on le respecterait.

Il tira de sa poche une liasse de gros billets pour permettre au barman et aux clients d'ouvrir des yeux ronds, puis il en détacha deux de dix dollars.

— Sers à boire à tout le monde, dit Willie le Plombier qui un jour prochain allait faire à l'arme humaine parfaite ce que Gaetano Gasso et des pelotons d'hommes ne pourraient jamais faire.

CHAPITRE VIII

Remo sortit du taxi devant la mairie et remarqua les deux voitures des truands qui l'évaluaient. Dugan ou Verillio. Il pariait sur Verillio. Dugan aurait employé ses flics. Oho ! De l'autre côté de la rue, des policiers en civil dans une voiture banalisée. Eh bien ! Dugan et Verillio.

« Tout est bien qui commence bien », pensa-t-il. Il bondit sur les marches du perron de la mairie, s'arrêta pour présenter son profil à tout un chacun, et entra dans le bâtiment. Sur sa droite, un kiosque où l'on vendait des bonbons et des sodas. Bureau du greffier sur sa droite mais plus loin. Perception sur la gauche. Bureau du maire, à en croire une plaque noire et or au milieu du double escalier, au premier.

Il monta au premier, en jetant un coup d'œil dans les salles du conseil municipal où la démocratie et diverses autres formes de vol public tenaient leurs assises. La différence entre la démocratie et la dictature, se dit-il, c'était que dans une démocratie l'alternance des voleurs tend à être plus rapide. Mais dans une démocratie, les voleurs doivent être bien organisés.

Si c'était ce qu'il croyait, qu'est-ce qu'il foutait dans ce métier ? se demanda-t-il.

Il connaissait déjà la réponse. La même chose que ce que faisaient quatre-vingt-dix pour cent des gens. Il faisait son boulot parce que c'était son boulot et aucune exploration de sa psyché la plus intime ne pourrait fournir de meilleure explication.

Il lut la plaque : *Bureau du Maire*, frappa et entra. Une très séduisante femme à cheveux gris était assise à une machine à écrire dans l'antichambre.

— Que puis-je pour vous ? demanda-t-elle.

— Je m'appelle Remo Barry. Je suis journaliste. J'ai rendez-vous avec le maire Hansen.

— Ah ! oui, nous vous attendions, dit la secrétaire qui, de l'avis de Remo, aurait dû donner des leçons sur l'art de vieillir.

C'était une femme sensationnelle aux cheveux blancs, aux traits fins, avec une figure pleine de vie et jeune malgré les rides.

Elle pressa un bouton et une porte s'ouvrit. Ce ne fut pas le maire qui apparut, à moins que le maire soit soudain devenu haut d'un mètre soixante, avec un châssis de Vénus et un visage taillé dans du marbre vibrant de vitalité. La jeune femme avait des cheveux châtain clair avec des mèches coup de soleil, de profonds yeux marron et un sourire à faire jeter aux orties les frocs de tout un monastère.

Elle portait une jupe de cuir noir et un chandail gris moulant sans soutien-gorge, avec des sautoirs qui se balançaient sur ses seins.

Et pour la première fois depuis les cours d'éducation sexuelle de Chiun, cette maîtrise quotidienne des muscles et de l'esprit qui lui avait été imposée, Remo sentit son désir s'éveiller.

Il baissa les mains et tint son bloc-notes devant sa braguette.

— Vous êtes Remo Barry, dit la fille. Je suis Cynthia Hansen, la fille du maire et sa secrétaire. Je suis ravie que vous soyez venu.

— Ouais, fit Remo.

Il se surprit à penser qu'il pouvait la prendre tout de suite, là dans l'antichambre du bureau du maire, et puis s'enfuir et n'être probablement jamais attrapé.

Ce n'était pas une façon de penser très saine, mais c'était l'idée la plus plaisante qui lui venait depuis des mois. Et ce serait aussi une excellente façon de se retrouver tout à fait mort. Il refaçonna ses pensées et respira profondément de l'oxygène, en reportant son esprit sur les forces éternelles de l'univers. Cela n'arrangea guère son érection et il entra dans le bureau en tenant toujours le bloc-notes de la même façon ; puis il se mit en colère contre lui-même, se força à se maîtriser et elle disparut.

Bien. Il se sentait fort et maître de la situation. Manifestement, il avait fait le même effet sur la fille, parce qu'il était évident, à travers le chandail gris, qu'elle était excitée aussi.

Il décida d'en profiter. Il se servirait de son excitation contre elle, il amènerait la conversation sur des sujets dont elle ne voulait pas parler, mais dont elle parlerait parce qu'il serait le maître.

Le bureau était relativement nu, à part une table, trois chaises, un canapé et des photos d'hommes politiques sur les murs. Le store était baissé.

Elle s'assit sur le canapé et croisa les jambes.

— Eh bien, dit-elle en jouant avec son sautoir, par où commençons-nous ?

Autant pour le contrôle de soi, le salut de l'Amérique et sa Constitution.

— Par là ! s'écria Remo et il se jeta sur elle, les mains sous le chandail, son corps entre ses jambes, sa bouche sur la sienne, oubliant tout ce qu'on lui avait enseigné.

Il prenait, tout simplement. Et sans même qu'il s'en aperçoive il

était dans la place, elle l'y avait guidé. Et puis, v'lan, c'était fini. L'amour en sept secondes. Un désastre de manuel de sexologie.

Il respira son parfum et sentit sous sa joue sa peau satinée. Elle ne s'était même pas déshabillée. Remo non plus.

Il lui embrassa la joue.

— Ne faites pas ça, dit-elle. C'était bon. Mais ne faites pas ça.

— Ouais, fit Remo et il se retira et se rajusta tandis que Cynthia Hansen baissait sa jupe.

— Eh bien, maintenant, dit-elle comme s'il ne s'était rien passé, par où commençons-nous ?

— Par le commencement. Parlez-moi de Hudson.

Remo s'installa, son bloc sur les genoux. Cynthia Hansen entama son discours comme si la précédente minute n'avait jamais existé.

Elle raconta comment la corruption avait été endémique à Hudson, comment la ville avait commencé à mourir dans les années 30 sous un patron unique qui avait été remplacé par un autre, encore pire parce qu'il était stupide. Elle parla de deux décennies de corruption, de changements de municipalités et de gouvernements sans que rien ne change.

Et puis, dix-huit mois plus tôt, la municipalité avait été décimée par des inculpations et des condamnations. Il y avait eu des élections ; pour la dernière fois sans doute, Hudson avait l'occasion de se racheter.

Son père, Craig Hansen, avait dû affronter une autre organisation et même un tueur de la Mafia, mais, s'il vous plaît, ne la citez pas à ce sujet.

Son père avait gagné, tout juste, et maintenant, avec les nouvelles élections pour un mandat de quatre ans, la ville pourrait avoir tourné la page.

— Voyez-vous, monsieur Barry, il n'a peut-être pas fait de miracles en dix-huit mois mais il a apporté l'espoir. C'est un rêveur, dans une ville dépouillée de rêves. C'est un combattant, dans une ville gouvernée jusqu'à présent par la corruption. En un mot, monsieur Barry, Craig Hansen est le dernier espoir de cette ville. Voilà la vérité.

— Quel effet cela lui fait-il d'être le maire de la capitale de l'héroïne ?

— Que voulez-vous dire ?

— Vous savez, les bénéfices des grosses importations massives d'héroïne. Quelle est sa position à ce sujet ?

Cynthia Hansen éclata de rire.

— Monsieur Barry, vous êtes un homme très séduisant. Mais je vous en prie, c'est trop absurde. Oui, comme d'autres grandes villes, nous avons un problème de drogue. Mais nous nous efforçons de trouver des moyens nouveaux et plus efficaces de le résoudre. Des

centres anti-drogue. Mon père établit des rapports basés sur la confiance mutuelle avec les minorités. Je reconnais qu'avec les moyens dont nous disposons et le refus apparent du gouvernement de nous accorder une aide importante, les progrès sont limités mais nous les jugeons significatifs.

— Et les rapports personnels de votre père avec le trafic d'héroïne ?

Cynthia Hansen secoua la tête et considéra Remo d'un air perplexe.

— Je vous demande pardon ?

— Vous savez, le gros marché d'héroïne. De la marchandise qui peut valoir un milliard de dollars. Comment votre père y est-il mêlé ?

— Mais qui êtes-vous donc ?

— Vous devriez le savoir. Vous vous êtes renseignée sur moi.

— Qu'est-ce que vous cherchez ?

— Une histoire sur l'héroïne.

— Votre rédacteur en chef m'a dit que c'était un papier sur Hudson.

— En effet. La capitale de l'héroïne des États-Unis.

— Eh bien, je regrette. Je ne peux rien vous dire sur l'héroïne que vous ne pouvez pas lire dans n'importe quel journal. Voulez-vous que nous parlions de nos problèmes de circulation ?

— Ouais. Comment allez-vous faire sortir l'héroïne ?

— Au revoir, monsieur Barry, dit Cynthia Hansen en se levant.

Comme elle marchait vers la porte, à pas rapides et décidés, avec ses jeunes seins vibrants, ses hanches aguicheuses et son visage si classique qu'il avait l'air d'être tombé d'un bas-relief romain, Remo lui saisit un poignet et la rejeta sur le canapé. Cette fois, il allait mieux s'y prendre.

Cette fois il se déshabilla et lui ôta ses vêtements. Il la disposa avec soin sur le canapé. Il fut tendre et doux et se rappela tous les trucs de Chiun. Il ne négligea ni le creux des genoux, ni l'intérieur de l'oreille, ni les petits cheveux à la base du cou.

Il l'entraîna avec lui, lentement mais pleinement et quand elle fut à son apogée il l'emmena vers une autre, et encore une autre jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus se maîtriser et se laisse exploser en un paroxysme de passion violente, tout son corps secoué de frissons.

Et Remo approcha sa bouche de son oreille et murmura tendrement :

— Et l'héroïne ?

— HÉROÏNE, gémit-elle dans un cri de soulagement.

Remo la sentit encore trembler. Il avait mal calculé son moment. Encore temps de se rattraper. Peut-être avec plus de tendresse. Alors il lui mordilla l'oreille droite et chuchota :

— Tu sais, chérie. Qui distribue ?

— Je ne voulais que votre corps, beau gosse, répliqua Cynthia Hansen avec un rire triomphant. La libération de la femme a fait beaucoup pour nous.

— Cynthia, est-ce que vous vous doutez de l'air stupide que vous avez quand vous jouissez ?

— Non. J'y prends trop de plaisir pour nourrir des pensées aussi défaitistes.

Remo l'embrassa encore une fois, pour de bon, puis il se retira et s'habilla dans le bureau, en la regardant se rhabiller. Quarante secondes pour enfiler son chandail, son slip et sa jupe de cuir noir. Et puis sept minutes pour le maquillage.

— Passez donc demain vers la même heure, Remo. J'aime bien votre corps.

— Je ne fais pas ça pour rien.

— Il y a de l'argent dans le tiroir du haut à droite.

Remo éclata de rire.

— J'ai comme l'impression que je vais être enceint, après ça.

Il ouvrit la porte du bureau.

— À demain ! lui cria-t-elle.

— Et le rendez-vous avec le maire ?

— Il n'a pas une minute de libre. Désolée.

— Je le verrai. Ne vous en faites pas.

— Vous reviendrez demain ?

— Non, répliqua Remo.

— Bon. Si vous revenez demain vous pourrez le voir cinq minutes. Arrivez vers dix heures et vous le verrez à midi. Nous trouverons bien un moyen de passer le temps en attendant. Maintenant fermez la porte, j'ai du travail.

Encore une graine de plantée. Remo sourit en pensant au jeu de mots.

Et maintenant, le rédacteur en chef.

Le rédacteur en chef James Horgan était assis avec les pieds sur son bureau, son nœud papillon à pois défait sur sa chemise à carreaux, et se curait les ongles avec un typomètre, une mince règle d'acier employée dans l'imprimerie.

— Bien sûr que je suis au courant de l'importation massive d'héroïne. C'est moi qui l'importe. Je voulais que mes gosses commencent de bonne heure à se défoncer et comme c'est si difficile de se procurer de la drogue de nos jours, j'ai pensé à acheter assez de marchandise pour qu'ils en aient pour la vie. Y a autre chose que vous voulez savoir ?

— Je parle sérieusement, monsieur Horgan.

— Vous n'en avez pas l'air.

La voix était geignarde, évoquait un mécontentement perpétuel à la recherche de causes de mécontentement. Horgan attaqua l'ongle de son petit doigt avec un coin de sa réglette.

— Hudson est devenue la capitale de l'héroïne, dit Remo. Je pense que vous êtes le cerveau.

Horgan releva la tête. Ses yeux pétillèrent.

— Vous allez à la pêche, petit. Qu'est-ce que vous cherchez vraiment ?

— Des faits.

— Bon. Il y a un marché pour l'héroïne. Tant qu'il y aura un marché, vous aurez des vendeurs. Tant que ce sera illégal, ce sera cher et les vendeurs seront des criminels. Alors que si vous pouviez acheter ça avec une ordonnance de votre médecin, adieu trafic d'héroïne.

— Mais est-ce que ça ne créerait pas des toxicomanes ?

— Vous parlez comme si nous n'en avions pas en ce moment. Le résultat, ce serait surtout que les revendeurs n'y trouveraient plus leur compte et qu'ils cesseraient d'essayer de pousser d'autres gens à se droguer.

— Est-ce que ça ne transformerait pas l'Amérique en une nation de drogués ?

— Contrairement à ?...

— C'est pour ça que vous avez importé autant d'héroïne ?

— Moi aussi, je suis allé à la pêche, mon vieux. Vous n'êtes pas mauvais. Et puis d'un autre côté, vous ne vous y prenez pas bien. Vous avez travaillé dans des quotidiens ?

— Non, dit Remo. Il y a des choses auxquelles je ne m'abaisserais pas, même pour de l'argent.

Horgan s'esclaffa.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que nous sommes payés ?

Remo se leva.

— Merci de m'avoir reçu. Je ne vous oublierai pas.

— Écoutez, mon vieux, je vous souhaite bonne chance et de trouver ce que vous cherchez. En sortant, essayez un peu de réveiller ma rédaction. Voyez si un de mes rédacteurs est vivant et envoyez-le moi. On voit qu'ils sont vivants quand la poussière ne s'est pas encore accumulée sur leur figure. Et si par hasard vous tombez sur quelqu'un qui sait écrire, dites-lui qu'il est embauché. Vous ne chercheriez pas du boulot, par hasard ?

— Non, merci. J'en ai un.

Remo traversa la salle de rédaction d'un vert terne, qui sentait l'encre et la poussière. À des bureaux serrés les uns contre les autres, des hommes poussaient léthargiquement des stylos sur des bouts de papier.

Physiquement, ils étaient vivants.

Dehors, devant le *Hudson Tribune* dans Hudson Square, Remo récupéra sa filature. Il prit un taxi pour New York au lieu de l'autobus ou du métro, pour faciliter la tâche de ses suiveurs.

Il les amena devant un immeuble moderne, dans l'élégant quartier de l'East Side.

Il savait que ses suiveurs se précipiteraient sur le portier en faisant pleuvoir les billets de cinq, dix et peut-être même vingt dollars. Naturellement, dans un quartier aussi huppé, aucun portier ne donnerait de renseignements pour cinq dollars. Ils pourraient même en exiger jusqu'à cinquante. Remo espéra que le portier ne faisait pas de cadeaux.

Au dixième étage, il sortit de l'ascenseur et foula la moquette du palier jusqu'à sa porte.

Quand il entra, il trouva Chiun assis devant la télévision, la lumière vacillante de l'écran rendait sa figure jaune toute pâle dans la pénombre de la pièce.

CURE avait acheté à Chiun un magnétoscope qu'il emportait toujours quand il accompagnait Remo. Ainsi il pouvait enregistrer les feuilletons de la journée au lieu d'en rater deux pendant qu'il en regardait un.

— C'est très mal, se plaignait-il, de passer toutes les bonnes émissions en même temps pour que les gens les ratent. Pourquoi est-ce qu'ils ne peuvent pas les donner l'une après l'autre pour qu'on en profite pleinement ?

Avec son magnétoscope branché sur un autre poste de télévision, Chiun pouvait regarder ses feuilletons de midi à sept heures du soir. Il poussait de petites exclamations désolées quand Mrs Claire Wentworth découvrait que sa fille vivait avec le Dr Bruce Barton, qui ne pouvait pas quitter sa femme Jennifer parce qu'elle se mourait de leucémie, et bien que Loretta, la fille, soit en réalité amoureuse de Vance Masterman qui, mais elle n'en savait rien, était son père alors qu'elle le croyait de mèche avec le professeur Singhar Ramkwat de l'ambassade du Pakistan qui avait volé les plans du traitement miracle contre la lymphocitose auquel Bart Henderson avait consacré sa vie avant de rencontrer Loretta dont il était amoureux.

Si Remo se souvenait bien, c'était à peu près là qu'en étaient Mrs Wentworth et Vance Masterman un an et demi plus tôt, et il le mentionna à Chiun, tout en allant décrocher le téléphone sur la table du living-room.

— Silence, dit Chiun.

Remo forma un numéro, laissa sonner trois fois, raccrocha et prit dans un tiroir une petite boîte en plastique blanc avec une petite grille de micro et quatre cadrans sur le côté gauche portant tous les chiffres de un à neuf.

Quelle était donc la combinaison, déjà ? Il la connaissait aussi bien que sa date de naissance, pour la bonne raison que c'était sa date de naissance moins les deux premiers chiffres de l'année. Il forma la combinaison, mettant ainsi en marche la petite boîte. Quand le téléphone sonna, il décrocha et fixa la boîte sur le combiné, ce qui eut pour effet de transformer le pialement incompréhensible en voix humaine.

Malheureusement, la voix était toujours celle de Harold W. Smith, et Remo aimait encore mieux le pialement. Les cabines publiques étaient presque devenues des circuits ouverts à cause des écoutes, nombreuses mais peu connues, des divers services de sécurité. Et celles qui n'étaient pas sur la table d'écoute étaient en dérangement, un fait qui poussait la Mafia à écrire des lettres indignées et menaçantes aux compagnies téléphoniques. Donc, maintenant, Remo se servait d'un brouilleur.

— Ouais, fit-il.

— Aucune cargaison n'est encore sortie et dans tout le pays les acheteurs commencent à s'énervier. Nous en avons eu vent. Comment ça marche, pour vous ?

— Pas mal pour le premier jour. J'ai suscité un certain intérêt.

— Bien.

— Est-ce que vous baladez vos détecteurs d'héroïne dans Hudson ? demanda Remo.

— Oui, mais nous n'avons rien capté. La marchandise est peut-être sous terre et dans ce cas elle ne peut pas être détectée. Qu'est-ce qui ne va pas ? Vous me semblez cafardeux.

— J'ai rencontré un vieil ami aujourd'hui.

— Ah ! ça. Oui, nous avons reçu un rapport. Ma foi, nous pensions bien que vous pourriez faire une rencontre de ce genre.

— J'en suis ravi pour vous, salaud, gronda Remo et il raccrocha brutalement.

Puis il reforma le numéro mais ôta le brouilleur et écouta les pialements incohérents du combiné.

À 19 h 35, Chiun éteignit la télévision après le dernier de ses feuilletons quotidiens et fit travailler Remo. Il remarqua, à une certaine altération de ses mouvements, que Remo avait fait l'amour deux fois dans la journée et le mit en gardes contre les orgasmes en période de pointe.

Ils repassèrent encore une fois le coup flottant, avec des avertissements de Chiun sur l'équilibre et le danger de manquer la cible.

À 22 h 15, Chiun se prépara à dîner et Remo prit une douche, enfonça un poing rageur dans le mur et se coucha. Skoritch avait été un brave gars.

CHAPITRE IX

Rad Pulmetter était diplômé de biologie agricole et spécialisé dans la transmutation des espèces de blé. Avec ce genre d'éducation, ou on saute sur un tracteur et on retourne à la terre, ou on va travailler pour une des agences du gouvernement. À moins, naturellement, que l'on préfère enseigner l'agriculture, ce que Rad Pulmetter ne voulait pas faire.

C'était ce qu'il se répétait tout en se demandant ce qu'il faisait dans les prairies bordant la Hackensack sur une petite plate-forme semblable à un affût pour le canard, passant son temps à braquer un tube d'aluminium sur les véhicules qui passaient et à prendre des notes. Il prenait note des clignotements. Il prenait surtout note des camions transportant des légumes. Pourquoi le ministère de l'Agriculture avait besoin d'un plan de routage des tubercules, cela le dépassait. La stupidité, du gouvernement !

Ce jour-là, il remarqua que les camions postaux du gouvernement transportaient des tubercules. Ce qui lui parut singulier parce qu'il y avait des moyens plus pratiques d'expédier des pommes de terre que par paquet-lettre et colis postal. Il essaya d'expliquer cela à son supérieur, mais c'était un nouveau qui semblait d'une ignorance crasse en agriculture. Mais aussi, la politique c'était la politique et parfois ce qui comptait c'était qui on connaissait et non pas ce que l'on connaissait.

Combien de clignotements par camion ? voulut savoir le supérieur.

— Dans les cinquante. Je ne sais pas. Je ne savais pas que les patates ou les carottes ou je ne sais quoi avaient tant d'importance.

— Merci, monsieur Pulmetter, ce sera tout.

Bientôt après, un contrôleur des postes fut certain également de la stupidité du gouvernement quand on le pria de laisser le ministère de l'Agriculture vérifier tout le courrier en partance en le faisant passer dans une machine spéciale.

Tous les rapports aboutirent finalement sur le bureau d'un homme à figure de citron à lunettes, dans la Maison de Santé Folcroft

à Rye, dans l'Etat de New York, donnant sur le détroit de Long Island qui scintillait au soleil du petit matin.

Les rapports révélèrent un schéma précis à l'œil exercé du Dr Harold W. Smith. L'héroïne était toujours cachée. Mais les scellés avaient été ôtés. Les acheteurs poussaient de hauts cris, et maintenant on s'efforçait d'en faire passer de petites quantités par la poste, par des messagers, ce que l'on pouvait trouver.

Mais les acheteurs se fâchaient, et confirmaient un soupçon. C'était la Mafia, et le *capo mafioso* se nommait Dominic Verillio. Une confirmation massive. Aucun doute là-dessus.

Harold Smith décrocha le téléphone spécial et tourna le cadran. Le téléphone sonna et on répondit. Par des piaulements. Ou Remo avait des ennuis ou bien il s'amusait encore avec le brouilleur. De mois en mois, presque, ce garçon donnait des signes de détérioration psychologique.

Remo l'ignorait mais CURE avait essayé par deux fois de lui trouver des doublures. Même méthode. Mais la drogue qui simulait la mort avait provoqué la mort. Deux fois. Les laboratoires l'avaient analysée et déclaraient que c'était effectivement un poison mortel.

— Est-ce qu'un homme pourrait en prendre et vivre ?

— Douteux. Et s'il survivait, vous n'auriez qu'un végétal, répondit le laboratoire.

Smith n'avait jamais révélé cela à Remo, et encore moins à son entraîneur, Chiun. Le vieillard radotait déjà bien trop avec ses histoires de dieux orientaux qui s'introduisent dans les corps des morts et cherchent à punir les malfaiteurs.

Remo était un mariolle américain typique, exagérément émotionnel, spirituellement matérialiste. Rien d'oriental chez lui. Ses seules communions étaient avec son estomac, son sexe et son ego. Il avait toute la calme spiritualité orientale d'un hamburger-et-coca.

Un déclic au téléphone puis une voix :

— Ouais. Qu'est-ce que vous voulez ?

— C'est Verillio. Il est indiscutablement l'homme de la Mafia.

— Il est sept heures et demie du matin.

— Eh bien, je ne voulais pas vous rater.

— Eh bien vous ne m'avez pas raté.

Clic.

CHAPITRE X

Ce matin-là, Don Dominic Verillio arriva tôt à son bureau. Il ne dit pas bonjour à sa secrétaire. Il entra dans son bureau, ferma la porte et sans même ôter son panama il s'assit et se mit à tracer des diagrammes et des plans, avec des flèches et des encadrés comme il l'avait appris à l'École des Officiers pendant la Seconde Guerre mondiale. Il avait beaucoup raffiné sa stratégie depuis qu'il avait été démobilisé en 45 avec le grade de commandant et trois citations.

Il allait jouer ça bien. Il retiendrait Gaetano Gasso pour le journaliste, Remo Barry. Barry savait quelque chose, était responsable de quelque chose ou appartenait à quelque chose. Gaetano Gasso apprendrait exactement quoi.

Le vainqueur, cependant, est généralement celui qui n'engage ses réserves qu'en dernier. Cela signifiait qu'il devrait d'abord lancer ses poids légers contre le vieux domestique oriental de Remo Barry. Ils s'empareraient de lui, le feraient téléphoner à Barry. La vie du Chinetoque contre les renseignements que détenait Remo Barry.

Et si cela ne permettait pas d'obtenir les renseignements, alors Gasso les extrairait de la chair de Remo Barry. Morceau par morceau. Voilà qui est réglé.

Aux autres *capos*, il dirait d'attendre. Oui, il y avait eu des ennuis avec la livraison. Il y aurait une nouvelle méthode de livraison, plus pratique, bientôt. Patience. Votre argent ne risque rien. Deuxième point réglé.

Il décrocha son téléphone, forma un numéro, s'excusa pour la rupture de procédure et demanda un rendez-vous pour une affaire urgente. Sa voix était tendre et respectueuse.

— Je vous expliquerai tout quand je serai là. Oui. Ma foi, je ne sais pas. D'accord, on se retrouve là-bas.

En allant chercher sa voiture, Don Dominic Verillio retrouva Willie le Plombier à l'endroit indiqué. Willie toussait, debout à côté de son Eldorado.

Don Dominic lui expliqua ce qu'il voulait, ce que Gaetano Gasso devait faire, ce que les autres devaient faire.

— J'aimerais bien aller moi-même après le petit Chinetoque, dit Willie le Plombier quand il apprit que Mr Gasso n'y allait pas.

— Non, j'ai besoin de toi ici.

Willie le Plombier s'inclina devant Don Dominic Verillio et contourna son capot en chancelant, pour aller délivrer ses messages. Sa démarche n'était jamais bien assurée à cette heure de la journée à cause de ce qu'il appelait « les matins ».

Pendant un certain temps il avait demandé aux gens s'ils souffraient aussi « des matins », cela pour se prouver que perdre connaissance le matin tout en marchant était parfaitement normal. Recevant des réponses négatives ainsi que le conseil d'aller voir un médecin, Willie le Plombier cessa de demander aux gens s'ils avaient, eux aussi, « des matins ».

Verillio regarda démarrer la voiture de Willie le Plombier, puis il alla prendre la sienne. Il se rendit dans un quartier ouest de la ville, franchit un grand portail de pierre et gara sa Lincoln Continental Mark II grise devant un caveau de famille orné d'un ange de marbre.

Il attendit, puis il vit la voiture noire familière s'arrêter derrière la sienne. Il alla s'y asseoir à l'avant, côté passager.

Sa conférence ne dura que quelques minutes. Après quoi il remonta dans sa Lincoln aux sièges de cuir, décrocha son téléphone et regarda s'éloigner la voiture noire dans le rétroviseur. Il forma le numéro de son bureau.

— Bonjour, Joan. Je dois avoir ce matin le rédacteur en chef du *Tribune*, le chef de la police Dugan et le maire Hansen. Si quelqu'un téléphone, dites que je rappellerai dans l'après-midi.

Il raccrocha et revint vers le centre, sur le derrière de l'immeuble du *Tribune*, où des camions emportaient la première édition. C'était sa ville. Ses loteries, ses prostituées et ses stupéfiants. Et il n'allait pas renoncer à tout ça parce que quelques petits détails allaient de travers.

Le cerveau arrangerait tout, et puis ce serait son pays, tout comme c'était sa ville. Il pouvait compter sur cet esprit brillant pour ça. Même si cet esprit n'était pas qualifié pour faire partie de la confrérie sicilienne.

Mais aussi, il n'était pas *capo mafioso* parce qu'il écoutait les vieux mafiosi avec leurs baisemains et leurs vendettas, des codes de ceci et des codes de cela, et toutes les conneries importées de Sicile.

L'Amérique avait encore les meilleurs systèmes de meurtre et les meilleurs systèmes d'organisation. On devait les utiliser. Et ainsi on devenait le plus jeune *capo mafioso* de l'histoire. Seulement cinquante et un ans, et il était le numéro Un.

Oui, bien sûr, il y avait cette personne au-dessus de lui mais cette personne ne comptait pas, puisqu'elle n'était pas qualifiée pour faire partie de la confrérie sicilienne.

Pendant ce temps, à l'autre bout de la ville, Willie le Plombier avisait un homme à l'air humble armé d'un drôle de tuyau, debout dans un camion, qui braquait son instrument sur les gens.

Il ne plut pas à Willie que ce petit homme humble braque ce truc sur son Eldorado bleue. Ça risquait peut-être d'abîmer la peinture, on ne savait jamais.

Willie le Plombier se gara devant le camion, de manière que le camion ne puisse bouger. Puis, chancelant à cause d'une nouvelle crise de « matins », il descendit de voiture et alla interpellier l'homme dans le camion.

— Hé ! Qu'est-ce que vous foutez dans ce camion avec ce truc-là ? demanda Willie le Plombier.

— Ministère de l'Agriculture. Recensement de tubercules.

— Ça abîme les voitures, ces trucs-là ?

— Non. Ça pénètre à travers le métal. Ça détecte un tas de plantes. Les carottes, des machins.

— Quel genre de machins ? demanda Willie le Plombier.

— Oh ! je ne sais pas. Des carottes. Des navets. Des patates. Des pavots, probable. Laissez-moi tranquille.

— Je pose simplement quelques questions polies. Si vous voulez vous renseigner sur les carottes et les navets, pourquoi vous allez pas au marché aux légumes ?

— C'est pas à moi qu'il faut demander ça. C'est au gouvernement.

Willie hocha la tête et avertit l'homme que son truc ferait bien de ne pas abîmer son Eldorado, s'il ne voulait pas « sucer un tuyau de plomb ».

Sur ce, Willie le Plombier se pilota avec précaution vers sa voiture et classa le recensement des carottes, navets et pavots dans un coin de sa tête, cela lui paraissant faire partie de ces petits détails de l'existence qu'il ne partagerait avec personne à moins de pouvoir en tirer un bénéfice.

CHAPITRE XI

Ça devenait vraiment formidable.

Il n'y avait aucun moyen de s'en sortir.

Vance Masterman devait absolument dire à Loretta qu'il ne pouvait pas l'épouser parce qu'elle était sa fille. Comme ça, elle serait libre de dénoncer le professeur Singbar Ramkwat, le voleur du remède contre la lymphocitose, et alors elle pourrait épouser Bart Henderson et il pourrait poursuivre ses recherches. Claire Wentworth elle-même, la mère de Loretta, ne pourrait rien y trouver à redire, puisqu'ainsi elle pourrait refaire sa vie avec le Dr Bruce Barton.

Mais tout dépendait de l'aveu de Vance Masterman à Loretta. Dans quelques minutes, il devait le faire et Chiun était plus qu'heureux. Son bonheur, il le manifestait en se balançant d'avant en arrière, dans sa position du lotus sur le tapis de leur appartement de l'East Side. Quand il était vraiment fou de joie, il fredonnait. Ce jour-là, Chiun se balançait et fredonnait. L'extase.

Il monta le volume du son afin de ne pas perdre un seul mot et puis il attendit la solution des problèmes de toute une petite ville.

Breeeeeek.

La sonnette.

On n'avait qu'à attendre. Il ne restait plus que huit minutes de feuilleton, d'ailleurs. Chiun le savait.

Breeeeeeeeek.

Cette fois, la sonnerie stridente et insistante menaçait de couvrir la musique, les violons et les orgues et les sanglots de la télévision.

Qu'ils attendent.

Naturellement, on ne devait jamais laisser une personne attendre à la porte. C'était impoli et les Orientaux étaient renommés pour leur politesse. D'un autre côté, les Coréens de quatre-vingts ans qui sont parvenus à la paix intérieure ne se lèvent pas pour abandonner le grand moment d'un feuilleton qu'ils regardent depuis sept ans pour être à la hauteur de leur réputation. Politesse ou égoïsme ?

La courtoisie est un devoir et au cours de ses huit décennies sur la planète, Chiun ne s'était jamais dérobé à son devoir. Il était sur le

point de s'y dérober maintenant, prêt à rester avec Vance Masterman jusqu'à la fin et si quelqu'un attendait sur le palier jusqu'à prendre racine ça lui ferait les pieds. Les gens ne devraient pas venir en visite pendant les bonnes émissions de télévision.

Le dilemme fut résolu, heureusement, par un crescendo de musique d'orgue, un fondu, un silence momentané et l'apparition sur le petit écran d'une dame plombier effaçant avec bonheur les taches des éviers de New York.

Chiun se leva d'un bond et se mit à courir. Hors du living-room, traversée de la salle à manger, le long du couloir, son long kimono de brocart blanc tournoyant autour de ses chevilles.

Breeeeeeeeeeeeeeeeeeeeeeeeeeek.

Chiun leva le bras pour tirer le verrou du haut. Puis il tourna la clef. Puis il voulut ôter la chaîne de sûreté, le tout, lui avait-on assuré, étant absolument nécessaire pour verrouiller solidement la porte si l'on désirait rester en vie dans un appartement de New York.

Mais la chaîne de sûreté était coincée et refusait de glisser. Alors Chiun la prit de la main gauche et, avec une silencieuse expulsion d'air, abaissa le bout des doigts de son autre main sur la chaîne récalcitrante, tranchant un des maillons comme une pince coupante.

Ensuite, Chiun tourna le bouton, entrouvrit la porte, fit demi-tour et fonça dans le couloir, dans la salle à manger, dans le living-room et dans sa position du lotus.

Crescendo de musique d'orgue, nouveau fondu et apparition de Vance Masterman. « Chérie, j'ai quelque chose à te... »

Sur le palier, Johnny le Canard, Vinnie O'Boyle et Pops Smith virent la porte s'entrebâiller légèrement. Ils se regardèrent avec méfiance et Johnny le Canard glissa une main sous son aisselle gauche et ramena un pistolet de calibre 45. Il toucha la porte de la main gauche, en hésitant, et attendit qu'elle pivote complètement et heurte le mur avec un léger claquement. Personne.

Les trois hommes entrèrent, Johnny le Canard en tête comme il seyait à son rang, puis O'Doyle suivi par Pops Smith, un grand Noir au pas traînant dont l'éternel sourire était à peine gâché par une cicatrice qui creusait sa figure du coin de l'œil droit à la pointe du menton.

Pops avait récolté cette balafre quand il avait essayé de résister et de continuer à diriger sa petite opération indépendante de loterie malgré le désir exprimé par la Mafia de la reprendre à son compte. Pour une excellente raison, naturellement : parce que ce n'était pas une bonne façon de mener les affaires que de lui permettre de payer aux gagnants une plus grosse cote que la Mafia. Puisque, après tout, il y avait là concurrence malhonnête. Comment un homme pourrait-il survivre dans ce monde où les loups se mangent entre eux. Ils firent comprendre cela à Pops en lui balafrant la figure avec un couteau à

linoléum et en l'avertissant que la prochaine fois ce serait ses bijoux de famille.

Pops, qui avait été un gros poisson dans une petite mare, choisit de devenir un petit poisson mais bien équipé dans la grande mare des jeux de la Mafia. Tout en soupçonnant parfois que la Mafia ne s'intéressait pas vraiment à la libre entreprise dans les minorités et qu'elle était même à l'occasion quelque peu raciste. Il n'exprimait toutefois ces opinions à personne, et surtout pas à Gaetano Gasso qui l'avait envoyé là aujourd'hui.

Pops regardait maintenant avec anxiété par-dessus les épaules de Johnny le Canard et de Vinnie O'Boyle. Le long couloir était désert.

Bizarre qu'ils n'aient vu ni entendu personne à la porte.

Le Canard fit un signe de tête à Pops qui ferma les deux verrous encore intacts. Il secoua tristement la tête en voyant la chaîne de sûreté rompue. Un bon moyen de se faire tuer à New York, avec un entretien aussi navrant.

Avec prudence, les trois hommes se hasardèrent lentement dans le couloir, dans l'ordre ethnique de la Mafia ; Johnny le Canard d'abord, puis l'irlandais O' Boyle et le Noir Pops Smith en dernier. En dépit de leurs efforts, leurs pieds faisaient un léger bruit sur la moquette et le Canard ôta le cran de sûreté de son pistolet. Devant eux, ils entendaient des voix. Curieux, pensa O'Boyle, ces cinquante dollars au portier leur avaient appris que le Chinetoque était seul.

À pas de loup dans la salle à manger. Les voix étaient plus fortes et O'Boyle dégaina aussi, un 38 spécial police au numéro de série limé.

La salle à manger donnait dans le living-room par une large baie. Ils échangèrent des sourires de soulagement. Les voix venaient d'un poste de télévision devant lequel, accroupi sur le tapis, captivé par la pâle image grise dans la pièce ensoleillée, se trouvait le Chinetoque qui leur tournait le dos.

« Tu n'as rien à me dire que je veuille entendre », dit une voix de femme à la télévision. Le Chinetoque se balançait et fredonnait.

Johnny le Canard rit tout bas et rengaina son pistolet sous son aisselle. Vinnie O'Boyle en fit autant. Ils remarquèrent que Pops n'avait pas dégainé et en furent agacés, parce qu'il allait sûrement raconter à Gasso combien ils avaient eu l'air idiot avec leurs flingues braqués sur le dos d'un minuscule Oriental âgé qui ne pouvait faire de mal qu'à ses yeux s'il s'asseyait trop près de la télévision. Et Gasso les taquinerait pour ça. Pendant des semaines, peut-être des mois, pour toujours aussi bien.

Et il n'y avait rien à faire contre les taquineries de Gasso sinon les supporter. Des semaines, des mois, peut-être toujours.

Ils avancèrent sur le parquet ciré du living-room, les bouts de

métal de leurs talons sonnait sur le bois étincelant.

— Hé, toi, cria Johnny le Canard au dos du kimono de brocart blanc.

Le kimono continua de se balancer. Son occupant continua de fredonner. Johnny le Canard contourna Chiun et contempla le visage oriental placide. Un petit vieux à l'air paisible.

— Ouais, toi, dit Johnny le Canard. On a à te causer.

D'une voix mélodieuse, Chiun répondit :

— Ma maison est votre maison. Faites comme chez vous. Je serai bientôt à vous.

Et il pencha légèrement la tête pour voir derrière la jambe droite de Johnny le Canard.

Le Canard regarda les deux autres qui se tenaient encore sur le seuil derrière Chiun et haussa les épaules. Ils sourirent et répondirent de même.

« Mais je dois te le dire, supplia Vance Masterman. J'ai gardé ce secret en silence pendant de si longues années et... »

— Le Chinetoque veut regarder sa télé, dit Johnny le Canard. On devrait peut-être le laisser faire.

— Pourquoi pas ? dit O'Boyle et le Canard se déplaça pour laisser Chiun regarder.

Il y avait deux choses que Pops Smith n'aimait pas. La première, c'était d'appeler le vieil homme un « Chinetoque ». Ce n'était pas de sa faute s'il était né en Chine et s'il avait une autre couleur de peau.

Pops le fit observer à O'Boyle et au Canard.

— C'est pas la peine de se foutre du vieux. Il est vieux, c'est tout.

Chiun entendit la voix et les mots. Pour cela, Pops eut droit à un cadeau, celui de mourir le dernier.

Malheureusement, Pops perdit tout droit au cadeau un peu plus tard, quand il prit parti sur une deuxième chose qu'il n'aimait pas.

« Est-ce que tu t'imagines que je vais croire ce que tu peux me dire ? » gémit la femme à la télévision.

Chiun continua de fredonner mais son balancement devint plus rapide, comme s'il pressait impatiemment les acteurs. Dis-le-lui, pensait-il. Dis-le-lui tout simplement : *Je suis ton père*.

Chiun l'aurait fait. Remo l'aurait fait. N'importe quel homme l'aurait fait. Mais maintenant l'image s'estompait et la musique d'orgue allait crescendo et Vance Masterman ne le lui avait toujours pas dit. Chiun soupira, un profond soupir angoissé. Parfois, Vance Masterman était un être humain très imparfait.

Si seulement il ressemblait un peu plus à la dame plombier qui venait de réparaître pour galoper devant la caméra, clamer son message, exhiber son produit et disparaître.

Oui, mais Vance Masterman avait eu une vie difficile et les

hommes réagissent différemment à l'adversité. Chiun avait dit cela à Remo, une fois, lors d'une séance d'entraînement.

Ils étaient assis sur le plancher du gymnase de la Maison de Santé Folcroft et Chiun avait regardé Remo en face. Au début, il avait désespéré de pouvoir un jour faire quelque chose de ce jeune homme ironique aux traits durs. Mais avec le temps et tandis que la légende se formait, tout avait changé et Chiun avait éprouvé pour lui d'abord de l'indulgence, puis du respect et enfin presque de l'amour et il avait partagé un secret avec lui :

— Dans le monde, Remo, tu découvriras que les hommes font ce que les hommes doivent faire. Apprends à deviner les hommes et apprends à les contrôler. Apprends aussi à ne pas être deviné. Apprends à être comme le vent qui souffle de tous côtés ; alors les hommes te regarderont et ne sauront jamais quelle fenêtre de leur âme ils doivent fermer.

D'un seul mouvement Chiun se leva de son lotus, un peu irrité contre lui-même pour n'avoir pas prévu que Vance Masterman aurait du mal à révéler son terrible secret.

Il se tourna vers ses trois visiteurs. Celui qui s'était placé devant lui : il y avait été obligé parce que c'était ainsi qu'un homme inférieur démontrait sa supériorité. Et celui qui avait été d'accord pour le laisser regarder la télévision. C'était également prévisible, parce qu'il était stupide, et qu'en étant docile on n'avait pas besoin de réfléchir ni de prendre une décision. Et le troisième, le Noir qui avait élevé la voix pour protester contre les injures adressées à Chiun. Eh bien, cela aussi, c'était inévitable. Il se défendait lui-même en défendant Chiun.

Chiun se promit de parler à Remo de ces hommes très intéressants. Ces temps-ci, Remo aimait chercher pourquoi les gens faisaient certaines choses.

Chiun sourit et croisa les bras, ses mains glissées dans les larges manches du kimono de brocart blanc.

— Messieurs ? demanda-t-il.

— T'as fini de regarder ton feuilleton ? répliqua Johnny le Canard.

— Oui. Pour le moment. Il va y avoir de la publicité maintenant et puis cinq minutes d'informations avant l'émission suivante. Nous pouvons causer.

Il leur désigna aimablement des fauteuils. Ils restèrent debout.

— On n'est pas venu pour causer, Chinetoque, dit O'Boyle. On est venu entendre causer.

— Le professeur de diction est à l'étage au-dessus, dit Chiun.

— Écoute voir, Charlie Chan, tu vas faire ce qu'on te dit et t'auras pas de mal, déclara Johnny le Canard.

— Le frêle vieux spectre que je suis se souviendra de vous avec

gratitude, murmura Chiun.

Le Canard fit signe à O'Doyle.

— Garde-le à l'œil. Fais gaffe qu'il se sauve pas.

Puis il alla décrocher le téléphone pour appeler un numéro de Hudson. Un numéro qu'il n'avait jamais appelé.

De là où il était sur le plancher, sous la longue table d'acajou dans le bureau du maire Craig Hansen, Remo ne pouvait atteindre le téléphone. De là où elle était sous Remo, Cynthia Hansen, la fille du maire, non plus.

— Laisse sonner, dit Remo.

— Je ne peux pas laisser sonner, dit-elle en insinuant les mots dans son oreille en même temps que le bout de sa langue. Je suis au service du public.

Elle ponctua ce propos en poussant son bassin nu contre le corps nu de Remo.

— Oublie le service du public et occupe-toi du privé, répliqua Remo en rendant le coup de rein avec intérêt sur capital.

— Quand on m'a dit que travailler à la mairie équivalait à baiser le public, je n'aurais jamais cru qu'un jour je ferais ça, dit-elle et elle glissa une main vers le bas et empoigna Remo, en serrant légèrement. Maintenant laisse-moi.

— Le fonctionnariat n'est pas pour les faibles, murmura Remo en soupirant.

Lentement, tendrement, il se retira et roula sur le côté. Cynthia Hansen rampa de sous la table et foula pieds nus la moquette à soixante-douze dollars le mètre, achetée sans appel d'offre, pour aller répondre au téléphone. Elle souleva l'appareil en s'asseyant dans le fauteuil de cuir fauve, six cent vingt-sept dollars aux frais des contribuables, posa ses longues jambes sur le bureau et baissa les yeux sur son mamelon droit encore tout raidi.

— Le bureau du maire, que puis-je pour vous ? demanda-t-elle en pinçant le mamelon entre deux doigts.

Elle écouta un instant, puis elle tendit le combiné avec un petit haussement d'épaules et un air surpris.

— C'est pour toi.

Remo grommela puis il se leva et, toujours en pleine érection, il contourna le bureau pour se placer entre le meuble et Cynthia Hansen. Elle baissa les jambes pour lui permettre d'atteindre le téléphone mais les remonta vite sur le bureau pour enserrer Remo dans leur étau. Il prit le combiné et le coinça entre son cou et son épaule.

— Je vous écoute, dit-il puis, à deux mains, il souleva légèrement les genoux de Cynthia, et poussa pour renverser le fauteuil de manière que son bassin s'offre à lui.

Lentement, il se pencha sur elle.

— Écoutez voir, Barry, dit une voix au téléphone, nous savons ce que vous faites.

Remo avait pénétré et commençait à se balancer lentement, en avant et en arrière.

— Je parie cinq dollars que non, dit-il à la voix.

— Ah, ouais ? fit Johnny le Canard.

— Ouais, dit Remo.

— Ouais ? Eh bien, n'importe comment on sait tout sur vous, sauf qui vous paie le voyage.

— Si je vous le disais vous ne le croiriez pas, répliqua Remo en accélérant le mouvement et en pétrissant les seins de Cynthia.

— Ouais ? Et bien on a le Chinetoque. Alors qu'est-ce que vous dites de ça ?

— Dites-lui de vous faire du *chop suey*. Il le fait très bien mais attention à la sauce au soja. Il a une tendance à en faire trop et à forcer sur le piment ! dit Remo. Et ce fut terminé.

— Hé Barry ? Ça va pas ? s'inquiéta au téléphone Johnny le Canard.

— Si, maintenant ça va très bien, assura Remo, affalé sur Cynthia en attendant que cesse la sourde palpitation.

— Bon, alors si vous voulez revoir le Chinetoque, je vous conseille de causer.

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ?

— Quelqu'un va vous donner le mot de passe. Papillon. Quand ce quelqu'un dira ça, vous lui dites tout ce que vous savez. Ce que vous foutez ici et qui vous envoie et tout. Sans ça, vous reverrez jamais le Chinetoque.

Remo se retira et posa son cul nu sur la plaque de verre du bureau.

— Écoutez, mon vieux. Comment est-ce que je peux savoir que vous l'avez ?

— On l'a. On rigole pas.

— Je veux lui parler. Qu'est-ce qui me dit que vous ne l'avez pas déjà tué ?

Un instant de silence, et puis Johnny le Canard grogna :

— D'accord, le voilà. Mais pas de salades, hein ?... Hé, le Jaune. Ton patron veut te causer.

La voix chantante qui suivit était celle de Chiun et Remo, qui contemplait Cynthia Hansen, encore brûlante, encore avide, avait à prendre une décision difficile.

— Écoutez, Chiun. Est-ce qu'ils tiendront tous dans le congélateur ?... Et merde ! Fourrez-les dans la baignoire. Et bourrez-la de glace, je ne sais pas, moi !...

Johnny le Canard reprit l'appareil.

— Ça suffit. Voyez, gros malin, on l'a. C'est à vous de voir s'il vivra ou pas. Oubliez pas. C'est une personne qui dira « papillon ».

— Oui, d'accord, tout ce que vous voudrez, mon vieux. Mais faites quelque chose pour moi, vous voulez ? Dites au vieux d'employer assez de glace et de monter le climatiseur.

— Quoi ? fit Johnny le Canard.

— Écoutez, je ferai tout ce que vous voudrez. Mais faites ça pour moi, rien que ça, hein ? Dites-lui que je lui demande de ne pas lésiner sur la glace et de remonter le climatiseur. D'accord ? D'accord. Merci, mon vieux. Vous ne le regretterez pas.

Il raccrocha. Cynthia Hansen était allongée les yeux fermés, les mamelons au garde à vous, les jambes enserrant toujours Remo.

— Bon, dit-il, où en étais-je ?

— Tu peux commencer où tu veux, dit-elle.

Johnny le Canard raccrocha, l'air fort perplexe. Les flashes publicitaires étaient finis, les informations aussi ; l'interlude d'orgue avait pris fin et Lawrence Walters, psychiatre, s'apprêtait à débrouiller l'esprit embrouillé de Beverly Ransom, qui était bourrelée de remords parce qu'elle se sentait responsable de la mort de sa fille dans un accident de chemin de fer parce qu'elle avait insisté pour envoyer la petite en colonie de vacances, et tant qu'elle ne serait pas guérie, elle ne pourrait être une véritable épouse pour Royal Ransom, banquier milliardaire et principal commanditaire de la clinique psychiatrique du Dr Lawrence Walters. Chiun était de nouveau assis devant la télévision, l'œil rivé sur l'image grise fanée qu'estompait le rayon de soleil tombant sur le petit écran poussiéreux.

Le Canard le regarda.

— Écoute un peu, le Jaune.

Chiun leva une main pour réclamer le silence.

— Je te cause, dit Johnny le Canard.

Chiun l'ignora. Pops Smith n'aima pas cela.

C'était bien joli d'être vieux et Oriental, mais ils n'étaient pas là pour rigoler et ils avaient droit au respect.

Johnny le Canard fit un signe de tête à Pops Smith qui s'extirpa d'un fauteuil profond et contourna Chiun.

— Désolé, vieux bonhomme, mais nous ne sommes pas là pour rigoler, dit-il et il tourna le bouton de la télévision.

Cela lui coûta la faveur qu'il avait méritée tout à l'heure. Chiun se leva, pitoyablement petit et frêle, et se retourna, plus chagriné que fâché.

— Je ne sais pas ce qu'il racontait, dit Johnny le Canard, mais ton patron a dit comme ça que tu dois pas lésiner sur la glace et qu'il faut remonter le climatiseur.

— Pourquoi avez-vous éteint mon émission de télévision ? demanda Chiun.

— Parce que faut qu'on attende ici un coup de téléphone et on va pas attendre en écoutant toutes ces conneries, répliqua Johnny le Canard.

Si Pops Smith n'avait pas éteint la télévision, il aurait eu de quoi penser, de quoi se demander si un pauvre nègre maigre aurait pu faire autre chose avec son affaire de loterie plutôt que de s'incliner devant la puissance et le pouvoir de la Mafia. Pops Smith aurait eu l'occasion de penser qu'un seul homme, un pauvre homme insignifiant, pouvait être assez puissant après tout, et peut-être gagner, même avec peu de chances au départ.

Mais Pops Smith avait été l'instrument de l'interruption de la saga du Dr Lawrence Walters, et de son incessante lutte contre les problèmes millénaires de l'humanité, la superstition, l'ignorance et la maladie mentale. Ainsi le crâne de Pops Smith fut fracassé le premier, et jamais il ne put voir Johnny le Canard soulevé dans les airs et projeté de l'autre côté de la pièce sur la figure ahurie de Vinnie O'Boyle, et Pops n'eut jamais l'occasion d'entendre leurs os temporaux craquer sous la pression de deux index seulement. Jamais il ne put se dire que dans le fond il n'aurait pas dû céder son affaire à la Mafia parce que, finalement, elle n'était pas si puissante que ça.

Dans la mort, il ne pouvait voir, ni entendre penser aucune de ces choses. Il gisait les yeux ouverts mais sans rien voir, tandis que l'écran de télévision s'éclairait de nouveau et que le Dr Lawrence Walters disait que le complexe de culpabilité et l'hostilité refoulée étaient ce qu'il y avait de plus pernicieux pour lame humaine.

Quarante-cinq minutes plus tard, l'homme connu sous le nom de Remo Barry et Cynthia Hansen estimèrent qu'ils en avaient fait assez pour aujourd'hui.

— C'était quoi, ce coup de téléphone ? demanda-t-elle en ramassant son corsage transparent.

— Mets d'abord ta jupe, dit Remo, assis tout nu dans le fauteuil de cuir fauve du maire, tourné vers la rue pleine de Portoricains heureux, de snack-bars heureux et de disquaires heureux. J'ai toujours été assez porté sur les seins.

— Ne sois pas indélicat. Ce coup de téléphone ?

— Ça ? Quelques-uns des commerçants de drogue de cette ville retenaient mon domestique prisonnier. Ils ont dit qu'ils allaient le tuer si je ne racontais pas tout ce que je savais à quelqu'un qui me donnerait le mot de passe.

— Papillon, dit Cynthia Hansen.

— C'est ça. Tu écoutes aux portes ?

— Eh bien, et ton domestique ? Tu ne t'inquiètes pas ?

— Seulement pour le climatiseur. Je sais qu'il n'oubliera pas la glace, mais il aime la chaleur alors il risque d'oublier le climatiseur.

— Qu'est-ce que tu racontes, bon Dieu ? grommela Cynthia Hansen en finissant de boutonner sa jupe sur le devant, le mouvement faisant frémir ses jeunes seins. Il pourrait être mort, ou torturé !

Remo se tourna vers la pendule sur la cheminée de marbre.

— Il est deux heures. *Docteur des cœurs* vient de finir. Je devrais peut-être l'appeler.

Il prit le téléphone et forma un numéro. Au bout de quelques instants il sourit :

— Chiun ?... Ouais, comment ça va ? Est-ce que Vance Masterman a fini par régler cette question aujourd'hui ?... Ah ! qu'il est bête. Je suis navré pour vous. Écoutez, je crois que j'aimerais du homard, ce soir... Oui, vous savez comment je l'aime, avec la sauce au vin blanc... D'accord... D'accord... et, Chiun, n'oubliez pas le climatiseur.

Remo raccrocha et poussa un soupir de soulagement.

— Eh bien ! J'ai rudement bien fait de téléphoner. Il avait oublié le climatiseur.

Cynthia Hansen, médusée, boutonna sans un mot son corsage transparent.

CHAPITRE XII

Mais Remo ne dîna pas chez lui.

Cynthia Hansen proposa de le conduire au métro, mais tandis qu'ils roulaient dans sa Chevrolet noire de fonction, il regarda ses longues jambes nues manier habilement le frein et l'accélérateur, et puis il leva les yeux et s'aperçut qu'elle avait tourné le rétroviseur de manière à le contempler. Quand ils arrivèrent à la station de métro de Hudson Square, ils étaient de nouveau affamés l'un de l'autre et décidèrent de dîner ensemble chez elle.

Cynthia Hansen vivait seule dans un appartement de six pièces au dernier étage d'un petit immeuble qui était un des meilleurs de la ville. Il avait encore un portier et un ascenseur qui marchait, ce qui était rare à Hudson, et les ordures ne s'étaient amassées qu'une seule fois dans le sous-sol, jusqu'à ce que Cynthia Hansen lâche une nuée d'inspecteurs municipaux sur le bâtiment, submerge tout le monde de papier bleu et contraigne le propriétaire habitant Great Neck à faire enfin quelque chose de ces ordures.

L'appartement était un véritable labyrinthe, apparemment conçu par un architecte ivre, les pièces ne semblaient pas communiquer et durant les cinq premières minutes Remo se perdit trois fois en cherchant la salle de bains.

Cynthia avait un réfrigérateur bien garni, mais ils préférèrent dîner de salami et de fromage, que Remo, négligeant les couteaux, rompit avec ses mains.

Remo la prit dans la cuisine pendant qu'elle préparait le plateau ; il la prit sur le parquet du living-room parmi les peaux de salami et les croûtes de fromage ; il la prit sous la douche où ils se savonnaient, mutuellement autant que tendrement. De la cuisine au living-room et à la douche, ce fut une des plus grandes exhibitions de *coïtus interruptus* du siècle, et puis Remo le rendit non-interruptus en la secouant sur le dur matelas du lit à colonnes dans son immense chambre tapissée de papier-velours à rayures bleues.

Ensuite, alors qu'ils étaient allongés tout nus, côte à côte sur le dessus de lit de velours bleu, Remo se dit que puisqu'il semblait décidé

à baiser à mort autant rompre l'entraînement jusqu'au bout et se permettre une cigarette ; il se promet d'acheter du chewing-gum à la menthe avant de rentrer à New York, pour que Chiun ne sente pas qu'il avait fumé.

— Tu n'as jamais songé à entrer dans l'administration ? demanda Cynthia Hansen en soufflant des ronds de fumée au plafond.

— Depuis que je te connais, il me semble que je ne fais que ça.

— Je crois que je pourrais te trouver quelque chose d'intéressant. D'abord, combien gagnes-tu dans ton magazine idiot ?

— Les bonnes années, dans les huit, neuf mille.

— Je pourrais t'obtenir dix-huit mille dollars par an et tu n'aurais même pas à faire acte de présence.

— Pour être l'étalon royal ?

— Pour travailler pour moi. Faire ce que je te demande.

— Désolé. Je ne travaille pas pour les femmes. C'est dégradant.

— Tu n'es qu'un cochon de mâle chauvin, répliqua Cynthia Hansen. J'aimerais vraiment que tu y réfléchisses. Il n'y a pas beaucoup d'avenir dans ce que tu fais en ce moment.

— Quoi donc ?

— Tu sembles te balader en insultant les gens, en causant des ennuis et en exaspérant tout le monde.

— C'est ma nature, dit Remo.

Il s'efforça de souffler un rond de fumée mais échoua lamentablement. Irrité, il écrasa la cigarette dans un cendrier sur la table de chevet et puis il souleva distraitement une, petite photo dans un cadre doré.

— Ta mère ? demanda-t-il en regardant un couple souriant.

— Oui. Et mon père.

— C'est une très jolie femme. Tu lui ressembles, dit Remo et il parlait sincèrement parce que le maire Craig Hansen, à côté d'elle sur la photo, était beau, insipide et sans caractère ; il avait autant de personnalité qu'un disque de phono.

— Je sais, répondit Cynthia. C'est ce que tout le monde me dit.

Remo remit le cadre en place. Elle alluma une cigarette, ils la fumèrent à deux, et elle lui proposa encore une fois un emploi à la mairie.

— Tu crois que tu peux m'acheter, espèce de petite trafiquante d'héroïne, hein ? demanda-t-il.

Sur ce il se rhabilla, parce qu'il faisait nuit et qu'il était temps d'aller retrouver Chiun. Cynthia tenta de le retenir, lui offrit un emploi pour la troisième fois. Puis il plaqua un moment ses deux mains sur ses fesses nues, lui promit de la revoir le lendemain et Cynthia Hansen se prit à penser qu'il ne la reverrait jamais, ni elle ni personne d'autre.

En quoi elle se trompait.

Le crochet argenté de Gaetano Gasso allait et venait en scintillant. Il était absorbé par son napperon. Il essayait un nouveau point et c'était difficile de piquer le crochet dans la bonne boucle. Il s'était déjà trompé trois fois et commençait à perdre patience. Et quand Gaetano Gasso perdait patience, les gens avaient des raisons de s'inquiéter.

Il était assis tout seul devant un bureau nu dans le coin d'un entrepôt géant, un entrepôt absolument vide sauf pour une unique automobile. C'était la voiture de Gasso, une conduite intérieure Chevrolet 1968 qui avait jadis été une voiture de police. Il l'avait achetée à une vente aux enchères de véhicules municipaux et l'avait obtenue pour cinq dollars quand les ferrailleurs qui se rendaient normalement acquéreurs de ce genre de vieilles voitures pour vingt-cinq dollars furent tous frappés par une soudaine épidémie de trismus. Pour dix dollars de plus il avait fait remettre le moteur entièrement à neuf dans un bon garage de Secaucus ; pour dix dollars encore, deux gosses la lui avaient repeinte en jaune ; et pour vingt-cinq dollars il s'était trouvé un bon train de pneus. C'était pratique d'avoir un ami à la mairie.

Inutile d'insister, il ne parvenait pas à se concentrer sur son napperon. C'était ce journaliste. Ce foutu journaliste. Eh bien, dès ce soir il allait s'occuper de ce foutu journaliste, et cette perspective le fit sourire. Il commencerait par le travailler au corps, il découvrirait ce qu'il faisait réellement, en ville, et ce qui était arrivé à Johnny le Canard, O'Boyle et Pops, et puis il le tuerait. Il savourait d'avance ce moment ; il frotta ses énormes mains l'une contre l'autre. Ensuite, il pourrait faire son point correctement. Le crochet exigeait de la concentration. Ce Remo Barry allait payer cher le fait d'avoir troublé la concentration de Gaetano Gasso.

Une porte d'acier s'ouvrit sur le devant de l'entrepôt et Willie le Plombier Palumbo passa la tête à l'intérieur, en hésitant.

— Monsieur Gasso ? Monsieur Gasso ?

Gasso se leva derrière le bureau. Le Plombier le vit et s'écria :

— Nous vous l'avons trouvé, monsieur Gasso. Nous le tenons.

Et Willie le Plombier entra dans l'entrepôt suivi par un inconnu de taille et de corpulence moyennes, lequel était suivi par Steve Lillisio qui appuyait le canon d'un pistolet contre les reins de l'inconnu.

Willie le Plombier laissa passer les deux hommes, referma la porte à clef, puis se hâta pour reprendre la tête de la procession. Il sourit en s'approchant de Gasso qui avait contourné le bureau, espérant recevoir un sourire en échange. Rien.

— Nous l'avons, monsieur Gasso. Nous le tenons. Nous l'avons eu

facile. On l'a simplement ramassé dans la rue. On vous l'a trouvé.

Gasso l'ignore. Willie toussa. Quelque chose remonta dans sa bouche mais dans l'ignorance où il était de l'opinion de Mr Gasso sur les crachats, il ravala.

Gasso examinait l'homme du milieu. Remo Barry. Il n'avait pas l'air d'un type capable de causer autant d'ennuis. Remo Barry, pendant ce temps, examinait l'entrepôt, regardait tout autour de lui, le plafond, les murs, le sol. Finalement il se tourna vers Gasso.

— Comment veux-tu mourir ? demanda Gasso.

— Pourquoi est-ce que je voudrais mourir ? Mais je peux vous dire une chose, si vous continuez de me prendre comme ça par surprise, le choc me tuera. Vous voir là comme ça, il y a de quoi faire mourir de peur n'importe qui. Comment avez-vous fait pour vous faire pousser ces poils partout ? Question d'alimentation, peut-être, une certaine plante ? Hein ?

Willie le Plombier Palumbo et Steve Lillisio se taisaient. Ce n'était pas des façons de parler à Mr Gasso. Ils espéraient qu'il les laisserait partir. Ils ne voulaient pas assister à ce qui allait arriver à ce journaliste.

Le journaliste parlait toujours :

— Est-ce que le muséum d'Histoire Naturelle sait que vous êtes ici ? Ce ne serait pas chic de laisser Margaret Mead hors du coup. La dernière fois qu'on a découvert quelqu'un comme vous, c'était au fond d'une caverne. Comment se fait-il que vous n'ayez pas de poils sur les dents ? J'ai vu un truc une fois dans une vitrine qui vous ressemblait tout à fait, et j'aurais juré qu'il avait du poil sur les dents.

Mr Gasso allait parler. Sa bouche s'ouvrait et Willie le Plombier Palumbo espérait qu'il allait dire : « Ça va, Willie le Plombier. Rentre chez toi. Tu as fait un bon boulot alors maintenant rentre chez toi et laisse-moi seul avec cet emmerdeur. » Mais Mr Gasso s'adressa au journaliste.

— Je t'ai demandé comment tu voulais mourir.

Remo baissa les yeux sur le bureau et vit le napperon.

— Sans blague, du crochet, dit-il en prenant le crochet et la pelote de fil. C'est pas mal, dites-le. Vraiment c'est pas mal du tout. Continuez à vous entraîner et bientôt vous pourrez les vendre. C'est bien que des gens comme vous puissent gagner leur vie. Ils se sentent utiles, pas vrai ? Pas comme si on était un fardeau pour quelqu'un.

Il se pencha vers Gasso, et baissa la voix.

— Allez-vous me le dire. Comment est-ce que vous faites pousser tout ce poil ? Je ne le répéterai à personne. Ce n'est pas une moumoute, hein ? Non, une moumoute pour le corps entier, ce serait trop. Un espèce de gazon astral, peut-être ? Est-ce que ça vous fait mal aux genoux quand vous courez ? Est-ce que vous avez des genoux ?

C'est difficile à dire. Je vois que vous n'avez pas de poignets, mais je ne vois pas vos genoux. Si vous en avez.

Puis il se retourna vers Willie le Plombier.

— Allez, vous devez le savoir, vous. Est-ce que ce truc a des genoux ? C'est important, alors réfléchissez bien avant de répondre. Si ça n'a pas de genoux, c'est peut-être une nouvelle espèce. Vous pourriez gagner une fortune. Pensez-donc, la découverte d'une espèce nouvelle, inconnue !

Parmi toutes les choses que Willie ne voulait pas, celle qu'il voulait le moins était de se laisser entraîner dans une conversation avec ce cinglé. Encore une chose qu'il ne voulait pas, c'était d'exhiber ce qui pourrait ressembler à un sourire. Il ne voulait même pas avoir l'air d'avoir entendu. Alors son cerveau phosphora vite et il dit enfin :

— Ferme ta gueule. Monsieur Gasso t'a posé une question.

— Une question ? Ah ! oui, comment je veux mourir. Eh bien, les pistolets ça ôte tout le charme et avec les couteaux on risque d'être défiguré, dit-il à Mr Gasso. Et je ne voudrais pas que ça vous arrive, du moins pas avant que le muséum vienne vous examiner. Mais tout ce que vous choisirez me conviendra. La massue, peut-être ? Est-ce que votre espèce en est déjà à la massue ?

Willie le Plombier observa. Mr Gasso allait parler. Peut-être s'appropriait-il à renvoyer Willie le Plombier. La bouche de Gasso s'ouvrit mais encore une fois ce fut à Remo Barry qu'il s'adressa.

— La dernière fois qu'un mec m'a causé comme ça je lui ai arraché les bras. Après, il a plus plaisanté.

— Non, sans doute, dit Remo.

— Mais j'ai quelque chose de mieux pour toi.

— Ah ? Je me demande ce que ça peut-être... Je sais ! Vous allez me donner un napperon. Rien que pour moi. Ah ! dites, mon vieux, c'est vraiment gentil. Je sais le temps qu'il faut aux gens comme vous pour faire des trucs comme ça, essayer de coordonner vos doigts et tout, et croyez que j'apprécie sincèrement ce cadeau.

Gasso parla :

— Willie le Plombier, tu peux partir. Toi aussi, Lillisio. Willie, tu reviendras demain matin ramasser ce qui restera de lui et t'en débarrasser où tu voudras. Vous avez vu s'il était armé ?

— Oui, monsieur Gasso, répondit Willie le Plombier. Il porte rien.

— Bien. Allez-vous-en, maintenant. Ce clown va se mettre à causer et il va me dire qui l'envoie.

Willie le Plombier et Lillisio battirent le record du monde du vol trans-entrepôt. Quand la porte eut claqué sur eux, Gasso glissa une main dans sa poche et en retira une clef.

— Cette clef ouvre la porte. Si tu peux me la prendre, tu gagnes. Tu peux partir.

Il remit la clef dans sa poche. Remo lui répondit :

— Je ne vais pas vous la prendre. Vous allez me la donner.

— Pourquoi ? demanda Gasso.

— Pour que je fasse cesser la douleur.

Gasso s'élança. Ses bras gros comme des troncs d'arbre enlacèrent le torse de Remo, sous les bras.

— D'abord, je m'en vais t'apprendre le respect, mec, grogna Gasso. Et puis je vais t'ôter la peau comme on pèle une orange.

Il croisa ses mains dans le dos de Remo et serra. Il pratiqua un serrement cent pour cent garanti pour écraser les côtes et provoquer l'inconscience.

Remo porta ses propres mains dans son dos et encercla la partie des bras de Gasso qui, chez une personne normale, aurait été le poignet. Il se concentra sur ses mains et fit le vide dans son esprit de manière à ce que plus rien n'existe pour lui que ses mains, en se rappelant une des innombrables litanies de Chiun : « J'ai été créé Çiva l'implacable, la mort, le destructeur de mondes », puis il commença à écarter les bras de Gasso.

Les doigts de Gasso devinrent glissants et il les sentit se dénouer. Une main lâcha l'autre et elles se séparèrent. Cela n'était jamais arrivé. Il poussa un rugissement et tenta de refermer les bras mais cet avorton, ce Barry, le maintenait et lentement, comme une horrible machine, il les lui écartait. Les bras de Gasso étaient maintenant étendus des deux côtés et levés à hauteur des épaules, et cet avorton de Remo souriait et tirait. Gasso sentit céder les muscles de ses épaules. Ils se déchiraient et ses os se disloquaient. La douleur était atroce et Gasso hurla, un cri à glacer le sang qui se répercuta contre les murs et le plafond, enflé par sa propre intensité, et fut porté au-dehors où Willie le Plombier Palumbo refermait la portière de son Eldorado.

Willie le Plombier s'immobilisa un instant en entendant le cri, puis il claqua la portière. Il prit soin de bien choisir ses mots, parce qu'il ne savait pas si Lillisiso n'était pas le genre de type qui rapporte. Il dit simplement :

— Je plains un peu ce pauvre bougre. Mais il aurait pas dû se moquer de Mr Gasso.

Il démarra rapidement. Il ne voulait pas en entendre davantage. On lui avait dit de revenir dans la matinée pour débarrasser ce qui resterait et son estomac se révoltait à l'idée de ce qu'il trouverait.

Pauvre Remo Barry.

CHAPITRE XIII

Il y a deux cent six os dans le corps humain. C'était le genre d'information que Don Dominic Verillio se rappelait, et c'était dans une grande mesure la cause de sa réputation d'érudition et de culture, parmi le personnel inférieur de la Mafia.

Don Dominic pensait aussi avoir l'esprit logique. Comme il y avait deux cent six os dans le corps humain et comme Gaetano Gasso était, en dépit de son apparence, un être humain, il s'ensuivait tout naturellement que Gaetano Gasso avait également deux cent six os dans le corps.

Et chacun d'eux était brisé.

Don Dominic Verillio n'était pas un homme dévot. Il était vrai qu'il allait à la messe tous les dimanches et fêtes obligatoires, mais c'était pour lui un investissement commercial. En qualité de chef de la communauté, il devait vivre la vie de la communauté. Il devait craindre Dieu et se montrer dévot. Dans ses véritables entreprises de *capo mafioso*, il n'était pas mauvais que ses troupes le considèrent comme un homme dévot car cela compensait souvent quelque travail particulièrement horrible que Verillio, en tant que chef des chefs, serait obligé de faire, ou faire faire.

Donc, il n'était pas vraiment dévot. Mais à présent il faisait son signe de croix en contemplant le corps de celui qui avait été Gaetano Gasso.

Quinze heures plutôt, ce corps avait été une masse de muscles et maintenant on aurait cru de la gelée qui fondait lentement à l'intérieur d'une peau de saucisson à vague forme humaine. Il avait été pulvérisé, mis en bouillie.

Les bras étaient en croix mais non pas en formant des angles normaux. Ils étaient arrondis, en demi-cercles, ce qui n'était possible que si les os qui leur donnaient normalement leur rigidité étaient cassés. Cassés et recassés.

Tout comme les jambes et les côtes et la tête. Mais cela ne suffisait pas pour que Don Dominic fasse son signe de croix.

Au centre du front de Gasso, dressé comme une affreuse antenne,

il y avait un crochet argenté, enfoncé dans l'os, dans le cerveau, par une force que Don Dominic Verillio ne pouvait même pas imaginer. Mais cela encore n'était pas suffisant pour que Don Dominic éprouve le besoin de se signer.

Ce qui amenait Verillio à murmurer une prière à quelque dieu encore disponible et capable de se battre dans son camp, c'était ceci :

Gaetano Gasso était nu. Un napperon blanc, qu'il avait été en train de crocheter, avait été soigneusement étalé sur ses parties intimes.

Normalement, sa couleur blanche aurait vivement tranché sur le poil noir qui recouvrait le corps de Gasso de la tête aux pieds. Mais elle ne ressortait pas parce que le pelage de Gasso n'était plus noir. Les cheveux de sa tête, les poils de ses épaules, de son torse, de son ventre, de ses jambes, de ses bras étaient blancs. D'un blanc de neige.

Et, à cause de cela, Don Dominic Verillio se signa. Personne ne méritait de mourir de la sorte. Pas même Gaetano Gasso qui se spécialisait dans les morts horribles.

À côté de Verillio se tenait Willie le Plombier, qui avait découvert le corps ce matin-là et qui avait téléphoné à Verillio de venir à l'entrepôt. Willie le Plombier marmonnait et Verillio vit qu'il tripotait un chapelet et récitait des *ave*.

Il allait l'interrompre, dire à Willie le Plombier de se taire, mais il se ravisa. Il y avait d'abord cette histoire de Gasso. Et puis pas un mot des trois hommes envoyés la veille chez Remo Barry pour soutirer des renseignements au vieux chinois.

Qu'affrontaient-ils donc ? Willie avait peut-être raison de dire son chapelet.

Don Dominic pensait encore à cela en retournant au volant de sa Lincoln Continental vers le centre, où il avait ses bureaux dans l'immeuble de la Chambre de Commerce.

Il y pensait en roulant devant l'église Saint-Alexandre, une église catholique ancienne dont l'architecte avait dû vouloir proclamer quelque vérité profonde en construisant un temple byzantin.

En avisant un parcmètre, Verillio ralentit et se gara soigneusement. Il glissa dix *cents* dans le parcmètre et revint sur ses pas, jusqu'à l'église. À l'intérieur il faisait frais, un agréable contraste avec la chaleur qui écrasait la ville malgré l'heure matinale. Don Dominic Verillio s'assit tout au fond, s'agenouilla sur le prie-Dieu et contempla l'autel qu'il avait offert à l'église Saint-Alexandre en souvenir de sa mère.

La femme à moitié folle du vieux Pietro l'avait averti. Et n'avait-elle pas souvent raison ? N'avait-elle pas dit qu'il se marierait, et que sa femme mourrait ? Est-ce qu'elle n'avait pas été au courant de la fille dont personne ne savait rien ? Et maintenant, elle disait qu'il se

heurtait à un dieu. Était-ce possible ? Existait-il vraiment une chose comme Çiva l'implacable ?...

Il songea à Gasso en bouillie, devenu tout blanc, gisant sur le sol de l'entrepôt, et ses lèvres commencèrent machinalement à former les mots de son enfance.

— Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié...

Il contempla l'autel, son autel, en espérant que le vrai Dieu se rappelait ce don. Il essaya de se concentrer sur l'image du Christ, là-haut, mais il ne voyait que Gasso, et puis les visages de ses trois hommes disparus la veille...

— ... que votre volonté soit faite, sur la terre...

Votre volonté ? La volonté de qui ? Verillio pensa à une autre figure, celle de ce journaliste, Remo Barry, souriant et aux traits durs. Même s'il est un dieu, il n'est pas mon Dieu, et ce n'est pas bien qu'il soit ici. Quelle espèce de dieu pourrait-il être, d'abord ? Superstition de vieille folle.

Mais il y avait Gasso.

— ... notre pain quotidien et ne nous laissez pas...

Verillio fixa ses yeux sur le crucifix surmontant son autel. Jésus, vous m'entendez maintenant, *je ne suis peut-être pas des meilleurs, mais qu'est-ce que vous avez de mieux ? L'autel, la colonie de vacances, la moquette dans le couvent, c'est moi. Il y en a plus, Jésus, là d'où ça vient. Bien plus. C'est-à-dire... si je peux continuer. Mais il n'y aura rien, Seigneur, si ce nouveau mec prend la relève. S'il fait croire à tout le monde en cette connerie de dieu. Il n'y aura plus rien pour vous, seigneur.*

— ... mais délivrez-nous du mal...

Don Dominic Verillio regarda le crucifix, attendant un signe indiquant que son marché était accepté, mais il n'en vint pas.

Dans le fond de la nef, le révérend F.H. Maguire était debout et contemplait sa nouvelle église. Il avait été curé de quatre paroisses, chacune plus impressionnante que la précédente, et cette église-ci était magnifique. Étrange, pensa le père Maguire. Le monde extérieur considérait Hudson comme un repaire d'assassins de la Mafia, de bandits et de joueurs. C'était injuste.

Les gens de Hudson bâtissaient de superbes églises et les remplissaient les dimanches et jours de fête. Jusqu'à ce qu'on lui prouve le contraire, le père Maguire était prêt à les accueillir tels qu'ils étaient. Comme cet homme, là, au dernier rang. Manifestement, un homme influent. Qui allait probablement à l'église tous les jours. Le père Maguire essaya de jauger l'homme en l'examinant. Solide, stable, profondément religieux, mais soucieux. Oui, il y avait du souci dans ses yeux. Et ses lèvres remuaient, mais ne récitaient pas de prières rituelles. Il s'adressait directement à Dieu, et les gens inquiets font souvent cela.

Alors, Jésus, marché conclu ? Oui ou non ? Vous n'allez quand même pas jeter l'éponge et laisser quelqu'un d'autre s'installer, se faire passer pour vous ? C'est important, vous savez. Si vous n'êtes pas l'homme de la situation alors y a un tas d'argent qui va aller ailleurs. Des tas de veuves et d'orphelins et de pauvres gens vont en souffrir. À cause de vous. Alors décidez-vous, Jésus. J'ai pas toute la journée.

Le père Maguire hocha la tête en contemplant l'homme agenouillé au dernier rang. Ses lèvres ne cessaient de remuer et malgré la fraîcheur de la nef, il ruisselait de sueur. Il était agité. Visiblement, il discutait avec Dieu. Cela risquait d'être dangereux pour sa foi et pour son âme, si on le laissait continuer comme ça.

Le père F.H. Maguire était un activiste de Dieu. Il croyait aux journaux paroissiaux, aux cercles de bowling et aux sorties en groupe, mais uniquement comme des moyens en vue d'une fin, et non comme une fin. La fin, c'était les âmes torturées des êtres torturés, comme ce monsieur distingué du dernier rang.

Le père Maguire s'avança, se glissa entre les chaises pour s'agenouiller à côté de Verillio et croisa les mains sur le dossier de la chaise devant lui. Quand Verillio le regarda il lui sourit, se pencha vers lui et chuchota :

— Ne désespérez pas, monsieur. S'il lui arrive d'agir d'étrange façon, avec d'étranges instruments, Dieu accomplit l'œuvre de Dieu. Ce n'est pas à nous de chercher comment. Ce n'est pas à nous de comprendre toutes ses voies. Il nous suffit de savoir que quiconque accomplit l'œuvre de Dieu marche avec Jésus, dans le triomphe éternel, quelles que soient les forces alignées contre lui. L'homme bon écrasera le mauvais.

Et le père Maguire sourit derechef.

Verillio le regarda. Le père Maguire continua de sourire, alors Don Dominic se leva, passa devant le prêtre et marcha rapidement dans la travée. Avant d'arriver à la porte il se mit à courir et dévala les larges marches pour s'élancer sur le parvis.

Don Dominic Verillio se flattait de n'avoir jamais été stupide. Et en roulant vers son bureau il se le répéta. Quand les temps changeaient, Don Dominic changeait avec eux. Quand il était temps de frapper, il frappait. Mais maintenant il était temps de fuir. Il fuirait.

Il tapa impatiemment du pied dans l'ascenseur, pendant qu'il montait vers ses bureaux dans l'immeuble de la Chambre de Commerce, mais il s'efforça de paraître calme et souriant quand il dit bonjour à sa secrétaire.

— Je ne prendrai aucune communication pendant un moment, lui dit-il.

Dans son bureau, il écarta un tableau du mur. C'était une des toiles d'Eve Flynn. C'était une de ses raisons de fuir et de ne pas

mourir, parce qu'Eve Flynn présentait une vision de la vie qui méritait que l'on vive pour elle, alors il forma les trois chiffres de la combinaison et ouvrit son coffre-fort. Mais à l'intérieur il y avait un autre coffre à combinaison. Avant de l'ouvrir il retourna à son bureau et pressa le bouton qui coupait le courant électrique du coffre, et revint former la combinaison qui l'ouvrait.

Il souleva le couvercle de son attaché-case et commença à y transférer avec soin le contenu du coffre. Il y avait des papiers et de l'argent. Les papiers étaient plus importants parce qu'ils révélaient qui donnait des ordres à Verillio et cette personne devait être protégée à tout prix. À n'importe quel prix. Même s'il fallait affronter ce Çiva.

L'argent. Bien sûr, ce n'était jamais que de l'argent de poche, alors qu'il aurait pu mettre la main sur des millions. C'était quand même une bonne chose d'avoir un peu d'argent de poche sur soi, pensait Verillio en retirant des liasses de dix mille dollars pour les ranger dans son attaché-case.

Puis il referma le coffre et s'assit à son bureau. Il fouillait dans le tiroir du haut quand sa secrétaire ouvrit la porte en souriant.

— Monsieur Verillio, c'est encore ce type. Çiva. Destructeur des mondes. Ha ! ha ! Il dit que c'est important.

Verillio se tassa un peu sur son fauteuil de cuir.

— Priez-le d'attendre une minute, s'il vous plaît. Je vais le recevoir tout de suite.

Elle referma la porte et Verillio retira précipitamment les papiers de son attaché-case pour les jeter dans la corbeille d'une déchiqueteuse sous son bureau. Cet individu ne tirerait rien de Verillio. Don Dominic protégerait le Cerveau. Les papiers qu'il avait pris dans le coffre étaient maintenant en miettes, hachés menu sous le bureau. Don Dominic se sentait soulagé.

Dans le tiroir de droite du haut, il prit un pistolet de calibre 38 et vérifia le chargeur. Il était plein. Il le soupesa et sourit. Combien de temps, depuis qu'il avait tenu un pistolet dans sa main ? Depuis quand était-il au sommet et faisait-il manier les pistolets par d'autres ? Il avait l'impression de retrouver un vieil ami, lourd et mortel au creux de sa main.

Le pistolet avait souvent travaillé pour lui autrefois. Il allait encore le faire maintenant. Il essaya de se rappeler combien de gens il avait tués, mais le chiffre lui échappa car ce n'était même plus son passé. Il était comme la prostituée devenue star de cinéma qui oublie le bordel et fait table rase. Il avait oublié la violence. Mais elle avait toujours été là. Il arma le pistolet, son vieil ami, et attendit.

Bientôt, on frappa à la porte. Verillio se redressa, la porte s'ouvrit et Remo Barry apparut en disant :

— Verillio, j'ai pas l'éternité devant moi.

Verillio fut très soigneux et très précis comme il l'avait toujours été, et il leva soigneusement le pistolet, s'assura qu'il visait avec précision et pressa la détente. Il n'éprouva qu'un très bref instant d'inconfort tandis que le haut de son crâne éclatait et allait éclabousser le mur du fond de chair, d'os et de cartilages. Durant la fraction de seconde avant que tout s'arrête, il essaya de sourire à Remo et se dit : « Au nom du Père et... »

La secrétaire poussa un cri perçant et s'évanouit. Remo s'approcha du bureau. L'attaché-case était ouvert mais ne contenait que de l'argent. Il tâtonna sous le bureau ; les lames de la déchiqueteuses étaient encore chaudes. Verillio ne lui avait rien laissé.

Il considéra l'argent. Des liasses et des liasses, toutes de 10 000 dollars. Il essaya d'imaginer combien de doses cela représentait ; combien de vies détruites par la seringue qui gagnait cet argent pour Verillio ; il vit passer devant ses yeux un long défilé de drogués, des enfants, des mourants, des morts, et il n'éprouva plus aucune compassion pour le cadavre de Verillio au crâne éclaté. Il bourra ses poches de dollars. Puis il alla ranimer la secrétaire et lui dit qu'elle ferait bien d'appeler la police. Et il s'en alla.

En bas, Remo se demanda si tout était fini. Est-ce que la mort de Verillio mettait un terme à l'affaire ? Il ne le pensait pas. Il y avait encore une montagne d'héroïne qui traînait quelque part et tant qu'elle serait là des hommes chercheraient à la vendre. Ils se battraient pour elle ; ils tueraient pour elle ; et on aurait besoin de Remo Williams, l'implacable.

Remo partit à pied en réfléchissant, et derrière lui, il entendit le hululement des sirènes se précipitant, sans aucun doute, vers le bureau de Verillio. Il continua de marcher et se trouva bientôt devant une église, une très belle église. Cédant à une impulsion, il y entra.

L'église était aussi belle et aussi ornée à l'intérieur qu'à l'extérieur. Les chaises étaient en bois sculpté et l'autel admirable, célébrant la vie de Jésus et de Dieu. Remo sentait l'amour et l'adoration dans l'atmosphère, et il songea qu'il était bon pour les hommes d'avoir des dieux à aimer. Il tâta ses poches pleines d'argent, avisa un prêtre assez jeune et déjà un peu chauve, debout dans le fond, alors il s'approcha de lui, tira les liasses de ses poches, les déposa sur le dessus d'un tronc et dit :

— Pour vous, mon père. Pour poursuivre l'œuvre de Dieu.

Remo tourna les talons et s'en alla, et le père Maguire sourit. Il s'était attendu à un signe de Dieu.

CHAPITRE XIV

Cependant, la marchandise roulait. Dix livres arrivèrent à Kansas City et Russo la Graisse baissa le prix pour commencer à démolir la concurrence. Il y en aurait bien assez qui arriverait encore.

Quelques livres aussi aboutirent à Vegas, dans les casinos du centre et les bordels de la périphérie, et le bruit commença à courir : les prix baissent. Les revendeurs indépendants captèrent la rumeur et se mirent à combiner pour se mettre en cheville avec l'homme qui contrôlait les ventes.

Et les mêmes bruits arrivaient de St. Louis, de Philly, d'Atlanta et de Chicago. La drogue arrivait. Ce n'était encore qu'un petit ruisseau... quelques livres... probablement transportées dans des voitures particulières... mais elle arrivait.

Le ruisseau se transformerait en rivière, en fleuve, en raz de marée, et quand elle serait coupée et distribuée dans toutes les grandes villes d'Amérique ce serait la grande défonce, et l'Amérique aurait raté l'occasion de briser les reins au trafic de drogue.

Les alliés de l'Amérique étaient maintenant furieux. La France avait voulu s'occuper de ça et déplorait aigrement que l'Amérique eût manqué son coup. La Grande-Bretagne et le Japon maugréaient aussi. Ce qui se passait en Amérique se passait aussi là-bas. Ils voulaient anéantir les transporteurs de stupéfiants. Si l'Amérique en était incapable, eh bien, ils auraient recours à leurs propres moyens.

Il était midi. Remo était rentré à son appartement de New York et appelant Smith au téléphone brouillé.

— Verillio est mort, annonça-t-il.

Smith s'en moquait éperdument.

— Vous avez trouvé l'héroïne ?

— Pas encore.

— Pas encore ? Qu'est-ce que vous attendez ?

— J'attends que vous et tous vos détecteurs de bandes dessinées la trouvent.

— Ne soyez pas insolent. La marchandise fuit. Nous ne savons pas comment, ce ne sont encore que de petites quantités. Mais nous

devons découvrir la principale source d'approvisionnement.

— Est-ce que la mort de Verillio ne va pas y mettre fin ?

— Réfléchissez. Ça l'arrêtera pendant cinq minutes et puis quelqu'un d'autre prendra la relève. Vous devez trouver la drogue. Et vite. Vous devez agir vite.

— Merci du conseil.

— Essayez de le suivre pour changer.

Ce fut une course mais Smith raccrocha le premier. Marquons-lui un point.

Remo regarda autour de lui. Sur le canapé, il y avait l'énorme paquet de matériel qu'il avait acheté en venant, dans un magasin d'articles de sport. Chiun s'était appliqué à l'ignorer depuis que Remo était de retour. Chiun était encore fâché parce que Remo n'était pas rentré la veille pour dîner, alors qu'il lui avait fait tout spécialement du homard.

Chiun était assis par terre et regardait Myron Brisbane, psychiatre de choc.

— Chiun, dit Remo, il faut que vous me donniez un coup de main, avec ces cadavres. La Salle de bains devient dégoûtante, même avec la glace.

Chiun, sans quitter des yeux le petit écran, marmonna vaguement quelque chose, où Remo crut deviner « mes artères... la fatigue ».

— Allez, Chiun, enfin quoi, bon Dieu !

— Je suis trop vieux pour ce genre de choses.

— Vous n'étiez pas trop vieux pour les tuer !

— Chut, fit Chiun en portant un doigt à ses lèvres, l'œil rivé sur la télévision.

Remo marmonna divers propos bien sentis sur la fourberie des Orientaux en général et des Coréens en particulier, prit le lourd paquet et le porta dans la salle de bains. Il ne vit pas Chiun tirer la langue dans son dos.

Dans la salle de bains, Remo considéra les trois cadavres serrés dans la baignoire, de la glace pilée bien tassée autour d'eux.

Avec un grognement furieux, il laissa tomber son paquet et cassa la solide ficelle qui l'entourait. De l'épais papier kraft, il extirpa trois sacs de marin et trois combinaisons de plongée.

Il arracha un premier corps du groupe et le fit tomber sur le carrelage, puis il enfila le pantalon de caoutchouc noir, à grand peine, par-dessus les vêtements du mort. Ensuite, ce fut au tour du justaucorps à manches longues. Il l'agrafa et fit glisser les fermetures des deux parties de la combinaison. Enfin il coiffa le cadavre d'un casque de caoutchouc, le chaussa de bottillons de même et fourra le corps dans un des sacs, qu'il ferma au cadenas.

Il répéta la même opération pour les deux autres cadavres. Quand

il eut fini, le carrelage bleu était inondé de glace fondue, mais les corps étaient bien à l'abri dans les grands sacs de toile kaki.

Il les accota contre le lavabo et retourna dans le living-room.

— Vous allez m'aider à les porter ? demanda-t-il à Chiun.

Chiun fit semblant de dormir. Remo comprit qu'il était battu.

— La prochaine fois que vous tuerez des gens, vous vous débarrasserez des corps vous-même. Je ne veux même plus vous connaître.

Les yeux de Chiun restèrent fermés, alors Remo déclara :

— Un homme qui dort ne peut pas regarder la télévision. Inutile de gaspiller de l'électricité.

Et il alla éteindre le poste.

Il retourna dans la salle de bains. Il hissa un des sacs sur son épaule, en parfait équilibre, puis saisit les deux autres par leur poignée centrale, se redressa et traversa le living-room où la télévision était rallumée.

Le truc, c'était le mouvement, et Remo balançait imperceptiblement les deux sacs qu'il avait à la main et celui de son épaule. Il les maintint ainsi perpétuellement en mouvement pour qu'ils ne puissent jamais devenir des poids morts et qu'il n'ait pas à sentir leurs trois cents kilos.

En bas, le portier lui jeta un coup d'œil désapprobateur, mais héla un taxi. Le chauffeur ne fit aucun geste pour aider son client à porter ses drôles de bagages, alors le client les jeta lui-même sur le siège arrière.

— Aéroport Kennedy, dit-il.

Le chauffeur maugréa un peu parce que, question pourboire, il ne s'y retrouvait pas tellement avec les longues courses, il préférait les petites. En chemin, il fit part à son client de sa philosophie de la bonne vie, à savoir que le monde serait très bien s'il n'y avait pas les juifs, les ritals, les espingouins, les nègres et les polaks, *vous êtes pas juif ou italien, dites, monsieur ?* C'était les gens inférieurs qui vous faisaient un monde inférieur et, la paresse de tous ces individus dépassait toute imagination.

Il s'arrêta comme on le lui demandait devant les bureaux des Eastern Airlines et ne fit pas le moindre effort pour aider son client, qui ne prit qu'un des sacs et le pria d'attendre. Il le suivit des yeux par la vitre. À l'intérieur, son client prit un billet et enregistra son sac de marin, puis il revint et remonta dans le taxi. Ils allèrent jusqu'aux bureaux de la National Airline, qui n'étaient pas très loin, et cela ne donna pas le temps au chauffeur de s'étendre sur la paresse de la plupart des races sauf la sienne : ils étaient déjà arrivés. Encore une fois le client traîna lui-même un des sacs et entra, prit un billet qu'il paya en espèces, enregistra le bagage et revint.

Prochain arrêt, la T.W.A. Le client prit le troisième sac, alla prendre un billet et enregistra le sac de marin. Le chauffeur tourna la tête un instant et quand il regarda de nouveau, le client n'était plus là. Il attendit et comme le client ne revenait pas, il descendit de son taxi. Il ne le vit pas sur le trottoir et il ne le vit nulle part dans le salon d'attente de la T.W.A., alors, maudissant tous les juifs, les ritals et espingouins, il entra et demanda à l'employé où était passé l'homme au sac de marin.

— Ah ! vous voulez dire Mr Gonzalès, répondit le jeune homme en consultant une fiche. Il a dû se dépêcher pour prendre son avion pour Porto Rico. Il a dit que si vous veniez, je devais vous dire qu'il vous retrouverait la prochaine fois.

Mais l'homme momentanément connu sous le nom de Mr Gonzalès n'était pas en route vers Porto Rico. Il était assis sur un des petits strapontins d'un hélicoptère qui volait vers l'aéroport de Newark.

Le sac de marin appartenant à Mr Gonzalès était chargé en ce moment même dans la soute de l'avion de San Juan. Et un autre sac identique, mais appartenant à Mr Aronowitz, était chargé dans la soute de l'avion d'Anchorage, Alaska. Et le troisième sac de marin, propriété de Mr Botticelli, était déjà à bord de l'avion de Chicago.

Mais à San Juan, à Anchorage et à Chicago aucun Mr Gonzalès, Aronowitz ou Botticelli ne viendrait réclamer son bagage. Les sacs attendraient dans l'aérogare pendant quelques jours, peut-être même une semaine, et puis l'odeur commencerait à filtrer à travers les combinaisons de caoutchouc et la police de trois villes aurait un mystère d'aéroport sur les bras.

Cela ferait certainement du remue-ménage, mais tout ce qui le concernait présentement serait certainement fini d'ici là, pensait Remo Williams, actuellement Remo Barry (et parfois Mr Gonzalès, Mr Aronowitz et Mr Botticelli). L'hélicoptère survolait des prairies et descendait pour atterrir sur l'aéroport de Newark.

CHAPITRE XV

Les Pompes Funèbres Conwell étaient situées dans une petite rue transversale de Hudson, derrière un supermarché, dans une vieille bâtisse de bois datant de la révolution, et dans la cour il y avait un chêne géant sous lequel George Washington avait un jour tenu un conseil de guerre.

La maison Conwell était très bourgeoise, très distinguée, très vieille-Amérique, et l'on n'aimait guère y enterrer le premier Italien venu. Mais Dominic Verillio, naturellement, c'était une autre affaire. Voyons, Mr Verillio n'était pas vraiment Italien, n'est-ce pas, ni même catholique d'ailleurs.

C'était un ami du maire, pensez ; il faisait partie de la Société du Muséum, il donnait aux bonnes œuvres, il s'occupait de l'action sociale et civique. Ce n'était qu'un accident de naissance qui lui avait valu ce nom italien. Pour se suicider le pauvre homme avait dû souffrir abominablement de tension et de surmenage – un surmenage pour le bien de la ville, on pouvait en être sûr – donc un service funèbre pouvait avoir lieu chez Conwell. Un coup de téléphone de la mairie avait bien souligné qu'il devait avoir lieu immédiatement, le jour même, et les obsèques le lendemain.

Il y avait donc eu dans l'après-midi une cérémonie privée et des hommes en voiture, des hommes au visage dur dans de grandes voitures noires étaient passés pendant tout l'après-midi dans la chapelle ardente. Ils avaient fait une gémflexion devant le cercueil plombé contenant le corps de Dominic Verillio. Ils s'étaient signés et ils étaient partis. Nombre d'entre eux se demandaient ce qu'était devenu leur acompte pour l'héroïne.

Les mêmes hommes avaient envoyé des fleurs, et les fleurs avaient empli non seulement la petite chapelle de Dominic Verillio, mais tout le rez-de-chaussée de la maison Conwell. Il y avait aussi des gerbes et des couronnes sur le perron et il ne cessait d'en arriver de tous les coins du pays.

Pietro Scubisci laissa son sac de poivrons dans la voiture quand il vint dire un dernier adieu à Don Dominic. Ce n'était plus du tout

comme au bon vieux temps. Au bon vieux temps, ils seraient tous restés à la maison de Pompes Funèbres. Ils se seraient occupés de tout. Ils auraient loué des hôtels entiers, pour que tous ceux qui voulaient accompagner Don Dominic à sa dernière demeure puissent être logés.

Mais aujourd'hui, soupira Pietro, c'était impossible. Les fédéraux avec leurs caméras, leurs micros et leurs agents grouillaient dans tous les coins, alors on ne pouvait que passer un instant et ensuite il fallait repartir. Le monde changeait. C'était probablement une bonne idée de précipiter les obsèques avant que les fédéraux puissent asticoter ceux qui venaient.

Malgré tout, cela aurait été bien de pouvoir envoyer Don Dominic entre les mains de Dieu avec toute la pompe requise. Il ne faisait pas de doute qu'il allait auprès de Dieu. La propre femme de Pietro n'avait-elle pas dit que Don Dominic « allait *contre* un dieu » ? Elle avait sûrement voulu dire qu'il « allait *vers* Dieu », simple lapsus.

Pietro Scubisci fit une gémulation devant le cercueil en écrasant une larme. Don Dominic Verillio était veuf et quoi qu'ait pu dire Angela il n'avait pas d'enfants, aussi Pietro n'avait à saluer personne. Cependant, à cause de son chagrin évident, il alla dire au revoir à une belle jeune femme debout dans le fond de la chapelle. Elle avait le genre de visage dont rêvaient les Étrusques et ses traits lui semblaient vaguement familiers.

Elle pleurait et quand Pietro Scubisci lui tapota gentiment l'épaule, elle murmura :

— Grazie, Don Pietro.

Il la regarda avec plus d'attention, mais ne put se rappeler où il avait vu ce visage. Puis il remonta dans sa voiture, dit à son chauffeur de prendre en vitesse la route d'Atlantic City, où il devait se tenir une conférence pour élire un nouveau chef, et Pietro pensait avoir des chances. Mais qui avait l'héroïne ?

Scubisci et les autres mafiosi étaient passés dans l'après-midi, mais le soir il y eut une cérémonie plus ou moins publique. Le maire Hansen était là, l'air digne et stupide, avec sa fille Cynthia qui paraissait sincèrement peinée, et sa mère, une femme brune dont peu de personnes savaient qu'elle avait une fâcheuse tendance à boire. Elle sanglotait sans retenue. Il y avait le chef de la police Dugan parce que, après tout, Verillio était le plus généreux donateur des œuvres de la police, et il y avait Horgan, le rédacteur en chef, et le Très Révérend Mgr Joseph Antoni. Et puis, dans le fond, il y avait Remo Williams, qui était assis et qui observait la foule.

Mgr Antoni avait révisé son discours de Columbus Day pour cette occasion. Il parla de Michel Ange et de Léonard de Vinci, de Christophe Colomb et d'Enrico Fermi. Il parla de Verdi, de Caruso, du pape Jean XXIII et de Frank Sinatra. Il déclara que dans cette panoplie

de grandeur, de service à l'humanité, de progrès et de beauté, Dominic Verillio avait sûrement sa place, en compagnie de ces grandes âmes qui, comme lui, s'élevaient contre l'exploitation à des fins sensationnelles de la réputation surfaite d'une poignée de gangsters et que c'était d'ailleurs un blasphème contre le peuple italien de croire qu'ils existaient réellement. En disant cela, il jeta un regard noir vers Horgan, qui avait lui-même écrit une longue et complexe nécrologie de Verillio, avec des allusions au mystère de sa vie et dans laquelle il laissait clairement apparaître ses opinions sans toutefois jamais les exprimer.

De sa chaise, dans le fond de la petite salle étouffante, Remo les observait tous. Le maire, assis très droit, puisant dans son petit répertoire d'expressions : colonne *a* pour les yeux ; colonne *b* pour la bouche, passant tour à tour de l'air respectueux, à l'air pensif, chagriné, contemplatif et de nouveau respectueux.

Remo l'observa attentivement. C'était la première fois qu'il le voyait, puisque Cynthia semblait bien résolue à les tenir éloignés l'un de l'autre, et Remo éprouva cette frustration qui vous vient souvent, devant des personnages publics. Il faut beaucoup creuser pour découvrir ce qui se passe sous la façade, et bien souvent on découvre qu'il ne se passe rien. Le visage privé est aussi stupide que le visage public.

Malgré tout, il pouvait avoir l'héroïne. Remo se dit qu'il lui faudrait chercher de ce côté.

Et puis il y avait Mrs Hansen, une femme au type italien d'une réelle beauté, mais ayant manifestement déjà fait un bon bout de chemin vers l'alcoolisme. Elle était extrêmement soignée, élégante, mais il y avait des petits signes révélateurs. Le léger tremblement des mains, le déplacement des pieds, le regard un peu hagard. Elle était plongée dans une douleur personnelle que son mari ne voyait pas ou ne comprenait pas. Mais elle pleurait sans discontinuer. Elle avait vraiment perdu quelque chose, avec la mort de Verillio.

Cynthia était là aussi. Elle avait été là toute la journée, endeuillée aussi et rapprochée de sa mère par le chagrin. Elle ne regardait pas Remo. Peut-être ne le voyait-elle même pas, mais il la contemplait, sentait son désir s'éveiller et se demandait ce qu'elle faisait ensuite.

Horgan était un sphinx, assis au premier rang, près du chef de la police, il bavardait, souriait souvent ; Dugan et lui étaient les deux hommes suffisamment civilisés pour s'amuser à un enterrement.

Il y avait d'autres gens que Remo ne connaissait pas. Il examina leur figure et ne put rien en tirer sur leurs rapports avec Verillio. Alors il se pencha vers son voisin et demanda, assez fort :

— Il s'est suicidé, n'est-ce pas ? Comment peut-on l'enterrer religieusement ? Qu'est-ce que ce prêtre fait là ? Est-ce que le suicide

n'est pas un péché ? Il va aller tout droit en enfer, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que ça signifie, tout ça ?

Il observa attentivement... vit le choc sur la figure de Mrs Hansen et la stupeur idiote sur celle de son mari, vit la haine et la colère chez Cynthia, et l'air scandalisé du rédacteur en chef et de Dugan.

Et puis une autre figure apparut dans la salle et cette figure toussait. C'était Willie le Plombier Palumbo. Il resta dans le fond et regarda autour de lui. Ses yeux croisèrent ceux de Remo, qui lui sourit. Willie le Plombier se détourna et s'en alla précipitamment avant qu'on puisse remarquer la tache sombre sur le devant de son pantalon.

Quelqu'un, dans cette salle, était au courant de l'héroïne, mais qui ? À Remo de le trouver.

Willie le Plombier l'avait déjà découvert. Et ça ne le surprenait pas outre mesure. À dire vrai, il ne savait pas encore où se trouvait l'héroïne, mais ça ne tarderait pas. En attendant, il savait maintenant qui était le patron, et aussi que ce serait du nougat pour Willie Palumbo.

Il avait déjà accompli sa première mission, en faisant savoir aux mafiosi d'Atlantic City que la drogue continuait d'être transportée et que, désormais, les mafiosi de tout le pays devraient traiter avec lui. Il ne serait pas le chef des chefs. Il ne se faisait pas d'illusions. Mais il serait l'homme qui détenait la clef de l'héroïne et c'était tout aussi bien. Des millions de dollars lui tomberaient dans les poches. Des millions. Des voitures neuves. Tout ce qu'il voudrait.

Mais d'abord, il devait s'assurer qu'il aurait l'occasion d'en profiter. Cela signifiait qu'il fallait s'occuper de Remo Barry.

Willie le Plombier entra dans une cabine publique près de la maison Conwell et forma un numéro de téléphone. Il écouta longuement la sonnerie, en maudissant l'inconfortable humidité de son pantalon et, finalement, on lui répondit.

— Police de Hudson, dit une voix de femme.

— Passez-moi le poste 235, dit Willie le Plombier en rendant grâce au Ciel de ne pas avoir à signaler un incendie, parce que le monde entier aurait pu brûler avant qu'on réponde au téléphone.

Un peu plus tard, Remo attendait dans le parking, derrière les Pompes Funèbres, à côté de la voiture qu'il avait louée à l'aéroport de Newark et guettait Cynthia Hansen, dont la Chevrolet noire de fonction était encore là.

Une Chevrolet verte contenant trois hommes avança lentement dans l'étroite allée du parking et s'arrêta devant Remo.

Le conducteur baissa sa vitre et le dévisagea. S'il avait porté une enseigne de néon disant *flic* il n'aurait pas été plus voyant.

— Vous vous appelez Remo ? demanda-t-il.

Remo acquiesça.

— J'ai un message pour vous.

L'homme était trapu, grisonnant, avec une figure figée dans un sourire perpétuel.

— Ah ? fit Remo. Quel message ?

Il avança plus près de la voiture, en feignant de ne pas voir l'homme assis à l'arrière tendre la main vers la poignée de la portière.

Soudain Remo se retrouva avec le pistolet du conducteur sous le nez, l'homme de l'arrière était à côté de lui et lui tâta les poches d'une main experte en appuyant son propre pistolet sur sa nuque. Il poussa Remo dans la voiture et garda le pistolet braqué tandis que le conducteur accélérât. Au moment où la voiture sortait du parking, Remo vit le maire Hansen, sa femme et sa fille descendre lentement les marches du perron de la maison funèbre, mais eux ne le virent pas.

— Quel est le message ? demanda encore une fois Remo au cou épais du conducteur.

— Vous le saurez toujours assez tôt, répondit l'homme avec un gros rire. C'est pas vrai ? Il va comprendre le message.

Il tourna à droite dans l'artère principale, un peu plus loin il prit à gauche et roula tout droit vers l'Hudson, vers les docks délabrés où des péniches pourrissantes se disputaient l'eau sale avec des piliers rouillés.

Ils s'engagèrent sur une vieille jetée de ciment contre laquelle était amarrée la carcasse de fer d'un bateau qui avait été ravagé par le feu quelques mois plus tôt et qui attendait une remise en état.

La jetée était sombre et déserte et, à part quelques rats, ils étaient seuls.

Le policier assis à l'arrière avec Remo lui enfonça son pistolet dans les côtes.

— Descends, patate.

Remo se laissa pousser dans le bateau par une passerelle en bois, continuant jusqu'à la timonerie où le flic qui le suivait le plaqua brutalement contre la paroi du fond.

Remo se retourna et fit face aux trois flics.

— Qu'est-ce que ça veut dire, les gars ?

— T'as causé des tas d'ennuis, gronda le conducteur.

— Je ne suis qu'un journaliste. J'essaie de me documenter pour un article, protesta Remo.

— Garde tes conneries pour ceux qui y croient. On veut savoir qui t'envoie. Une simple question. On ne demande qu'une simple réponse.

— Je ne cesse de le répéter. *L'Intelligentsia Annual*. Le magazine pour lequel je travaille.

— Qu'est-ce que t'es ? Leur expert en stupéfiants ? C'est plutôt

marrant, pour ce genre de magazine.

— C'est un simple reportage qu'on m'a confié. Je fais ce qu'on me dit de faire.

— Nous aussi, alors je tiens à ce que tu saches que ça n'a rien de personnel.

Il ouvrit un placard dans la timonerie et y prit une torche à acétylène. Il pompa deux ou trois fois, puis il l'alluma avec son briquet. La flamme jaillit en sifflant, bleue, faible, et il la posa par terre.

— Ça va, les gars, attrapez-le.

Il dégaina son pistolet et les deux autres rengainèrent les leurs. Puis ils avancèrent sur Remo qui recula autant qu'il le put.

Chacun lui empoigna un bras et rigola quand il se débattit. Pas la moindre chance, pensaient-ils, mais tout de même, le client était persévérant et il les traîna un peu et ils se trouvèrent plus près de l'homme armé qu'ils n'auraient dû mais, pas de pot, ils le tenaient bien.

Et puis ils ne le tenaient plus et chacun sentit un craquement vif à la tempe et le conducteur qui braquait son pistolet sur le trio vit son arme arrachée à sa main s'envoler par la porte béante. Quelques secondes plus tard, elle toucha l'eau très loin au-dessous avec un plouf, et Remo avait la torche en main et augmentait le débit.

Derrière Remo, les deux autres policiers étaient inanimés, ou morts. Bref, ils étaient à terre et inertes, et maintenant Remo bloquait la porte.

La flamme de la torche siffla de plus belle et jaunit quand Remo accrut l'intensité.

— C'est bon, inspecteur, maintenant nous allons causer.

Le flic regarda anxieusement autour de lui. Il n'y avait aucune issue. Et ses hommes n'avaient toujours pas bougé. Ils devaient être morts. Il se demanda s'il ne pourrait pas s'approcher d'eux mine de rien pour prendre un pistolet.

Ce fut Remo qui s'approcha des deux hommes.

— On va commencer par les questions faciles, dit-il. Que savez-vous des camions *Océan Wheel* ?

— Rien du tout, répliqua le policier.

Il allait ajouter « je n'en ai jamais entendu parler » mais ne put jamais articuler ces mots parce que sa bouche était trop occupée à pousser des hurlements tandis que la torche à acétylène lui calcinait le dos de la main.

— On va remettre ça, dit Remo. Cette réponse n'est pas raisonnable.

— Je... J'en ai vu une fois, bredouilla le policier. Qui venaient du môle. La seule fois où j'en ai vu. Mais ils ont disparu, quelque part, en

sortant de la ville. Nous les avons cherchés, mais personne ne savait où ils étaient passés.

Remo fit encore monter la flamme.

— Qui vous donne des ordres ?

— C'était Gasso.

— Gasso est mort.

— Je sais. Maintenant c'est Willie le Plombier. Il nous a téléphoné ce soir. Il nous a dit de nous emparer de vous.

— Qui est son patron ?

— Verillio.

— Verillio est mort. Qui est le nouveau patron de Willie le Plombier ?

— Je ne sais pas, répondit le flic et il ferma les yeux quand la torche s'approcha de sa main. Quelqu'un de la mairie. Ça a toujours été quelqu'un à la mairie.

— Pas le chef de la police ? Pas Dugan ?

— Non, il est honnête. Tout ce qu'il a, c'est les loteries et la prostitution, répondit le policier et Remo comprit qu'il disait la vérité.

— Et le maire ? Hansen ?

— Je ne sais pas. Je n'en sais rien.

Et, encore une fois, Remo fut certain qu'il ne mentait pas.

— Écoutez, dit le policier, accordez-moi une chance. Laissez-moi travailler avec vous. Je trouverai qui dirige tout ça. Je peux vous aider. Vous avez besoin d'un type comme moi, qui a de l'expérience.

Plein d'espoir, il regardait Remo, mais Remo resta impassible et le flic devina que sa proposition allait être refusée, alors il fit la seule chose qui lui restait à faire. Il se jeta sur ses deux hommes inertes, pour essayer de dégainer un de leurs pistolets. Ses doigts se refermèrent sur une crosse, et puis sa main ne fonctionna plus. Il leva les yeux, juste à temps pour voir le tranchant d'une main s'abattre sur sa figure et puis il ne sentit plus rien après que tous ses os faciaux eurent été fracassés.

Remo considéra les trois morts gisant dans la timonerie et pendant quelques instants il se dégoûta lui-même. Et puis il pensa à la photo de la jeune droguée, regarda de nouveau les trois flics morts qui avaient joué leur rôle dans la protection de ce genre de trafic et se sentit bouillonner de rage. Alors il fit une chose qu'il ne faisait jamais. De la publicité.

Le pauvre Skoritch, au moins, était mort victime du devoir. Il avait eu droit aux honneurs de la police. Sa famille pouvait se consoler avec ça... Mais ces trois porcs... Remo allait s'assurer qu'il n'y aurait pas de fanfare ni d'enterrement de première classe pour eux.

Quand le soleil se leva le lendemain matin, la carcasse noire du bateau se détachait en silhouette contre les premiers feux du jour. Le

soleil monta dans le ciel, le bateau commença à prendre forme, et les ouvriers matinaux des docks ne lui accordèrent pas un regard. Mais un peu plus tard, quelques dockers se tournèrent de ce côté, distraitemment, et puis ils virent l'ancre et ils sursautèrent. Et regardèrent encore. Alors certains se signèrent parce que, accrochés aux pattes de l'ancre, les pointes émoussées leur traversant le corps, se balançaient trois policiers. Tout ce qu'il y a de plus morts.

CHAPITRE XVI

Myron Horowitz était amoureux. Non seulement sa petite amie était la plus belle du monde, mais elle allait faire sa fortune, une fortune que personne, à Pelham Parkway, ne pourrait comprendre.

N'avait-elle pas construit pour lui cette nouvelle usine de produits pharmaceutiques ? Unique au monde, probablement. Entièrement automatique. Elle n'avait besoin que d'une personne pour la faire marcher, et il était cette personne, lui, Myron Horowitz, université de Rutgers 1968, diplômé de pharmacie. Rien que lui et personne d'autre, à part naturellement le concierge qu'il avait renvoyé chez lui ce soir, et une petite société qui s'occupait de sa comptabilité.

Il supposait que c'était pour affaires qu'elle l'avait prié de l'attendre ce soir à l'usine. Il le pensait mais il était prêt au cas où il s'agirait d'autre chose. Son bureau était bien propre, le canapé accueillant, la stéréo jouait en sourdine ; il avait préparé aussi une bouteille de Chivas Regal et deux verres au cas où l'occasion se présenterait de parler d'autre chose que d'affaires.

Ces rendez-vous de nuit n'étaient pas insolites, si l'on considérait que dans le sous-sol secret du bâtiment à un étage se cachaient quatre semi-remorques avec leurs conducteurs congelés mais leur chargement encore intact et prêt à être conditionné en poudres et pilules, sirops et onguents.

Quatre camions pleins. Cinquante tonnes d'héroïne pure à quatre-vingt dix-huit pour cent. Cinquante tonnes. Et les revendeurs de drogue américains en consommaient peut-être huit tonnes par an. Six ans d'approvisionnement. Cinquante tonnes. Horowitz était assis dessus.

Cinquante tonnes. Horowitz faisait souvent le calcul. Cinquante tonnes, ça faisait cinquante mille kilos et quand la drogue était coupée, coupée et recoupée, son prix dans la rue atteindrait les vingt mille dollars le kilo. Le kilo ! Et il en avait cinquante mille !

Il savait qu'il y avait eu des problèmes de livraison. Tout était surveillé, attentivement. Mais il avait pu en faire sortir dans des flacons de pilule, dans des sachets de poudre pour l'estomac, et dans

l'ensemble il en avait acheminé dans les 200 kilos depuis quinze jours. Il y en aurait pour dix millions de dollars quand ça arriverait aux drogués.

Myron Horowitz ne songeait jamais à l'aspect moral de son entreprise. Les stupéfiants, c'était comme l'alcool. Un petit peu n'avait jamais fait de mal à personne. Tout le monde savait que la plupart des médecins se droguaient régulièrement, n'est-ce pas ? Et ils continuaient d'exercer, de pratiquer des opérations et de mettre des bébés au monde et personne ne semblait en souffrir. Dans un sens, il rendait peut-être service, même. En fournissant une drogue de meilleure qualité, il permettait sans doute d'éviter les morts accidentelles dues à de la marchandise contaminée, et si les drogués n'avaient plus besoin de cambrioler les pharmacies, il contribuerait peut-être à faire baisser le taux de la criminalité.

Des phares apparurent aux portes de l'usine et il décrocha son téléphone pour appeler le Service de Protection électronique Parrish.

— Ici Myron Horowitz, code 36-43-71. J'ouvre le portail de la société *Liberty Drugs*, à Liberty Road... D'accord. Parfait.

Il raccrocha et alla à la porte. À travers le verre dépoli, il distingua la silhouette de la voiture noire familière qui se garait sur le côté, hors de vue de la route. Il attendit un moment, puis il entendit des pas et ouvrit la porte.

Cynthia Hansen entra vivement et il referma derrière elle.

Il la suivit dans le couloir obscur jusqu'à son bureau où deux grandes lampes étaient allumées. Tout en marchant derrière elle, il ne put résister à la tentation d'avancer les mains vers sa croupe mais elle se retourna et lui dit sur un ton glacé :

— Il s'agit d'affaires, Myron.

À regret, il laissa retomber ses mains.

— Ces temps derniers, c'est toujours les affaires.

— Il s'est passé beaucoup de choses. Je ne suis pas d'humeur à ça. Mais tout redeviendra normal bientôt, dit-elle avec une ombre de sourire.

C'en fut assez pour que Myron Horowitz reprenne espoir et songe que la stéréo, le Chivas Regal et l'accueillant canapé allaient faire leur effet.

Cynthia Hansen entra dans le bureau et éteignit la stéréo. Elle remit le Chivas Regal dans le bar portatif et rangea les verres. Puis elle tira un fauteuil devant le bureau et s'y assit, en face de Myron.

Elle ne perdit pas de temps.

— Ce chargement d'en bas. Combien peux-tu en conditionner ?

— Les chaînes marchent vraiment bien, à présent. Je pourrais fournir deux cent cinquante kilos d'héroïne sous diverses formes en une semaine. Mais est-ce qu'on peut la transporter ? Il y a eu des

problèmes, je crois ?

— Oui. Et le gouvernement a envoyé un mouchard qui nous cause des ennuis.

— J'ai appris la mort de Verillio. Il devait vraiment être soumis à des pressions, pour se faire sauter la cervelle. Je croyais que ces truands ne faisaient jamais ça.

— *Monsieur* Verillio, je te prie, rétorqua Cynthia Hansen. Et ne le considère surtout pas comme un truand. Il est mort pour qu'il n'y ait aucune piste vers moi ou vers toi. Ne l'oublie pas.

— Excuse-moi, Cynthia, bredouilla Myron. Je ne...

— N'en parlons plus. Revenons à cet agent fédéral, ce Remo Barry. Nous devrions déjà en être débarrassés à cette heure-ci. Quelques gars se sont occupés de lui ce soir. Et je sais comment effectuer les livraisons. Tu es sûr de pouvoir en conditionner deux cent cinquante kilos par semaine ?

— Au moins. Et de l'héroïne pure à quatre-vingt dix-huit pour cent. Tu sais ce que ça vaut ? demanda Myron.

— Mieux que toi. Cinquante millions dans la rue. Mais nous sommes des grossistes. Pour nous, seulement un cinquième. Dix millions.

— Mais tous les huit jours ! Dix millions par semaine. Et ça peut durer toujours.

— Ne t'emballe pas et ne deviens pas négligent. Je me suis donné beaucoup de mal pour organiser ça, dit Cynthia en allumant une cigarette. J'ai fait savoir aux chefs que la marchandise est toujours disponible, même prix, même qualité, mêmes conditions. Et maintenant je peux garantir la livraison.

— Comment allons-nous faire ? Tout est surveillé.

— Nous allons l'expédier avec des carottes.

— Des carottes ?

— Oui, des carottes. Dans des camions de maraîchers. Ne t'inquiète pas, ça marchera. Et je veux déménager la marchandise d'ici le plus tôt possible, et puis je veux incendier cette baraque, la recouvrir de terre et aller vivre dans un endroit civilisé.

— Tous les deux, dit Horowitz.

— Euh... oui, tous les deux, Myron. Continue de préparer et de stocker la marchandise. Pour la livraison je te ferai signe.

Elle écrasa sa cigarette et se leva.

— Cynthia ?

— Quoi ?

— Et ce soir ? Je t'en supplie.

— Je te l'ai dit. Je ne suis pas d'humeur à ça.

— Je parie que tu es d'humeur à ça quand tu te trouves avec ce singe velu avec qui je t'ai vue !

— Non. Il n’a rien à voir là-dedans. Parce qu’il est mort, dit-elle, et elle songea à Remo qui était mort aussi et sourit à Myron. Excuse-moi, chéri. Je ne suis vraiment pas d’humeur à ça, c’est tout.

Elle partit vivement. Myron la suivit des yeux puis il rappela le service de protection électronique pour avertir qu’il ouvrait la porte. Tout en parlant, il ouvrit le tiroir central de son bureau, prit un petit flacon de comprimés d’aspirine et en avala un sans eau. C’était bon pour les nerfs, encore plus efficace que la véritable aspirine.

CHAPITRE XVII

La première dépêche arriva de Grande-Bretagne. Ce n'était pas une note officielle, elle pouvait être démentie si besoin était, mais elle était précise.

Le gouvernement de Sa Majesté considérait le manque d'action efficace des États-Unis, concernant l'importation massive d'héroïne, comme une faute inexcusable. Et comme la plus grande partie du trafic de drogue de Grande-Bretagne marchait main dans la main avec celui des États-Unis, le gouvernement de Sa Majesté avait décidé de protéger ses propres intérêts.

Et à Charing Mews un homme aux traits durs, qui ressemblait à Hoagy Carmichael, plaça sa serviette explosive sur le siège arrière de sa Bentley au moteur gonflé et prit la route de l'aéroport de Londres pour sauter dans un avion de la B.O.A.C. à destination de New York.

L'Élysée partageait tout à fait le point de vue du gouvernement de Sa Majesté. Après tout, la France n'avait-elle pas proposé d'étouffer dans l'œuf l'opération héroïne et les États-Unis ne l'en avaient-ils pas empêchée ? Et l'incapacité de l'Amérique ne menaçait-elle pas maintenant les relations amicales et la collaboration dans le domaine du maintien de l'ordre, entre les deux nations ?

Par conséquent, le gouvernement français se sentait libre à présent de prendre les mesures nécessaires pour couper court à l'opération héroïne et par la même occasion protéger la réputation internationale de la France dans la lutte contre le trafic de drogue.

Le Japon s'agitait aussi. Il cédait à la panique générale, à la pensée qu'autant de tonnes d'héroïne puissent être transportées ouvertement dans le monde entier pour alimenter le marché clandestin de la drogue. Et de Tokyo arriva le même message, officieusement bien sûr : « Nous prendrons les mesures que nous jugeons nécessaires. »

Dans son bureau de la Maison de Santé Folcroft, le Dr Harold W. Smith, directeur de CURE, lut les rapports.

Cela voulait dire : main-d'œuvre. Cela signifiait que ces gouvernements allaient envoyer aux États-Unis leurs meilleurs agents,

des cinglés de la détente, pour tenter de traquer le gang de l'héroïne. Que diable s'imaginaient-ils qu'ils pourraient faire de plus que Remo Williams ? Sauf lui mettre des bâtons dans les roues.

Smith parcourut de nouveau les rapports. Il pourrait dire au Président qu'il retirait sa mission à Remo. Ce serait parfaitement justifié.

Et puis Smith pinça les lèvres et songea aux photos et aux rapports qu'il avait montrés à Remo, aux histoires d'agonie que racontaient ces statistiques sèches : les jeunes enfants intoxiqués, les bébés drogués nés de mères droguées ; les vies gâchées, perdues ; les millions volés et gaspillés. Il pensa à sa propre fille, en cure de désintoxication dans une propriété du Vermont, et il retira sa main qui s'était aventurée vers le téléphone spécial de la Maison Blanche.

L'unique espoir de l'Amérique était Remo Williams, l'implacable.

Pour la sauvegarde des relations internationales, Smith pria tout bas qu'aucun des agents de pays amis ne se mette sur le chemin de Remo.

CHAPITRE XVIII

Don Dominic Verillio avait été déposé dans sa dernière demeure sous les pelouses verdoyantes d'un cimetière situé à une vingtaine de kilomètres de la ville, où l'air était encore presque respirable et où les oiseaux chantaient.

Une escorte de motards de la police et une garde d'honneur avaient précédé le corbillard et le char des couronnes. Cent personnes avaient suivi dans des limousines et s'étaient inclinées sur la tombe, dans la rosée du petit matin.

Et puis chacun s'était dispersé pour aller à ses affaires.

Willie le Plombier Palumbo avait été chargé de reconduire chez elle Mrs Hansen, la femme du maire. Elle sanglotait toujours.

Cynthia Hansen repartit avec son père pour la mairie. Elle le laissa à la porte de son bureau et alla dans le sien.

Craig Hansen ôta son chapeau à bord roulé, qu'il avait horreur de porter parce qu'il trouvait que ça le vieillissait, et franchit le seuil de son bureau.

Un homme y était assis, dans son propre fauteuil, les pieds sur le bureau, qui lisait la rubrique sportive du *Daily News*.

L'homme abaissa son journal et regarda le maire.

— Salut, Hansen. Je vous attendais.

Hansen avait vu cet homme la veille à la veillée funèbre. C'était ce journaliste, Remo Je-ne-sais-comment, qui harcelait Cynthia. Eh bien le maire Craig Hansen aurait tôt fait de le mettre à la porte.

— Bonjour, dit-il en jetant son chapeau sur la longue table d'acajou. Vous désirez quelque chose ?

Remo se leva.

— Oui. Où est l'héroïne ?

— C'est un problème épouvantable, tout le problème de la drogue. Il ronge le cœur de l'Amérique et il n'y aura aucun remède à tous nos problèmes urbains tant que ce cancer social n'aura pas été extirpé du corps politique.

Hansen s'était dirigé vers son bureau et Remo s'écarta pour le laisser s'asseoir dans son fauteuil de maire.

— Bien sûr, mais où est-elle ? insista-t-il.

— Où est-elle ! C'est la question que nous entendons perpétuellement dans les rues de la ville. Je la considère comme un appel au secours angoissé venant de ceux dont la force et la vigueur sont nécessaires pour renouveler la vitalité de la ville. Peut-on douter que...

En l'écoutant distraitemment, Remo examinait la figure prétentieuse et stupide et se disait que le maire Craig Hansen n'était pas plus capable d'organiser un transport d'héroïne que de balayer la rue. Il considéra attentivement le visage ; les proportions semblaient bonnes, la forme aussi, mais on avait l'impression qu'il n'y avait pas un os dedans.

Et Remo songea à d'autres visages. La femme de Hansen, et son profil de médaille. Et Verillio qui, avant que sa propre balle lui fracasse le crâne, avait eu des traits pleins de caractère et de force. Et il pensa à Cynthia Hansen et soudain il comprit d'où lui venait sa beauté étrusque, et pourquoi Mrs Hansen avait tant pleuré, et pourquoi Verillio avait si rapidement décidé de sa propre mort.

Le maire avait fait pivoter son fauteuil et regardait par la vitre poussiéreuse la ville, sa ville, tout en continuant de pérorer :

— ... sans force sociale, aucun progrès réel n'est possible, particulièrement en ce qui concerne notre impôt foncier...

Et il continua tandis que Remo sortit discrètement et refermait la porte sans bruit.

Il passa devant une dactylo étonnée, tout droit vers le bureau de Cynthia. Il y entra sans frapper et referma la porte sans bruit, à double tour.

Cynthia avait les coudes sur son bureau, la tête dans ses mains et pleurait, les épaules secouées de sanglots.

Elle était en noir, ce qui soulignait sa beauté. Remo la contempla sans un mot et au bout d'un moment elle sentit une présence dans la pièce. Elle leva les yeux et le vit. Lentement, le choc chassa le chagrin de sa figure.

— Toi...

— Moi. Tes tueurs d'hier soir m'ont raté.

Et Cynthia, qui pleurait autant pour Remo que pour Verillio, laissa son chagrin se transformer en rage et sa peur en haine et gronda :

— Salaud !

Elle se leva et tendit la main vers le tiroir de droite. Remo savait qu'il contenait une arme. Mais il n'avait pas d'yeux pour un pistolet, rien que pour ses seins et sa longue taille, et il se jeta sur elle, la fit pivoter, l'éloigna du tiroir ouvert, la poussa contre le bureau. Il l'écrasa de tout son poids. Il avait déjà retroussé sa robe jusqu'à la

taille, elle était clouée et Remo la pénétrait.

— Le coup de l'étrier, bébé, dit-il.

— Je te hais, salaud, je te hais !

Remo s'acharna sur elle, la renversant sur le bureau. Le contact de son corps fit son effet sur elle, et de nouveau la fureur céda la place aux larmes et elle gémit :

— Comment peux-tu ! C'était mon père !

— Je ne savais pas.

— Tu ne pensais tout de même pas que ce pauvre con d'à côté pouvait m'avoir faite ?

Ce propos ne semblant pas exiger de réponse, Remo continua de travailler au corps Cynthia Hansen, la fille de Don Dominic Verillio.

Willie le Plombier Palumbo avait violemment toussé plusieurs fois et attendait, appuyé contre la portière de son Eldorado bleue, de reprendre haleine et d'y voir un peu plus clair. Puis il ferma la porte sans la claquer trop fort, et alla ouvrir celle de droite pour Mrs Hansen.

Même maintenant qu'il savait qu'elle avait été pendant des années la maîtresse de Verillio, il trouvait ses larmes plutôt excessives. Mais ça ne le dérangeait pas. Qu'elle s'entraîne, pensa-t-il sombrement. Elle va bientôt re-pleurer la perte de sa fille.

Il soutint Mrs Hansen sur le perron de sa maison et la confia aux bons soins de la femme de chambre. Puis il reprit sa voiture et prit tranquillement le chemin de la mairie.

Willie avait été promu la veille et cela avait été son troisième choc de la journée. Il y avait d'abord eu Gasso. Et puis Verillio. Et enfin le choc ultime quand Cynthia Hansen lui avait dit qu'elle seule contrôlait l'héroïne et qu'elle avait maintenant besoin de lui pour être son numéro un.

Il avait toujours su que Verillio avait un patron, et probablement quelqu'un de la mairie, mais il avait toujours cru que c'était le maire, pas la fille. Et maintenant, en y réfléchissant, et à ses larmes et à son deuil, il se disait qu'il ne serait pas surpris s'il y avait là-dedans autre chose que le simple fait qu'elle était l'associée de Verillio et détenait l'héroïne. Il y avait sûrement autre chose.

C'était une rapide, en tout cas. Il devait le reconnaître. Elle avait fait tout ce qu'il fallait. Elle lui avait dit de contacter les *capos* à Atlantic City pour leur dire que l'affaire marchait toujours. Elle lui avait dit de faire régler son compte à Remo Barry par les inspecteurs de la brigade des stupés. Et elle avait paru très intéressée par la drôle de machine qui détectait les carottes, les navets et les pavots. Elle l'avait même embrassé sur la joue.

Peu importait. Peu importait. Elle n'était pas Sicilienne et ce

n'était qu'une femme. Elle resterait le patron de Willie le Plombier juste assez longtemps pour le conduire à l'héroïne et ensuite elle s'en irait rejoindre son ami, Mr Verillio, dans un tombeau très, très froid. Dans la ville de Willie, il n'y avait de place que pour un seul patron, et il serait celui-là.

Mais pour le moment, il fallait être malin, se dit Willie le Plombier en garant son Eldorado dans le parking derrière la mairie, à l'emplacement réservé au greffier.

Il prépara son petit compliment en montant dans l'ascenseur, et il avait pratiquement les mots à la bouche quand il se servit du symbole de sa nouvelle importance, la clef que Cynthia lui avait donnée, celle de son propre bureau de la mairie. Il n'articula jamais les mots parce qu'elle était là, la jupe remontée autour des fesses, en train de se faire sauter par ce fumier de Remo Barry, que Willie croyait liquidé depuis la veille par les types des stup.

Willie le Plombier n'avait pas l'habitude de se servir d'une sarbacane quand un canon faisait l'affaire. Et il ne comprenait pas toutes les subtilités de Gasso, de Verillio et probablement des flics des stup. De plus, il s'en foutait. Alors il glissa une main sous sa veste et dégaina son pistolet. À ce moment le nommé Remo tourna la tête et regarda Willie le Plombier dans les yeux. Ceux de Remo étaient froids et mortels, comme de la glace marron, et Willie le Plombier comprit ce qu'avaient dû éprouver Gasso et Verillio juste avant de mourir.

Remo passa à l'action. L'index de Willie se figea sur la détente et Remo fut sur lui. Il envoyait son coup flottant qui, s'il avait frappé, aurait coupé Willie en deux.

Mais, inconsciemment, Willie le Plombier avait découvert un des grands secrets du combat à l'orientale : le moyen le plus rapide de parer un coup, c'est l'écroulement. Willie s'écroula. Il tomba sur le sol sans connaissance, et le coup flottant de Remo, sans sa cible pour absorber son énergie, continua tout droit, manquant Willie, et sa force, au lieu de détruire une cible, revint tout le long de son propre bras. La force était trop violente pour le muscle et l'épaule de Remo se disloqua. La douleur soudaine l'étourdit et il tomba à son tour dans les pommes, à côté du corps tordu de Willie le Plombier qui gisait complètement terrifié et toussait encore.

CHAPITRE XIX

Remo frissonna.

Il avait froid. Il força son esprit à accélérer ses rythmes corporels et son sang se mit à circuler plus vite, à véhiculer de la chaleur dans tout son corps. Ce fut seulement lorsqu'il eut chaud qu'il s'aperçut que son épaule lui faisait mal.

Il ouvrit lentement les yeux. Il était couché sur le ciment d'une usine ou d'un entrepôt et le froid n'était pas seulement une illusion de ses sens abusés. Il sentait des tourbillons d'air glacé qui glissaient comme une vapeur sur le sol et quand il se releva et s'assit il découvrit que son bras gauche était inutilisable.

Chiun avait fait de lui un surhomme, mais Chiun ne pouvait pas changer l'anatomie humaine. Les articulations des épaules ne sont pas conçues pour résister à la force que Remo avait appliquée à la sienne, pas plus que les genoux n'étaient prévus pour résister à l'arrachement et à la tension auxquels les soumettaient des géants de cent quarante kilos capable de courir le cent mètres en 9,5 en tenue de football. Dans une vingtaine de générations d'évolution, peut-être. Mais pas encore.

Et il faisait froid. Cynthia Hansen grelottait, debout devant lui appuyée contre un camion-remorque. Remo secoua la tête pour s'éclaircir la vue. Le camion portait la marque *Chelsea Trucking*, mais il y en avait quatre bien alignés, et Remo savait qu'il avait trouvé les quatre camions *Océan Wheel* qui avaient transporté l'héroïne.

Plus important encore que les quatre camions et le froid, cependant, il y avait ce pistolet que Cynthia Hansen tenait à la main, braqué sur la tête de Remo.

Il se releva péniblement et vacilla comme un boxeur sonné. Son bras était vraiment foutu. Il le savait. Il ne sentait plus qu'il lui appartenait, il ne sentait plus ses muscles, rien qu'une douleur sourde et lancinante quelque part au sud de son épaule gauche.

— Où sommes-nous ? demanda-t-il d'une voix plus pâteuse que nécessaire.

— Tu es dans l'endroit que tu cherchais. Notre fabrique de

drogue. Ce sont les camions d'héroïne, répondit Cynthia.

Remo se permit d'être impressionné.

— Pas mal comme poire pour la soif.

— Mieux que pas mal.

— Comment m'as-tu amené ici ?

— Je t'ai conduit en voiture. Mon chimiste t'a porté ici, d'en haut.

— Tu as un associé ? demanda Remo en essayant de prendre un air vexé.

Cynthia leva les yeux et vit que la porte au sommet de l'escalier était bien fermée.

— Lui ? Ce n'est qu'un employé.

— Il y a là trop d'argent pour une seule personne.

— Mieux vaut une seule que pas du tout, répliqua-t-elle en grelottant de froid.

Remo balança son bras droit comme pour se réchauffer et comme elle suivait des yeux le mouvement il en profita pour faire un pas imperceptible vers elle.

— Ouais, mais mieux vaut deux qu'une seule.

— Ça aurait pu se faire, Remo, dit-elle tristement. Ça aurait pu.

Pour la première fois elle le regarda en face et Remo mit dans ses yeux toute la chaleur possible. Il se força à évoquer des visions de leurs ébats, sous des tables, parmi des peaux de saucisson, contre des bureaux et dans des fauteuils. Ses yeux reflétaient exactement ce qui se passait dans sa tête et elle réagit à ce regard.

— Ça aurait pu être, répéta-t-elle. Rien que toi et moi.

— Ouais, rien que nous trois. Toi, moi et ton pistolet, dit Remo en balançant son bras et en avançant encore d'un pas. Tu sais, nous avons quelque chose. Je n'ai jamais eu besoin de pistolet pour te prendre.

— Pour moi non plus, ça n'avait jamais été comme ça, mais c'est fini. Jamais plus. Comment pourrais-je avoir confiance en toi ? demanda-t-elle, espérant qu'il saurait la convaincre.

— Comment est-ce que les femmes font confiance aux hommes ? La plupart n'ont pas besoin de pistolets.

— Je ne pensais pas en avoir besoin.

— Tout ce qu'il t'a jamais fallu, tu es née avec.

Le pistolet oscilla légèrement. Remo le vit et murmura :

— Ce serait rien que toi et moi.

Lentement, elle baissa le bras et se trouva sans défense devant lui. Il n'était qu'à quelques pas et tout ce qu'il pouvait voir c'était ce fin visage parfait et ces beaux seins et cette taille longue. Elle se pencha un peu et Remo fut sur ses lèvres en poussant un gémissement. Quand elle chercha sa bouche, il entendit le pistolet tomber sur le

ciment.

Il la fit reculer, leurs bouches encore jointes, pas à pas, lentement, il la poussa vers la cabine du premier camion. Il l'appuya contre la carrosserie, retira sa main valide de ses seins et leva le bras pour ouvrir la portière. Puis il souleva Cynthia et la fit glisser sur le siège. Il lui avait remonté sa robe sur les yeux et lui avait écarté les jambes de manière qu'elle ait un pied sur le tableau de bord, et il s'insinua entre ses cuisses, ignorant la douleur de son épaule déchirée.

Le froid était glacial et la cabine inconfortable mais pour Remo, avec cette fille, cela valait un lit moelleux.

Il se pencha sur son oreille et souffla :

— J'ai toujours voulu faire ça dans un camion.

Il lui imposa son rythme. Elle lui noua les bras autour du cou et l'attira tout contre elle, contre sa figure, pour chuchoter :

— Remo, je t'aime. Je t'aime. Je t'en prie. Je t'en prie...

Ils approchaient tous deux du paroxysme. Elle se tordait et tressautait sous lui, et quand ils jouirent elle lui mordit l'oreille. Il recula légèrement, non pour échapper à ses dents mais afin d'avoir assez de place pour lui rabattre sa jupe sur la figure, pour qu'elle ne voie pas venir le coup quand sa main droite se leva au-dessus de sa tête et s'abattit sur le visage caché. Remo sentit les os se briser sous sa main et sut qu'elle était morte.

Il savait que s'il l'avait regardée, il n'aurait sans doute pas pu le faire. Et il le devait. Il devait le faire au nom de tous ces adolescents drogués qui infestaient le pays, dont la malédiction était la source des richesses de Cynthia Hansen, et dont les souffrances payaient ses plaisirs.

Il l'avait tuée par haine. Mais parce que, dans un sens, il l'aimait, il lui avait permis de mourir rapidement.

Remo se retira alors d'elle et vit soudain pourquoi la cabine du camion lui avait paru encombrée. Tassés dans un coin, sous le volant, il y avait les cadavres de deux hommes, serrés l'un contre l'autre pour se réchauffer, complètement congelés. Pendant un moment, Remo les regarda sans les voir.

Et puis dans une flambée de colère, il abattit de nouveau sa main de toutes ses forces sur le visage déjà écrasé, sous la jupe noire, cette fois avec de la haine seulement, en grondant :

— C'est le business trésor.

Il sauta du camion. Il se dit tristement qu'il laissait une grande partie de lui-même dans cette cabine, avec le corps sans vie de Cynthia Hansen.

Puis il essaya de se rappeler ses traits et en fut incapable. De tels souvenirs étaient peut-être réservés aux hommes. Et il n'était pas simplement un homme. Il était l'implacable.

Soudain, il sentit de nouveau le froid.

CHAPITRE XX

Myron Horowitz fredonnait.

Il avait aidé Cynthia à porter cet impossible fumier, ce Remo truc ou machin, dans le congélateur, et l'avait laissée là pour qu'elle le tue.

Sa présence était nécessaire en haut. Les machines s'activaient et les pilules tombaient dans de petits flacons portant l'étiquette *Aspirine* mais contenant un meilleur remède que tous les analgésiques du monde. De l'héroïne pure à quatre-vingt-dix-huit pour cent. Il avait pris un petit comprimé dans la matinée, avant l'arrivée de Cynthia, et il se sentait bien. Naturellement, il n'avait pas de vrai problème de drogue parce qu'il pouvait s'arrêter quand il le voudrait, et il devait avouer que cela lui donnait l'impression d'être plus remarquable encore qu'il ne l'était. Les médecins en usaient, n'est-ce pas ? Et s'il l'avait voulu, il aurait pu être médecin.

Il était très occupé à surveiller les machines fabriquant les comprimés et il fredonnait tout bas, comme peut fredonner un homme qui sera bientôt multi-millionnaire. Il n'entendit pas les pas derrière lui.

Finalement, lorsque quelqu'un s'éclaircit la gorge et que Horowitz se retourna, il ne fut que vaguement surpris de voir que ce n'était pas Cynthia Hansen, et guère plus étonné que trois hommes se trouvent là. Ils avaient de drôles de têtes. Si Myron Horowitz n'avait pas été bien élevé, il aurait sans doute pouffé. Il pouffa quand même.

Il y avait un petit homme tout rond avec une tête comme un œuf et une petite moustache retroussée qui dit « allô » et qui devait être français parce qu'il avait un parapluie. Il y avait un Oriental à l'air idiot avec d'épaisses lunettes qui souriait à Myron Horowitz comme un cinglé. Et puis il y avait le plus drôle, un homme énorme, gras, obèse, qui ressemblait à Hoagy Carmichael après six mois de suralimentation forcée ; il riait du coin de la bouche et tenait la poignée de sa serviette de cuir à deux mains.

Myron Horowitz essaya bien d'être poli, et il savait qu'il aurait agi de la même façon même s'il n'avait pas pris le comprimé, mais c'était son heure de relaxation et de bien-être, alors il sourit largement

et dit :

— Salut, les gars. Vous prendrez une pilule ?

Il ne sut jamais ce qu'il avait dit de mal parce qu'il n'eut pas l'occasion de le demander avant que l'Oriental dégaine un pistolet et lui loge une balle dans la tête en se tournant vers ses compagnons pour leur dire :

— Cera vous praît ?

La détonation fut le premier son que perçut Remo Williams en franchissant la porte qui, de l'intérieur, n'avait pas l'air d'une porte, pour entrer dans la salle où les pilules étaient fabriquées par des machines automatiques. Même à présent, malgré la mort de Horowitz, les machines continuaient de débiter leur médecine mortelle en petits comprimés durs, avec un *tapocketa pocketa* régulier.

Aucun des trois hommes ne vit Remo Williams s'approcher sans bruit de l'Oriental et arracher le pistolet de sa main.

Remo fit glisser l'arme sur le sol de l'usine à drogue et les trois hommes pivotèrent et Remo leur demanda :

— Qui diable êtes-vous ? Les frères Marx ?

Ce fut l'homme qui ressemblait à Hoagy Carmichael qui lui répondit, avec un accent britannique prononcé :

— Mission officielle, vieux, quoi. Ne vous mêlez pas de ça. Nous sommes habilités à tuer.

— Pas par ici, pauvre con, riposta Remo.

L'Anglais posa sa serviette sur le comptoir en renversant par terre une rangée de flacons pour faire de la place. Il se mit à tripoter les serrures.

L'Oriental, prenant à tort la colère de Remo pour de la colère, empoigna son mauvais bras et pivota sous la mauvaise épaule. Il se pencha en avant dans le mouvement classique de jiu-jitsu pour projeter Remo par-dessus son dos. Tout était fait dans les règles, à la perfection, sauf qu'il n'avait encore jamais fait ça à un homme dont l'épaule était démise. Il fit donc simplement très mal à Remo, qui leva son poing droit et le crispa en massue de karaté et l'abattit sur la tête de l'Oriental avec un bruit effroyable.

L'Oriental tomba comme une chaussette mouillée.

— Une seconde, vieux, dit l'Anglais. Attendez au moins que j'ouvre ça.

Et il s'acharna de nouveau sur ses serrures.

Le petit homme à la tête en forme d'œuf et à la moustache pointue serra son parapluie contre lui, puis il écarta vivement la main droite, en dégainant une méchante rapière d'au moins un mètre de long. Il prit une pose d'escrimeur, cria « en garde » et se fendit en portant la pointe de l'épée vers le ventre de Remo. Remo fit un petit pas de côté et la lame glissa sans mal près de sa taille.

— Continuez de l'occuper, Hercule, dit l'Anglais. Je suis à vous tout de suite. Ça y est presque.

Hercule ramena son épée et se prépara à se fendre à nouveau. Cette fois Remo laissa la lame glisser contre lui et puis il arracha l'épée à la main du Français. La tenant par son côté non tranchant, il frappa du manche de parapluie le Français qui s'écroula, tout à fait évanoui.

Lâchant l'épée, Remo se tourna vers l'Anglais. L'homme regarda Remo et pencha légèrement la tête sur le côté afin de pouvoir lui sourire sardoniquement.

— Vous autres les damnés Yankees, vous êtes toujours si pressés, quoi. Maintenant ne bougez pas, un instant, que j'ouvre cette damnée vieille chose. M va entendre parler de son matériel défectueux.

Observé par Remo, il tripota encore les serrures et s'écria enfin triomphalement :

— Ça y est ! Je l'ai, maintenant, je l'ai.

Et il tira sur la poignée qui se sépara de la serviette. Il braqua les deux pointes de la poignée sur le torse de Remo, pencha la tête et sourit sardoniquement, derechef, en déclarant :

— J'ai l'expérience des types de votre espèce. La Bande des Petits Pois Mouchetés, vous savez, quoi ? Et permettez-moi de vous dire que les gars de la Mafia comme vous n'arrivent pas à la cheville de certains types que j'ai rencontrés. Alors, vieux ? Vous êtes prêt ? Quelque chose à dire ? Je vous accorderai une ligne ou deux dans mon rapport. Pas de dernières volontés ?

— Si, grommela Remo. Dans le cul, bougre de con.

Il tourna le dos et se dirigea vers le téléphone qu'il avait repéré sur un bureau. L'Anglais souriant visa soigneusement avec la poignée de la serviette, pressa sur le deuxième clou à partir du bout et se tira une balle dans le pied.

Ignorant le bruit derrière lui, Remo alla décrocher pour appeler le Dr Harold W. Smith.

CHAPITRE XXI

Le Dr Harold W. Smith savait ce qu'il fallait faire. Le ministère des Finances fut instantanément averti et en quelques minutes des hommes en chapeau mou commencèrent à arriver à l'usine de drogue.

Remo était parti. À l'intérieur, ils découvrirent un Horowitz mort, un Oriental sans connaissance et un Français évanoui. Un Anglais bouffi, saignant légèrement d'une blessure au pied, était assis sur le bureau de Horowitz et buvait au goulot d'une bouteille de Chivas Régal. De son autre main il tenait le combiné du téléphone. Il le retourna contre son épaule quand ils entrèrent et leur cria :

— Salut, les amis. Heureux de vous voir. Vous trouverez tout ce qu'il vous faut. Occupez-vous simplement de la paperasse et les choses iront plus vite.

Puis il se remit à parler au téléphone.

— Cédric ? C'est vous ? Ici, qui-vous-savez. Oui. Le plus gros, le record. Nous pouvons faire la prochaine édition ? Parfait. Sautez sur votre crayon et attachez votre ceinture. On y va. Le plus gigantesque réseau de l'histoire du trafic international de drogue a été démantelé aujourd'hui grâce au rôle joué dans l'affaire par... ha, ha, qui vous savez, des services secrets de Sa Majesté...

Au même moment, le Dr Harold W. Smith téléphonait à la Maison-Blanche. Le Président était assis dans sa chambre, sans chaussures, et il écoutait la voix acidulée.

— Cette affaire a été réglée, monsieur le Président.

— Merci, dit le Président. Et cette personne ?

— Je crois qu'il va bien. Je lui transmettrai vos bon vœux.

— Et notre reconnaissance.

— Et votre reconnaissance, dit le Dr Smith avant de raccrocher son téléphone rouge.

Il était midi quand la première dépêche tomba du téléscripateur de *l'United Press International*. James Horgan, le rédacteur en chef de *Hudson Tribune*, entendit la petite sonnerie du téléscripateur et mit le nez à la porte de son bureau.

Sa rédaction ignorait avec application la petite sonnerie qui

signalait généralement une nouvelle d'une importance capitale. Horgan jura tout bas et traversa la salle de rédaction pour aller se pencher sur la machine, puis il arracha la feuille de papier jaune et lut :

... Assez d'héroïne pour alimenter le commerce clandestin de la drogue en Amérique pendant six ans a été saisie aujourd'hui au cours d'un audacieux raid en plein jour, à Hudson, New Jersey, ont annoncé des porte-parole du ministère américain des Finances. À suivre. EGF1202WDC.

Horgan relut la dépêche et regarda la pendule. 12 h 03. Trois minutes après le moment où toute la copie aurait dû quitter la salle de rédaction pour le marbre.

Il se dirigea rapidement vers le bureau d'un rewriter qui s'escrimait sur un jeu : Pouvez-vous former vingt et un mots en un quart d'heure avec les lettres du mot *effluve* ? Score moyen dix-sept mots. Limite de temps vingt minutes.

Horgan jeta la dépêche jaune sur le bureau devant le rewriter.

— Au cas où tu te poserais des questions, coco, toutes ces sonneries ce n'était pas une alerte au feu. Alors pas besoin de t'en faire. Est-ce que tu crois que tu pourrais finir ce jeu à temps pour faire passer quelques petites nouvelles dans le journal d'aujourd'hui ?

Le rewriter regarda la dépêche puis Horgan.

— Qu'est-ce que je dois faire ?

Horgan réfléchit un instant, puis il reprit le texte.

— Retiens la une. Et puis retourne à ton foutu jeu et fous-moi la paix.

Horgan disparut dans son bureau avec la dépêche de l'U.P.I. Quelques instants plus tard il rugit « copie » et un garçon de bureau se précipita et ressortit en courant pour porter des feuillets au rewriter.

— Mr Horgan vous fait dire de commencer à travailler là-dessus, lança le gamin puis il fonça vers le téléscripteur pour arracher le dernier bulletin de l'U.P.I.

Toutes les deux ou trois minutes, il apportait une nouvelle dépêche à Horgan et quelques secondes plus tard il ressortait avec des feuillets contenant un adroit amalgame des sèches informations de la dépêche de l'U.P.I. avec les histoires des trois agents de la brigade des stupéfiants trouvés morts, de la présence en ville du mystérieux Remo Barry, de la mort de Verillio et de la protection politique accordée au gang de la drogue.

À 12 h 17 Horgan sortit de son bureau avec les derniers feuillets.

— Comment ça se lit ? demanda-t-il à son rewriter.

— Ça va. Mais tu crois qu'on peut avancer des hypothèses comme ça ?

— Seulement jusqu'à ce que quelqu'un d'ici soit capable de savoir quelque chose de vrai.

Il s'éloigna et le rewriter lui cria :

— Tu veux une signature là-dessus ?

Horgan se retourna.

— Ça va encore être un de ces trucs du gang des Italiens et j'en ai ras le bol de tous les cons qui disent que je suis contre les Italiens. Alors trouve une signature italienne.

Le rewriter réfléchit un moment, et ses yeux se portèrent sur l'étagère avec les ouvrages de référence. *Histoire des Grands Opéras*, lut-il au dos d'un des livres.

Il se pencha sur la feuille de papier et écrivit au crayon :

Caractères gras 14

Joseph Verdi.

CHAPITRE XXII

Quand Willie le Plombier reprit connaissance sur le tapis du bureau de Cynthia Hansen, la salope était partie et Remo Barry aussi.

Willie resta un moment étendu sur la moquette, craignant de bouger de peur que ses os cassés lui fassent mal. Il avait vu le corps de Gasso. Il savait à quoi devait ressembler le sien.

Lentement, avec précaution, il remua son index gauche. Il ne sentit rien. Il remua toute la main. Pas de douleur. Puis il bougea l'autre main. Et puis les pieds. Au moins, il n'était pas infirme. Quand il se redressa, il s'aperçut qu'il n'avait mal nulle part. Il n'était pas blessé.

Willie le Plombier se releva vivement et paya ce mouvement brusque d'une violente quinte de toux qui provoqua un vertige passager.

Et puis tout redevint normal. Il sortit dans le couloir carrelé de rouge où les fers de ses talons éraflèrent la cire, et il avança sur la pointe des pieds pour ne pas faire de bruit vers l'escalier de derrière qui descendait directement au parking où l'attendait son Eldorado bleue.

Il ne savait pas pendant combien de temps il était resté sans connaissance. Trop longtemps, n'importe comment. Remo Barry avait dû embarquer la fille. Et il reviendrait sans doute pour Willie le Plombier. Eh bien il ne trouverait pas Willie le Plombier. Willie le Plombier serait parti depuis longtemps.

Willie le Plombier n'était pas idiot. Gros coup ou non, héroïne ou non, il était plus important de rester en vie.

Willie avait de quoi rester en vie un bon bout de temps. Dans sa cave, au fond d'un seau à charbon, étaient cachés plusieurs centaines de milliers de dollars et cela suffirait pour permettre à Willie d'aller très loin, au bout du pays, peut-être même dans un autre pays, où il se ferait une nouvelle vie.

Willie sauta dans sa voiture et roula à toute allure vers la vieille baraque de quatre appartements qu'il avait fait transformer en hôtel particulier pour lui tout seul.

Il laissa la Cadillac contre le trottoir et monta quatre à quatre, sans cesser de tousser.

Il ne lui fallut que quelques minutes pour trouver un attaché-case et pour y vider l'argent du seau à charbon. Il y avait deux cent vingt-sept mille dollars. Willie comptait souvent son fric.

Il referma l'attaché-case, sortit et ferma sa porte à clef. Il enverrait la clef à sa belle-sœur. Elle pourrait venir faire le ménage jusqu'à ce qu'il vende la maison.

Comme il allait monter dans son Eldorado, il remarqua une tache sur le capot et le contourna pour l'examiner. Il se pencha sur le capot lustré et souffla son haleine sur la tache, puis il colla sa figure contre la carrosserie et frotta avec la manche de sa veste.

Il surprit un mouvement rapide de l'autre côté de la voiture et tourna légèrement la tête pour voir le reflet dans le capot étincelant.

Un homme se tenait là.

Willie se redressa et regarda de l'autre côté de la voiture. Son regard plongea dans les profonds yeux bruns de Remo Williams.

Remo lui sourit puis, tenant son bras gauche raide contre son flanc, il se baissa sous l'aile et ramassa quelques chose dans le ruisseau.

Il se releva, tenant de la main droite un vieux clou rouillé. Sans cesser de sourire à Willie le Plombier, il enfonça la pointe du clou dans la peinture bleue du capot. Un peu de peinture s'écailla. Alors Remo traîna le clou et traça une longue et horrible rainure du pare-brise à la calandre.

Willie le Plombier contempla son capot massacré et se mit à pleurer. De vraies larmes.

— Monte, Willie, dit Remo.

Willie, toujours en larmes, se glissa au volant. Remo s'assit à côté de lui.

— Démarre, Willie, dit-il.

Willie le Plombier, ses sanglots un peu calmés, traversa le centre de la ville et atteignit enfin une vieille route qui passait à travers les champs bordant la ville à l'est.

— Tourne ici, ordonna Remo et Willie le Plombier s'engagea sur une petite route secondaire à deux voies.

— Comment tu veux ça, Willie ? demanda Remo. Dans la tête ? La poitrine ? Pas d'organe favori ?

— Vous aviez pas besoin de faire ça à l'Eldorado, pleurnicha Willie. Vous êtes un vrai fils de pute, vous savez.

Soudain, la tête de Willie tomba sur le volant. Les roues de la voiture s'enfoncèrent dans un trou et son poids la déporta vers le côté droit de la route, en direction d'un champ marécageux.

De son bras droit valide, Remo repoussa la tête de Willie du

volant qu'il empoigna pour ramener la voiture sur la chaussée. Il allongea le pied gauche devant ceux de Willie et donna de légers coups de frein jusqu'à ce que la lourde voiture s'arrête enfin.

Remo mit le levier de vitesses au point mort, descendit et fit le tour de la voiture. Willie avait la tête contre le dossier. Ses yeux étaient ouverts mais Remo vit bien qu'il était mort.

Il le traîna hors de la voiture et laissa le corps choir lourdement sur la chaussée. Puis il prit le volant et démarra.

Il s'en voulait un peu d'avoir égratigné l'Eldorado neuve.

[1] Voir L'Implacable N° 2. *Savoir c'est mourir.*

[2] Voir l'implacable N° 3. *Puzzle chinois.*

[3] Voir l'implacable N° 1. *Implacablement vôtre.*